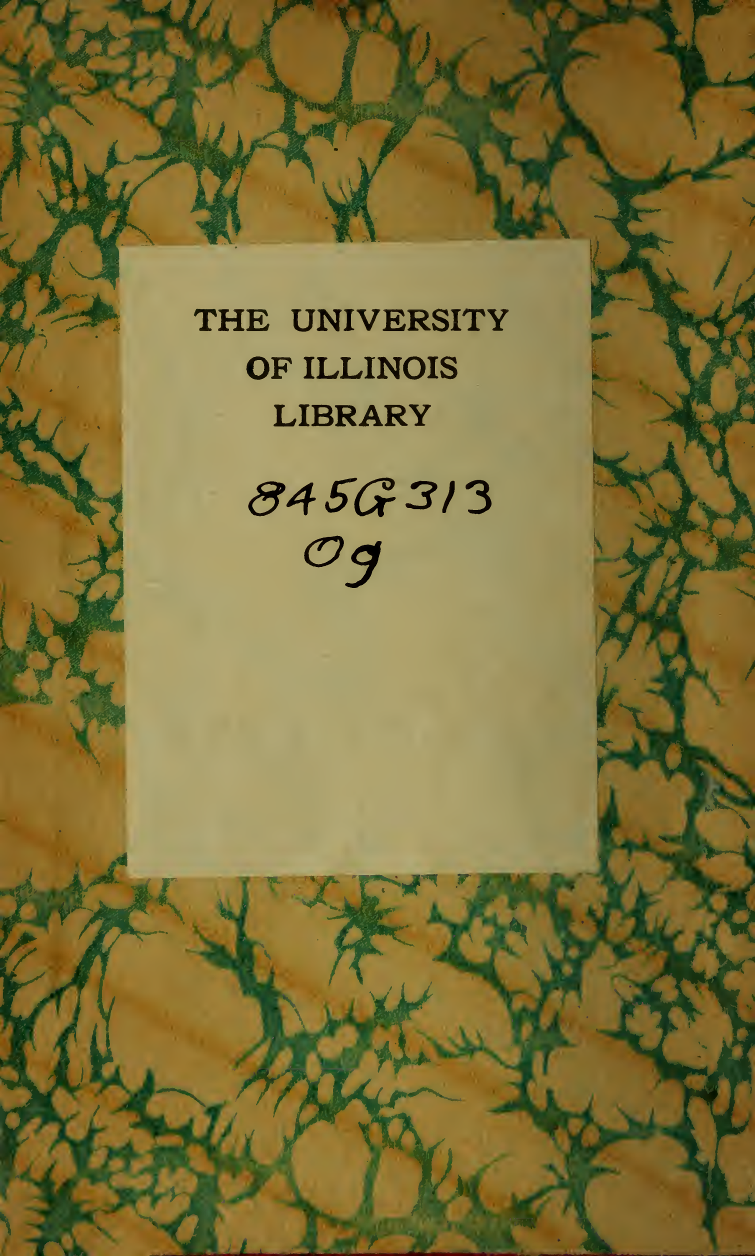
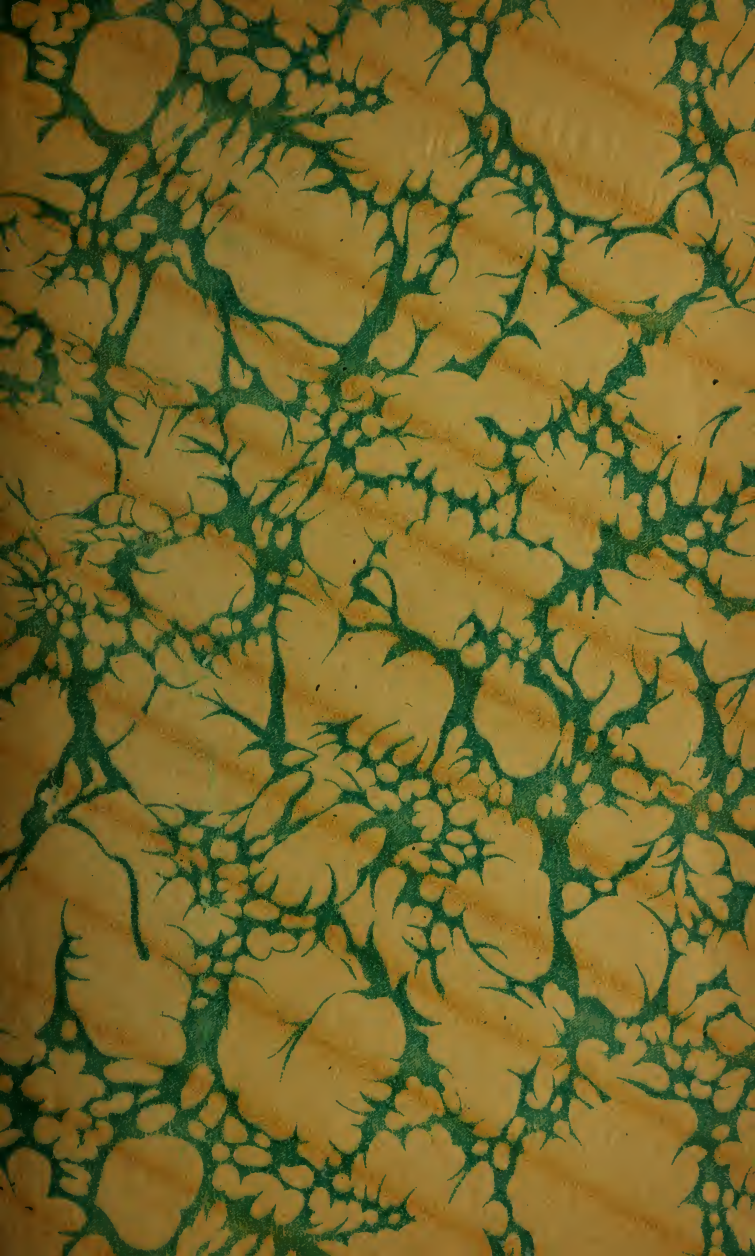

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
845G313
Og



La Grande Crise

OUVRAGES DE JOSÉ GERMAIN

PARUS A LA MÊME LIBRAIRIE

Notre guerre.

L'Amour aux Étapes.

JEAN et JOSÉ GERMAIN

La Grande Crise

ROMAN



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, Boulevard Saint-Michel, 78

Il a été tiré de cet ouvrage
12 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 12.

« *Ces messieurs ne se rendent pas compte de ce qu'il y a de justice dans l'esprit des hommes actuellement.* »

Le Président Wilson, 5 mars 1919.
(Discours au Metropolitan Opera.)

« *Il ne faut pas juger de l'utilité d'un ouvrage par le style que l'auteur a choisi. Souvent on dit gravement des choses puériles ; souvent on a dit en badinant des vérités très sérieuses.* »

Montesquieu.
(Discours lu à l'Académie des Sciences de Bordeaux le 15 novembre 1725.)



PRÉFACE

Le dimanche 15 décembre 1918 nous étions dans notre cabinet de travail, occupés à lire le manuscrit de *l'Amour aux Etapes*. A un moment, on introduisit une dame vêtue de deuil qui s'exprima à peu près dans ces termes :

« J'ai lu, monsieur José Germain, votre volume *Notre Guerre*. Certaines de ses anecdotes m'ont plus particulièrement attirée et retenue. Voici pourquoi. J'avais au front un cousin, officier de réserve dans un régiment d'infanterie, qui, avant la guerre, bien qu'il n'en fît pas son occupation principale, consacrait quelques loisirs à la littérature et au journalisme. Il m'a semblé que celui qui fut votre frère d'armes est un peu aussi votre frère par la pensée et par la plume. Il m'a adressé un certain nombre de lettres qui, à mon humble avis, en témoignent. Je désire vous les soumettre, avec l'espoir qu'elles vous intéresseront et qu'elles éveilleront en faveur de mon cousin votre sympathie. »

Nous remerciâmes de l'honneur qui nous était fait, essayâmes de refuser, de nous dérober.

Finalement, nous acceptâmes : huit jours nous suffiraient pour feuilleter ces lettres. La visiteuse fut invitée à venir les reprendre le dimanche suivant.

*
* *

Elle fut exacte au rendez-vous. Nous lui affirmâmes, d'un commun élan, notre sympathie pour ce cousin dont José avouait en effet retrouver en lui quelques ressemblances; de plus, ils écrivaient à peu près de la même encre. Alors, enhardie, la cousine demanda :

« Ces lettres vous paraissent-elles dignes, Messieurs, d'être publiées?

— Oui, mais pas dans leur intégralité. Il faudrait d'abord supprimer tout ce qui est plus particulièrement intime entre votre cousin et vous ; ensuite, modifier quelques points de vue ; enfin, atténuer quelques généralisations excessives et quelques violences ; en un mot, mettre au point, pour le fond quelquefois, pour la forme assez souvent, l'écriture semblant dénoter quelque hâte.

— Voulez-vous vous en charger?

— Nous n'avons point qualité.

— Je vous y autorise. Bien mieux, je vous en prie. Je vais plus loin. Ces lettres sont à vous, Messieurs Mon cousin vous les aurait soumises,

monsieur José Germain, je le sais. Moi, je vous les livre. Je suis sûre que vous saurez renouveler le souvenir personnel que j'en garderai.

— Permettez-nous une question. Ces lettres sont-elles authentiques? Les indications de date et de lieu qu'elles portent sont-elles réelles? Ces lettres n'ont-elles pas été rédigées à tête reposée, à loisir, après coup?

— Je comprends vos scrupules. Je les lève. Je puis vous affirmer qu'elles m'ont été adressées du front, successivement, chacune à sa date, à peu près toutes pendant le premier semestre de 1917, quelques-unes seulement avant, et quelques-unes après. Mais mon cousin, qui tenait à ses lettres, et qui tenait à ce que d'autres que moi pussent un jour les connaître, les a communiquées à quelques amis sûrs, parmi lesquels MM. Maxime S..., Gaston V..., Albert L...

— Dans ce cas, elles méritent d'affronter le grand jour, elles méritent de solliciter les suffrages de ceux qui pensent, de ceux qui aiment la vérité et la justice.

— Elles vous appartiennent, Messieurs. Avec ces matériaux, composez un ouvrage. »

***

Voici ce que nous avons fait.

Tout d'abord nous avons supprimé toutes les dates, toutes les mentions de secteurs, de can-

tonnements ou d'hôpitaux qui auraient pu permettre de retrouver la division à laquelle appartenait le cousin mystérieux, et peut-être d'identifier le cousin lui-même. Au reste, toutes les divisions ont connu les mêmes ennuis, enduré les mêmes tourments, subi les mêmes injustices : on est fantassin ou on ne l'est pas. Tous les officiers d'infanterie ont été criblés des mêmes piqûres d'épingle, ont supporté des vexations et souffert des mépris identiques. Hommes et chefs se sont également et totalement sacrifiés pendant que d'autres accaparaient les honneurs sans avoir été autant qu'eux à la peine, parfois sans y avoir jamais été.

Puis nous avons élagué beaucoup de détails insignifiants, pas mal de confidences et de confessions, des anecdotes, des historiettes, qui rendaient certaines des lettres touffues ou diffuses, en les empêchant de se ramasser et de s'agglomérer autour d'un centre d'intérêt.

Trêve d'épanchements ! Le cœur n'y suffit pas ; il faut que le cerveau y vienne.

C'est parce que chaque lettre nous a semblé dès lors constituer un ensemble que nous avons attribué à chacune un titre qui nous a paru en dégager utilement l'idée maîtresse ou directrice, si tant est que l'auteur y ait pensé, l'ait désiré et l'ait voulu.

Enfin, délibérément, nous avons bouleversé l'ordre des lettres pour composer l'œuvre qu'avait

réclamée de nous la confiance de la charmante cousine. Cette œuvre, nous l'avons appelée *la Grande Crise.*

***

Qui se souvient aujourd'hui que l'armée française, au printemps de 1917, a été secouée par une crise inquiétante? N'est-il pas trop tard pour la rappeler après vingt-huit mois écoulés? D'ailleurs, l'armée française a depuis dompté ses nerfs, tendu ses muscles, raidi ses reins. Pétain et Foch ont surgi. La Victoire et la paix ont rasséréné et couronné les fronts.

Mais cette crise, sur laquelle, en comité secret, six cents praticiens parlementaires se sont penchés, l'invective à la bouche, et serrant les poings, cette crise, au sujet de laquelle la France de l'arrière a papoté, ragoté et radoté, pourquoi un de ceux qui en ont frémi et pâti ne pourrait-il pas l'évoquer? Songez que c'est maintenant seulement qu'il en a le droit, maintenant seulement que la pensée et que la plume sont libres. Cette crise, il l'a sentie monter, il l'a prévue et diagnostiquée, et si d'autres avaient observé et agi comme lui, peut-être eût-elle été atténuée, palliée, sinon conjurée. Nous, sollicités par d'autres travaux, nous n'aurions point songé à la mettre en lumière. Mais il nous a semblé que le cousin nous demandait, par

le truchement de sa cousine, d'étaler à la fois et ce mal et son cœur. Il a crié : Qui vive ? Nous avons répondu : Présents ! France !

*
* *

Oui ! C'est bien *la Grande Crise* dont les causes, superficielles ou profondes, sont exposées au long de ces lettres. Plus nous les relisions, plus nous en tombions d'accord.

« Ces griefs d'officier d'infanterie contre les embusqués, les inutilisés et les inutilisables, contre es incompétents, contre les privilégiés, contre tout ce qui heurte et offusque la logique et la justice, ces griefs sont fondés et ont froissé bien des âmes. Ces sourdes colères des poilus contre l'arrière et contre l'avant, disait José, je les ai entendues gronder, je les ai vues éclater. Combien de gens de l'arrière ont oublié ou méconnu celui qui se battait et mourait pour eux, tandis qu'eux-mêmes vivaient doublement, tout en se plaignant de mal vivre, enflant démesurément leurs désirs, exagérant à plaisir leurs menues souffrances ! Qu'il a été lâche, le lien entre l'arrière et l'avant ! Et à l'avant, dans cet avant qui ahanait et luttait farouchement, combien d'officiers n'ont ni compris ni aimé leurs hommes ! Les chefs ont-ils toujours su traiter « le matériel humain » comme il le fallait, organiser la tranchée, assurer la relève, régler le

cantonnement, soustraire le soldat au mercanti et aux éléments déchaînés, et le garantir de la mort au lieu de l'y exposer, sinon de l'y précipiter?

« Oui, c'est bien cela, *la Grande Crise* : l'âpre hiver, l'effondrement des secteurs, l'écroulement des abris, la mélancolie des tranchées après l'inutile appel du Président Wilson à un arbitrage ; le découragement des tranchées après l'offre insidieuse de la paix par le félin de Potsdam ; le désespoir des tranchées quand eut échoué une offensive mal préparée et mal soutenue. Une sédition éclate. On sévit. Monsieur Tout-le-Monde propage le scandale et prétend l'expliquer, même, l'exploiter. Alors une figure lumineuse apparaît ; Pétain se penche vers l'officier et vers le poilu ; il écoute, il comprend, et il laisse parler sa raison et son cœur. C'est bien cela, *la Grande Crise.* »

*
* *

Nous avons donc groupé de notre mieux les lettres du cousin, pour que le dessein que nous nous étions proposé et qu'il se fût peut-être proposé fût accompli. Certes l'œuvre ne prétend être ni complète, ni parfaite ; nous ne nous dissimulons pas ses lacunes et ses redites ; et assurément elle ne réalise pas un plan rigoureux. Mais ce sont des

lettres, et qui dit lettres dit spontanéité, naturel et abandon.

*
* *

Ces lettres ont été écrites du front par un vrai combattant, par un de ceux que leur mission quotidienne obligeait à voir de près, à sentir, à comprendre, qui ne se contentaient pas de circuler en jetant le coup d'œil rapide de l'indifférent et de l'irresponsable, qui n'acceptaient pas les jugements tout faits et les paroles béates, un de ceux qui ont peiné, qui ont souffert, et qui ont joué si souvent leur vie qu'on ne pensait même plus à les en remercier.

Elles ont été écrites par un de ceux qui seuls ou presque seuls ont été les patriotes, parce qu'ils ont été les patriotes en action. Ils ont, de leur jeunesse, de leur santé et de leur sang, payé le droit de parler.

Ecoutons-les.

Ecoutons leur badinage. Ecoutons leurs accents âpres, violents même, et pardonnons-leur beaucoup parce qu'ils ont eu le rare courage de ne pas craindre d'indisposer tout le monde contre eux. C'est leur excuse. Ils en trouvent une autre en ce qu'ils ont improvisé ou conçu leurs lettres dans la spontanéité fiévreuse d'une impression vive, d'une observation stupéfiée, d'une indignation exaspérée. C'est pourquoi les lettres du cousin revêtent quelquefois l'allure d'un pamphlet, pour-

quoi elles se haussent quelquefois au ton véhément de la polémique. Parfois elles généralisent à l'excès. Parfois elles se complaisent dans l'hyperbole.

Injustes? Oui et non. Non, puisque la plupart des circulaires Pétain ont semblé porter remède aux situations que notre épistolier signalait comme inacceptables, illogiques ou scandaleuses. Oui, parce que notre cousin ne voit que sous un certain angle, et qu'il faut toujours éviter de juger l'absolu quand on n'aperçoit que le relatif.

De plus, l'auteur des lettres n'a observé qu'à une époque déterminée. Les temps ont changé ; un énorme travail a été accompli ; un effort méritoire a été tenté vers le mieux, vers l'inaccessible mieux. La cavalerie, qu'il fouaille, a contribué à fixer le sort de la France quand nos merveilleux alliés d'Outre-Manche, submergés, épuisés et meurtris, abandonnaient la partie ; elle a sonné l'hallali de la victoire. Les aviateurs, qu'il raille, ont étourdi, écrasé, disloqué la horde ennemie. Les généraux, qu'il persifle, ont relégué Hindenburg parmi les vieilles lunes et décroché l'étoile Ludendorff.

*
* *

Cousin, vous manquiez à la fête qui vous eût pansé, consolé, enthousiasmé, attendri jusqu'aux larmes, aux généreuses larmes.

Mais, avec vos défauts et avec vos qualités, vous avez écrit des lettres qui ont pour nous la valeur d'un document, d'un symptôme, d'une prophétie, et la valeur infinie de tous les cris qui jaillissent du cœur, lorsque ce cœur bat dans la poitrine d'un Français et d'un homme.

JEAN et JOSÉ GERMAIN.

LA GRANDE CRISE

VOUS VOULEZ MA MORT

Cousine, cousine...

Ce n'est pas sérieux, ou plutôt ce l'est trop. Vous exigez de moi de longues lettres où apparaîtra la vérité totale, dans sa nudité, du moins dans toute celle que peuvent scruter mes yeux ; vous exigez que je vous livre les papillotages de ma rétine, les vibrations de mon tympan, les contractions et les sursauts de mon pauvre cœur, secoué depuis trois ans à tel point que je me sens menacé de devenir cardiaque.

Savez-vous bien ce qu'avec vos paroles ingénues vous m'offrez, tout bonnement?

La mort, la mort sans phrases, le poteau, douze balles. Rien que la mort en effet n'est capable de faire expier, en nos jours troubles, le forfait d'un simp e rayon de lumière sur les vérités les plus parcel aires. Et vous me réclamez le soleil éclatant et impitoyable !

Vous n'ignorez pas, tout d'abord, qu'il nous est défendu de confier quoi que ce soit au papier à lettre, hormis les banalités, les formules de politesse et les protestations, sincères ou non, du loyalisme le plus ardent.

Vous m'objecterez que je suis bien trop Français — à l'encontre d'un grand nombre de patriotes de cuvée récente, — et surtout bien trop Parisien pour ne pas ruser avec les règlements postaux, et pour ne pas narguer Anastasie restée myope ou devenue aveugle à force d'écarquiller ses pauvres yeux. Vous me jugez capable d'adresser à la charmante cousine, pour qui je fais profession d'amitié, des lettres qui ne seraient pas uniquement destinées à l'acquiescement béat du censeur.

Mais admettez, cousine, que l'une de ces lettres ne vous parvienne pas ; admettez qu'avec cette belle indiscrétion légale joliment dénommée nécessité de la défense nationale, on ouvre ma missive et qu'on la lise, effaré et indigné. C'en serait fait de moi, mes espoirs s'évanouiraient en fumée ; mon avenir militaire croulerait.

Depuis qu'un grand ministre de la Guerre — c'est être grand que de caresser de grands rêves ambitieux, — a dit en se déboutonnant : « La vérité toute crue est mauvaise conseillère », la franchise a perdu ses franchises et elle risque gros.

Jugez-en. Prenez votre face à main et élevez

à la hauteur de vos beaux yeux le nouveau code militaire.

Délits infamants et peines afflictives.

Garder un jugement sain :	La mort.
Voir les choses telles qu'elles sont :	La mort.
Développer son esprit critique :	La mort.
Répandre des vérités :	La mort.
Ne pas se réjouir d'un échec :	La mort.
Conserver une mentalité de civil :	La mort.

Je vous en prie, cousine, laissez-moi vivre, par amour pour vous, par amour pour moi. Laissez-moi ressembler à un de mes bons camarades qui ne dit jamais rien, ne critique rien, ne s'intéresse à rien et applique les ordres à la lettre. Son avancement a été ultra-rapide.

Bien plus, son mutisme fait dire de lui : « C'est une intelligence. » Mais si, pressé et harcelé de questions, il se résout à ouvrir la bouche, on l'entend crier très fort et très distinctement : « Vive la France ! A bas l'Allemagne ! » Emerveillé, on ajoute : « C'est une conscience. »

Une conscience ! Ah, cousine ! s'il se pouvait que je n'eusse pas de conscience et pas de cœur ; si je n'éprouvais pas un amour profond pour mon pays ; si je manquais de pensées et de paroles pour l'exprimer, comme je serais heureux, bien vu, bien noté, félicité, admiré, encensé ! On se m'arracherait !

Ou plutôt je pourrais demeurer les pieds sur les chenets. Il me suffirait de moduler en leit-motiv : « Il faut les étriper. » On me prêterait de l'héroïsme, tant d'héroïsme que j'en aurais à revendre, l'héroïsme de ces déshérités trépidants qui s'arrachent les cheveux en maudissant le chronique et obstiné coryza qui les attache au rivage et les empêche de « monter là-bas, là-haut, à la gloire ». Il fait froid sur les sommets.

Mais, hélas! ô cousine à qui je ne saurais rien cacher, ma conscience, mon cœur et mon cerveau, trop longtemps comprimés, et las de se contraindre, éclatent malgré moi.

Prêtez l'oreille. J'aime celui qui peut, lorsque la patrie est en danger, s'élever au-dessus de lui-même. J'aime celui qui sait et qui agit, je méprise celui qui ne sait que paraître.

Je hais l'hypocrisie, le puffisme et le bluff.

Je hais l'injustice.

Ça y est ; j'ai explosé, j'ai crié... Eh bien ! petite cousine, qu'allez-vous penser de moi?

Ma profession de foi vous effraye, et dé à le regret vous envahit de m'avoir invité à de longues lettres où l'on s'épanche.

Vous les prévoyez hargneuses, hérissées, rébarbatives.

Mais peut-être allez-vous penser aussi que j'essaie de vous écœurer par avance afin de m'éviter les ennuis et les risques d'une correspondance copieuse et dangereuse. Que d'astuce vous me prêtez!

Non, cousine, mon machiavélisme a des bornes : je sais tuer à présent aussi bien que quiconque ; je joue du couteau, oui ; de la ruse, non.

Donc, nous converserons épistolairement ; vous me prendrez tel que je suis, fringant je l'espère, mais ruant et pétaradant. Moi, telle que vous êtes, exquise et sans doute déraisonnable. Mais j'aime les raisons déraisonnables des femmes intelligentes, parce que chez elles s'est réfugiée toute la sensibilité humaine.

Les hommes d'aujourd'hui l'ont bannie comme encombrante. Ils ont relégué ce que nos pères appelaient le sentiment chez nos diplomates, les seuls qui n'en devraient point faire et qui en font toujours.

Mais je suis guerrier, et non diplomate, et j'apparais mal équilibré dans un monde qui l'est trop bien. De désespoir, je m'en échappe, et je me réfugie auprès des femmes, auprès de vous particulièrement qui ne croyez pas à la possibilité d'une conduite raisonnable pour qui n'a point les lumières du cœur.

Je vous conterai donc au jour le jour, au hasard des méditations, des conversations et des événements, ma pauvre destinée de petit poilu. Je me confesserai à vous. Je sourirai, autant que possible, même lorsque mes yeux seront embués de larmes amères. En vérité, je serai le correspondant scrupuleux et fidèle.

Pour aujourd'hui, la gazette sera courte. Il fait

beau, froid et sec. Le soleil se mire dans la glace. Tout resplendit. Les Allemands sont calmes. Nos artilleurs restent sages. Un oiseau chante dans le clair matin. Les plantes et les bêtes affirment un peu plus leur supériorité sur l'homme... Mais vous êtes femme, et je vous admire.

SACHEZ LIRE... ET CALMEZ-VOUS.

Trêve de badinage, cousine, et parlons net. Vous avez l'émotion trop facile, et votre cœur sensible, jusqu'alors réservé à l'amour, bat trop fort la chamade pour un simple communiqué.

Je sais bien que vous n'êtes pas l'unique coupable, et je blâme les gens avertis qui n'ont point daigné vous apprendre, en trois ans de guerre, l'art de pénétrer les arcanes des vérités gouvernementales à l'usage des foules. C'est pourquoi je vous absous et veux entreprendre votre éducation de bonne Française qui doit rester impassible dans les heures d'adversité comme dans les minutes de joie.

Il faut savoir lire un communiqué comme on le lit au front, « sans s'en faire » ; deviner la vérité toujours plus modeste que nos rêves et que l'expression officielle qui la trahit ; en un mot, lire un peu entre les lignes, quoi qu'en dise ce journaliste très intransigeant qui proclamait que c'était faire œuvre de mauvais Français.

De cette manière, vous ne vous emballerez jamais sur les grandes victoires que chaque jour l'écho du matin vous apporte, et vous serez préparée à l'annonce d'échecs que l'effroyable guerre de position et la puissance de nos ennemis rendent inévitables, j'allais dire naturels, mieux, obligatoires.

En 1914, le gouvernement allemand, qui prétendait régenter le conflit et lui imposer une réglementation longuement et soigneusement étudiée, se targua de nous donner quelques conseils sur la façon de confectionner un communiqué. Fort de la puissante érudition qui caractérise le *Deutschland uber alles*, il nous dit : Souvenez-vous de cette parole d'un grand Français montant sur l'échafaud (*sic*) : « N'avouez jamais. » Adaptant ce mot aux événements militaires, il faut traduire : « N'avouez jamais une défaite. »

Notre ministre français d'alors, qui était un honnête homme, n'accepta point cet Evangile selon saint Avinain et selon saint Bismarck. Il se flatta de mieux connaître la psychologie de notre race. Tout doit se ramener, dit-il, à l'idée de victoire ; c'est cette idée qui vivifie un bon Français, comme le désir de l'offensive est le moteur du fantassin conscient.

Se complaire dans le positif, négliger le négatif, détailler les succès, oublier les échecs, tel fut le principe directeur de notre condensé national biquotidien.

Aussi bien, pourquoi voulez-vous, cousine, que nous vous entretenions de nos tentatives manquées ou des prisonniers que les Allemands nous enlèvent au cours de leurs attaques et contre-attaques? L'ennemi se chargera de le proclamer radio et radieusement au monde entier. Certes, il n'est pas niable, malgré le mutisme de notre communiqué à ce sujet, que Guillaume nous ait pris quelques fantassins lors de ses attaques kolossales. Le pauvre lignard, bombardé impitoyablement six jours durant, n'est plus un homme, c'est une loque.

Epluchons le communiqué tel qu'il s'offre à nous, sans plus. Montrons-nous sagaces, perspicaces, ou simplement gens de bon sens. Il va de soi qu'un communiqué long, prolixe à propos de toutes petites actions, n'en a pas de grandes à célébrer et n'en prévoit pas ; que des communiqués courts, ternes, où l'on se répète, marquent au contraire qu'un mouvement important se prépare.

Apercevez-vous ensuite ces simples mots : « La lutte d'artillerie est devenue d'une violence inouïe dans la région de... » vous n'hésitez pas à penser : « C'est pour demain, après-demain au plus tard. »

Puis lorsque, après plusieurs nouvelles sensationnelles, vous aurez sous les yeux une récapitulation du terrain conquis et des prisonniers acquis, renforcée par un développement officieux sur les pertes de l'ennemi et le mauvais moral des

hommes laissés par lui entre nos mains, concluez qu'indubitablement l'offensive sera arrêtée.

Voici revenus les communiqués laconiques et ternes. Ne croyez pas cependant que les mots : « nuit calme » signifient « repos sur la ligne ». L'or est rare en temps de guerre ; ces mots sont la menue monnaie courante de notre guerre : bombardements et escarmouches sur tout le front. C'est, si j'ose dire, le pain quotidien. Il faut lire dans le même esprit : « Tirs de destruction efficaces sur un ouvrage allemand. » Cela traduit l'habituelle activité de notre active artillerie. Mais surtout cela trahit une grande indigence de nouvelles fraîches.

N'aimez pas à lire que l'ennemi a pu pénétrer dans nos éléments de première ligne et qu'une contre-attaque immédiate lui a repris la partie sud-ouest du secteur. Ces deux phrases signifient trop souvent : « L'adversaire a atteint ses objectifs principaux et s'y est maintenu. »

N'accordez pas une valeur intrinsèque aux participes ou adjectifs qui s'appliquent aux positions du front. Un point « perdu » est par définition sans importance ; un point nouvellement conquis est au contraire « avantageux » par essence ; tous les communiqués du monde vous le chanteront.

Parfois le négligeable et l'important se confondent à peu d'heures d'intervalle. On y perd son français ; et je vous vois d'ici, cousine, soutenant

votre tête frêle; je vous entends gémir : « Que de sous-entendus ! Que de restrictions ! Que de demi-teintes ! Jamais mon ignorance des choses du front ne s'y retrouvera. Pourquoi ne pas dire la vérité pure et simple, tout entière? »

C'est assez mon avis. D'aucuns, plus puissants, pensent le contraire et se méfient des nerfs de la France. Je crois pourtant que nous avons raison tous les deux. Quand, le 6 septembre 1914, Paris entendit le canon allemand, Paris fut-il jamais plus calme, plus digne, plus viril? Paris ne s'attendait-il donc pas à tout ce jour-là?

IL FAUT TRADUIRE ET NON TRAHIR

Chère cousine,

Décidément, j'aurai bien du mal à vous calmer, et à vous conduire, votre douce menotte dans ma main rude, vers le paradis de la sérénité, par les sentiers un peu tortueux, mais combien curieux, du communiqué international.

Il vous plaît d'observer tout avec vos jolis yeux qui ne veulent voir que ce qu'ils voient, et de juger tout avec votre belle petite âme de Française honnête qui ne sait pas dissimuler ce qu'elle pense, avec votre conscience droite et si pure que vous ne pourrez jamais entrer dans la Carrière, je veux dire la diplomatie, quand, les jours du féminisme ayant lui, les hommes vos aînés n'y seront plus.

Aussi connaissez-vous insuffisamment nos alliés et vous montrez-vous injuste vis-à-vis d'eux.

Sur la foi de leurs communiqués, je vous ai successivement surprise à vous enthousiasmer pour les Russes, pour les Roumains, pour les Anglais, pour les Italiens et tout dernièrement pour nos amis américains. Mais, le lendemain

même, la suite des événements n'ayant pas répondu aux espoirs que les textes officiels ou les commentaires des Césars en robe de chambre avaient fait germer en vous, les mêmes alliés étaient, par les mêmes lèvres, vitupérés sur leur piédestal, voués aux gémonies, et mués de « sauveurs » en « poids lourds ». Je vous en supplie, cousine, ne lisez pas un communiqué allié comme un communiqué français, et pour ne pas trahir la pensée du voisin, traduisez-la.

Les Russes sont un peuple jeune ; ne les prenez pas pour de vieux débitants de rouleaux écraseurs comme nous l'avaient laissé entendre, durant les premiers jours de la guerre, de saints et malsains publicistes ignorants de l'histoire. Oui, peuple jeune, naïf, crédule, ondoyant et divers : ils nous annoncent à vingt-quatre heures d'intervalle ou qu'ils regorgent de munitions, ou qu'ils en sont quasiment dépourvus.

Donc, propos d'enfants que les communiqués de Pétrograd : vous auriez tort de les prendre pour des rébus machiavéliques.

Ne faut-il pas témoigner de puérilité dans l'enthousiasme et de candeur dans son expression pour offrir au lecteur avide de grandes émotions cet exploit officialisé : le brave capitaine Popoff a été tué en montant à l'assaut ; l'admirable colonel Osouzoff est mort en brave ; ses troupes ont juré de le venger?

C'est fort bien, je le concède. Mais cela pourrait

finir par vous persuader qu'il n'y a que dans l'armée russe que les officiers se font tuer en combattant. Je connais une autre armée où il en tombe beaucoup sans publicité officielle.

N'avez-vous pas remarqué aussi, au long d'un même compte rendu, quelques phrases dans le genre des suivantes : « Nous avons pris 87 000 hommes... et plusieurs wagons neufs. » « La Galicie est à nous ; mais le bombardement continue. » « Au cours de la grande bataille de Marevoristka (localité inconnue de tous les atlas et même absente du croquis explicatif joint au communiqué pour l'éclairer), toute une section ennemie a été dispersée par nos feux »?

Evidemment, il y a là quelques rapprochements aussi malheureux que joyeux ; mais cela prouve tout simplement que nos grands alliés n'apprécient pas les événements suivant notre propre barème des importances relatives, et que nous avons tort de vouloir toujours connaître et juger des choses russes qui nous sont étrangères à tous égards. En conséquence, cousine, je vous défends dès ce jour de parler avec une ironique impertinence du rouleau russe à marche rétro... non, pétrograde.

Voilà du même coup votre religion éclairée, je pense, à l'endroit de nos camarades italiens. De peur qu'il n'en soit rien, je vous veux conter l'histoire d'un mien ami, avocat de talent, qui avait trouvé spirituel de synthétiser les communiqués

romains dans cette formule : « Aujourd'hui, après une terrible bataille de quarante-huit heures, nous avons par notre vaillance arraché à l'ennemi dix prisonniers, deux cuisines roulantes et neuf bicyclettes. Signé : Cadorna. »

Aujourd'hui que les Italiens marchent sur Trieste, voilà mon homme bien penaud. Tant pis pour lui. Si les Transalpins parlent volontiers et officiellement d'engager l'ennemi, de le tourner, de le manœuvrer, de l'attirer, de le surprendre et de le dérouter, s'ils insistent sur leurs attaques soudaines et impérieuses, leurs résistances acharnées et leur courage incomparable, c'est que les d'Annunzio de leurs bureaux militaires ont une fougue bien méridionale et toute naturelle chez d'heureux riverains de la très bleue. Le tout est de lire leur prose avec des yeux avertis et de ramener les faits ou les qualificatifs à leurs justes proportions.

D'ailleurs, le Midi envahit tout, puisque, disent les Boches, c'est ici le combat des races latines contre la race germanique.

Les Belges ne vous martèlent-ils pas chaque jour le tympan d'un combat de patrouilles ou d'une violente lutte d'artillerie près de Steenstrate ou de Het Sas? Vous n'en êtes pas moins reconnaissante à la vaillante petite armée pour sa belle défense de Liége et de l'Yser.

Mais vous triomphez, cousine, avec votre habituelle et légitime anglophilie. Je vous entends :

« Pourquoi tous les peuples ne gardent-ils pas la forme mesurée, pondérée, scrupuleusement exacte et sincère du communiqué anglais? A la bonne heure, quand les gens d'Outre-Manche annoncent qu'ils ont tombé trente avions ennemis, on peut les croire, puisque la veille, ils ont avoué en avoir perdu eux-mêmes vingt. Quand ils confessent des pertes légères, qui n'ajouterait foi à leurs dires, puisqu'ils n'ont pas celé qu'ils avaient laissé beaucoup de monde sur les bords de la Somme en 1916? Enfin, quand ils disent avoir ramené deux prisonniers d'une reconnaissance, n'allez pas sourire. Cela signifie tout simplement que la ligne ennemie est peu occupée et qu'on y tentera bientôt quelque chose. »

Sans doute, sans doute, mais tous les peuples ne sont pas le peuple anglais. Quelle nation au monde a su garder au cours de l'histoire une pareille unité de vues, une méthode toujours semblable et cependant toujours victorieuse, une même idée directrice et les mêmes directives d'action? Quelle nation au monde aurait osé, au cours du présent conflit, accomplir l'effort de l'Angleterre, rompre avec les traditions et créer de toutes pièces l'admirable machine de guerre qui nous émerveille aujourd'hui?

Un tel peuple avait droit à toute la vérité.

Cousine, méritez-la.

LES MARRAINES RENVERSÉES

Chère cousine,

Le repos aidant, nous rêvons d'amour. Mais je ne vous en parlerais pas, respectant vos pudeurs légitimes de femme honnête, si, tout à l'heure, un camarade, qui a laissé tomber le regard le plus discret sur votre adresse, ne m'avait jeté négligemment : « Tiens, tu écris encore à ta marraine ! »

Les marraines ont pris au front une telle importance que toute suscription féminine semble destinée à l'une d'elles. Il n'apparaît pas que l'on puisse encore écrire à une mère, à une épouse, à une sœur ; ces correspondances naturelles, habituelles, officielles, obligatoires, sont jugées incapables de chasser l'odieux cafard des tranchées.

Aussi l'idée vint-elle un jour de lotir chaque soldat de France d'une marraine inconnue et, par là, d'autant plus attrayante ; elle serait à la fois un sourire et un bienfait.

L'idée n'était-elle pas jolie, cousine? Elle triompha. Dans tous les foyers de France, la gent féminine s'attela à la besogne. La fillette, la jeune fille, la maman même se mirent à tricoter des chaussettes de laine et à confectionner des petits paquets de savantes gâteries qui rayonnèrent de l'arrière au front pour la joie rayonnante du poilu.

Alors ceux qui, parmi les jeunes, n'avaient besoin de nulle aide matérielle, s'avisèrent de solliciter un peu plus. Les pieds au chaud et l'estomac épanoui, ils réclamèrent un aliment pour le cœur. On fonda pour eux « l'œuvre du Flirt au front », et ce fut encore charmant ; les lettres fleurirent. La missive si curieusement attendue exprimait des choses exquises, badinait, berquinadait, se jouait du mystère, déguisait des pensées, en laissait deviner d'autres, riait et s'ébrouait, puis tout se terminait par un baiser prometteur, menteur peut-être, mais si parfaitement XVIIIe siècle ! Il en vint des gerbes, des liasses.

Puis sonna l'heure de la permission, qui ne fut plus pour le jeune combattant le départ vers une simple détente au sein de sa famille, mais un pimpant embarquement pour Cythère.

Il y eut des flirts bienheureux et de belles amours. Mais, croyez-moi, autant en emporta le vent de la guerre. Car, hélas, malgré l'avis international de notre national Barrès, nous n'avons jamais pu, quelques camarades du front et moi, concevoir la guerre comme génératrice de beau et de bien.

Ce qu'elle crée par instants d'original, ce qu'elle improvise de bienfaisant et de pur, est vite avili ou corrompu. Elle est, par essence même et par certains côtés, tout au moins, une formidable et monstrueuse affaire qui devient instantanément l'affaire des gens d'affaires. Aussi ne vous étonnez point si le marrainage, et le flirt, et l'amour, furent, par sa baguette magique et déconcertante, mués en commerce ou en odieuse industrie pour chevaliers félons de l'arrière et de la zone.

Des organes, qui cultivent en l'homme ce qu'il a de plus comestible et de moins tendre, s'entremirent pour nouer les relations entre nos aimables demi-mondaines, vraiment trop réduites à la portion congrue pendant la première année de guerre, et toute la série des brillants cavaliers inemployés ou inemployables, des aviateurs de camps retranchés, des chargés de missions très parisiennes, des brasseurs d'affaires dont l'uniforme tout de fantaisie semble déceler par sa coupe un général et qui ne sont que de simples soldats d'autant plus argentés qu'ils sont moins sacrifiés. Les fonds de l'Etat, dispensés pour soldes luxueuses ou fournitures à tarif maximum, entretinrent des accouplements sans lendemain, des collages amoraux, et des amours — pourquoi prostituer cet unique mot d'amour — à répétition. Ce n'était plus de l'importation ni de l'exportation ; c'était du transit.

Quelques bons poilus innocents crurent devoir

recourir aux annonces payantes pour trouver le cœur frère, l'âme sœur, l'amie lointaine et protectrice. Ils furent écrasés de réponses. Un mien camarade, qui avait des illusions, reçut cent quarante-trois lettres, cent quarante-trois, entendez-vous bien ?

Déjà il triomphait. Hélas, trois fois hélas, le dépouillement du courrier ramena son jugement à de plus justes appréciations, et il déchira le tout.

L'une écrivait : « Je suis jeune, jolie, blonde et libre. Je désirerais un filleul qui me fît passer d'heureux instants et me promenât beaucoup. »

La seconde envoyait tout de suite la plus provocante des photographies et attaquait directement : « Ne suis-je pas, dites-moi, à votre goût? »

Il ne s'agissait plus du tout pour l'homme de plaire : la donzelle n'en avait cure. Seules, les économies qu'on fait obligatoirement au front l'intéressaient.

Une troisième ne le celait point : « J'aimerais assez, affirmait-elle cyniquement, un filleul qui n'hésitât point à passer de temps à autre chez mon bottier, ma modiste ou ma couturière, s'enquérir des notes qui pourraient s'y trouver en souffrance. »

Oui ! cousine, jadis — il y a deux ans déjà — les marraines étaient les bienfaitrices des poilus ; aujourd'hui les poilus sont devenus les... bienfaiteurs de ces correspondantes renversables que nous avons appelées, par dérision ou par dégoût, les marraines renversées.

LES BELLES AMOURS DE CAMPAGNE

Cousine, vous m'étonnez de votre propre étonnement. Quoi ! ce n'est pas ainsi que vous vous figuriez nos marraines ! Vous n'êtes pas de votre époque, cousine ; vous n'avancez pas en âge ; l'âme reste juvénile dans un corps qui ne vieillira point. Vous demeurez princesse de la féerie et reine du romanesque. Vous imaginez des amours héroïques entre deux combats, des enlèvements par aviateurs, des passions de bergères jolies pour le brillant cavalier qui passe, des cœurs qui s'offrent en reconnaissance ou en hommage à la vaillance du fantassin martyr.

Hélas, tout cela n'est qu'amour pour l'imagerie ; de même la France se représentait jadis, au temps de la mobilisation, que cette guerre ne serait qu'une guerre de poètes.

La réalité est infiniment éloignée de ces représentations subjectives, et les belles amours de campagne ne sont que laides manifestations d'animalité. Parfois l'un des deux y mêle la cupidité, l'autre la vanité. Comment créer avec tout cela de la beauté? Demeurez d'accord avec moi,

qui me refuse à décorer ce genre de demi-passades du rare et précieux titre d'amour.

Quand un quelconque militaire, combattant ou non, violant les règles du bon sens, du bon ton et du mystère aimable qui doit envelopper toutes les intimités, vous contera, en les aggravant, hélas, de détails, ce qu'il se permet de dénommer ses bonnes fortunes, considérez-le avec méfiance. Écoutez-le d'un tympan distrait. Puis, jugez-le avec indulgence, car il en a besoin.

Songez que cet homme, arrivant à l'étape, n'a eu d'autre préoccupation que de demander : « Où y a-t-il des femmes ? » Presque toujours, on lui a désigné une ou deux maisonnettes sordides à l'entrée ou à la sortie du pays. Ces pauvres chaumières dispensatrices de joies factices sont considérées par les habitants comme des lépreuses dont ils ne peuvent se purger totalement, mais qu'ils isolent avec dégoût.

Le plus souvent, notre joli cœur trouve dans la maison honnie une grosse mère, dondon antique dont le caraco écarlate offense les rétines les plus réfractaires, entourée de trois, quatre ou cinq de ses filles, — hélas oui, cousine, de ses filles, — ou d'autres malheureuses, pétries de vice, assoiffées d'étreintes, des réfugiées sans asile ni foyer, des natures sauvages revenues à la vie primitive parce qu'elles ont été arrachées à la famille et se ruent à la liberté totale.

Orgueilleusement, parmi ces poules misérables,

notre coq se rengorge et dresse la tête ; notre paon se pavane et fait la roue, sûr de son triomphe rapide, à la fourchette.

Le soir, à la popote, il écrasera ses camarades d'un : « Encore une ! » sans luxe de commentaires. Le lendemain matin, avant le départ, il inscrira sur son carnet : « Madeleine de... » (ici, le nom du village). Le nom de la pauvre serve anoblie enrichira la longue série d'autres créatures de même farine dont les patronymes ainsi augmentés et auréolés pourraient exprimer aussi bien de riches héritières, des vierges adorables, et des dames de haute lignée, que les pauvres filles vénales et dépravées qu'ils trahissent.

Désormais, notre homme qui n'est pas un héros, notre héros qui est à peine un homme, ne nourrira plus sa conversation que de souvenirs parfumés, de passionnettes exquises, d'aventures bien gauloises, mais si délicates et si poétiques, que chacun rêvera en l'écoutant de l'*Oaristys* d'un André Chénier retrouvé.

C'est ainsi que l'histoire, qui depuis Plutarque s'est toujours nourrie particulièrement de contes, de légendes, d'échos des conversations, de ce que nous qualifions majestueusement de « tradition orale », enregistrera que la guerre de 1914, à l'égal des autres, fit éclore, au soleil des batailles, de merveilleuses amours.

Cousine, excusez le ton un peu débraillé et légèrement déplacé de ma lettre de ce jour; mais,

à dire vrai, je ne l'ai point écrite à votre intention. Elle est pour votre fils quand il aura vingt ans. Lorsque son âme fière et son cœur généreux — bon sang ne saurait mentir — vibrant d'un enthousiasme patriotique, bien digne de son âge, l'inciteront au désir de guerres héroïques que son imagination lui présentera, sous les auspices d'Alexandre Dumas le père, tout enjolivées de coups d'épée, de défis somptueux et d'enlèvements de châtelaines, je serais heureux que mon petit papier de ce jour le ramenât un peu vers la réalité vivante et lui rappelât la hideuse grisaille, l'aventure sans beauté des guerres modernes.

Qu'il sache bien alors qu'en fait de conquêtes féminines, nous ne rêvions plus les uns et les autres, — j'entends les êtres normaux, — que de foyer domestique et de paix familiale.

Le père de famille encadre dans le castel de ses rêves le visage serein et béni de l'épouse qui attend et des bébés qui grandissent, tandis que le célibataire jadis intraitable, altier, et fier de sa prétendue liberté, cherche désespérément, parmi la nuit étoilée, la vision ailée, exquise et resplendissante de la douce fiancée, divin baume promis à toutes ses souffrances, et qu'il loge en un château féerique, de cartes ou de pierres, mais très en France.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Vous auriez tort de penser que Paris se meurt, que Paris est mort, mort de la guerre. Jamais Paris ne fut plus vivant, plus grouillant, plus affairé ; il éblouit, étourdit, syncope le pauvre cul-terreux attaché à la glèbe qui, au sortir des boyaux obscurs, n'en peut croire ses yeux.

Au temps jadis, c'est-à-dire avant la guerre, je passais à juste titre pour un homme actif, toujours en mouvement, toujours occupé ou pré-occupé.

Comment apparaîtrais-je aujourd'hui, si brusquement les autorités militaires me jouaient la bienheureuse farce de me rendre aux emplois civils? Comme un attardé, un contemplatif, une vieille barbe, un anachronique et archaïque débutant que mépriseraient les petits camarades oisifs du temps de paix, devenus les génies dévorants des affaires du temps de guerre.

Vous ne voulez point me croire, ô cousine dont le scepticisme se double de bon sens. Eh bien,

vous avez tort, et je vous le prouve en cinq sec. Suivez-moi dans le métropolitain, le jour de mon arrivée. Vous me trouvez coincé entre deux tout jeunes gens que ma présence ne gêne d'ailleurs point et qui continuent leur grave discussion :

« Alors, tu les as, sûr?...

— J'en ai 1 700.

— Et le reste, pour quand?

— On ne peut pas dire, bientôt...

— Pourvu que ce soit livré.

— T'en fais pas.

— Faudrait bâcler ça le plus vite possible, parce que ça nous lancerait pour un contrat de pantalons.

— J'en aurai.

— Bonne qualité?

— Heu ! Heu ! Comme ça.

— Origine?

— Diverses.

— Ecoute, retrouve-moi à huit heures à Madrid ; — le café, probablement ; — en dînant, je te parlerai d'autre chose. »

Qu'est-ce que notre pauvre petite « bougeotte » auprès de cette fièvre, de ce délire d'affaires plus impétueux qu'une éruption de boutons d'acné sur le visage de mes nouveaux brasseurs de tout et du reste?

J'étais abasourdi ; mais je le fus bien plus dans la suite quand j'appris que X..., Y..., Z..., trois labadens déclassés qui n'avaient guère jusqu'à la

mobilisation fréquenté que les bars où l'on tombe et les champs de courses où l'on se perd, étaient devenus trois as de commerce, en tout mal tout déshonneur.

Ils se prélassaient en auto et couchaient sur des liasses de billets. Ignorants de tout, ils en avaient conclu que, l'absence de scrupules aidant, ils en savaient assez pour devenir de bons fournisseurs de l'armée. Ils s'étaient partagé la besogne : l'un achetait n'importe quoi à n'importe quel prix ; l'autre le revendait au triple, soit à la généreuse Princesse qui gère nos deniers avec tant de noblesse, détachée et désintéressée dans le geste ; soit à un troisième larron, courtier marron, versé dans l'art de trafiquer des consciences, bien que l'on prétende, avec un peu de malice pacifiste, que les consciences sont pour rien en temps de guerre. Je m'abstiens, cousine, dans cette controverse : je me rallierais sans doute à notre grand Barrès, qui affirma un jour que tout est magnifié par la fièvre des combats.

Fièvre des combats et fièvre des affaires sont sœurs. Les fidèles de la seconde, qui semble toutefois la plus hygiénique et la plus profitable, s'efforcent de gagner tout pendant que les premiers consentent à tout perdre. C'est logique, compensateur et nécessaire pour réaliser une harmonie depuis toujours préétablie.

Mais cette harmonie durera-t-elle? Les fiévreux de la guerre tendent à diminuer de jour en jour

pendant que, du même coup, grossit le nombre des fiévreux de l'affaire ; et, par un phénomène vraiment curieux, ce que la défense nationale y perd ne semble pas contrebalancé par ce que la prospérité nationale y gagne, ou plutôt aurait pu y gagner. On donne de cela l'explication suivante, un peu spécieuse, que je vous livre pour ce qu'elle vaut.

L'échappé du front résolu aux affaires entre immédiatement dans la noble et innombrable corporation des intermédiaires. Or, vous pourrez multiplier par 10, 100, 1 000 le nombre de ceux-ci, vous n'obtiendrez pas un gramme de marchandises de plus sur le marché. Mais, tout au contraire, des accaparements partiels seront réalisés, de nouveaux stocks s'accumuleront, des trusts insoupçonnés surgiront. De produits, peu ou point. De privations, de misère, encore plus.

Un œuf, un pauvre petit œuf, — je vois, cousine, vos yeux s'allumer de convoitise, — pour arriver jusqu'au consommateur, doit passer par dix mains, au risque de se casser ; il vous coûtera dix fois plus cher ; mais ce ne sera toujours qu'un pauvre petit œuf. Car les dix possesseurs des dix mains ne pondent pas pour vous ; ils pontent contre vous.

Vous riez ! Pas nous, économistes du front qui n'avons sans doute pas beaucoup de science théorique, mais qui sommes quelque peu doués d'un sens pratique peut-être un peu brutal.

Aussi votre cousin, qui se prétend pourtant homme d'action, n'est-il pas très enthousiaste de la fièvre mercantile, trop mercantile, allais-je dire, pour être honnête, surtout pendant que nous sommes encore, sur le sol de France, face à face avec l'Allemand dans un tête-à-tête sans amour.

Moins enthousiaste encore parce que cette fièvre débordante a rayonné de Paris sur la province, et s'est étendue jusqu'à l'arrière-front où le paysan, épris par principe vital de tout ce qui est gain, n'y a pas résisté. Il s'est mis à étrangler le combattant tout comme le ferait un mercanti de grande envergure.

Et comme, malgré notre habitude d'être volés, nous protestons pour la forme, rappelant à ces trafiquants sans conscience que nous nous battons pour la défense de leurs gros sous, ils nous répondent à la façon sans façon de l'un d'eux : « Mais oui, mais oui, on le sait ; il n'y a pas que vous ; j'ai eu un cousin tué et j'ai un ami qui a la croix de guerre. Et moi-même, si je pouvais !... »

Vous ne saisissez pas la valeur de l'argument ; moi non plus.

Il est vrai que, depuis la guerre, j'ai renoncé à comprendre quoi que ce soit.

SIMPLIFIONS LA TENUE

Cousine,

Je vous veux mille morts — bien entendu, mille morts parmi les roses, à la manière de d'Annunzio, et non mille morts dans l'effroyable enlisement du bled boueux — pour ne pas m'avoir informé de mille détails dont nous autres, combattants, devrions être instruits, et que vous seuls, civils, pouvez connaître.

Figurez-vous qu'un papier très administratif vient de parvenir ici, en deuxième ligne, aux fins d'enquête sur mon passé, ma manière habituelle de servir, ma pensée, ma moralité. Me voilà suspect d'être suspect. Et pourquoi? J'ai négligé, lors de mon dernier séjour de convalescent à Paris, de saluer un assimilé général de je ne sais plus quel service extra-militaire.

Hélas! j'avais pris cet homme pour un brillant Belge, pour un riche Anzac, ou pour un chef de la Tchernagore ; fatale erreur. Mais erreur, direz-

vous, n'est pas compte. Le chatouilleux personnage a pourtant réglé mon compte ; il m'a fait arrêter.

Alors, j'ai juré mes grands dieux que je ne savais pas ; piteusement, j'ai argué de possibilités de confusion, d'ignorances explicables par une trop longue présence au front. Mais, d'un geste digne et large, soulevant un pan de son manteau, le héros inconnu a découvert à mes yeux éblouis la plus rutilante des rosettes rouges : « Si vous ne saluez pas les non-combattants, saluez au moins la Légion de l'honneur. »

« Comment aurais-je pu deviner le ruban sous l'étoffe ? » lui répondit l'agneau. La rage de l'animal n'était pas assouvie. Depuis, il me poursuit de sa colère vengeresse. Pauvre petit combattant de l'Avant, sans défense contre l'Arrière, j'aurais sûrement par ses pompes et par ses œuvres été expédié au front si je n'y étais rivé déjà depuis trente mois. Et pourtant, comme j'ai racheté ma faute, durant tout le reste de ma convalescence ! Oh comme ! Oh combien ! Discipliné comme vous savez, j'ai salué, j'ai salué, j'ai salué, j'ai salué sans trêve, sans mesure, sans fin, sans nécessité, sans raison, sans discernement, sans ironie, sans colère, sans joie, sans que jamais mon bras ait connu la lassitude, j'ai salué des Monténégrins, des Canadiens, des chauffeurs de taxis, des policemen, des nègres, des mulâtres, des Japonais, des Toucouleurs ! Cela ne valait-il

pas mieux que de courir le risque redoutable de tomber dans le piège de « l'assimilé » supérieur en grade?

Dame, cousine, je ne tenais pas à aggraver mon cas en récidivant. Par discipline, j'ai affronté le ridicule.

Un jour que je venais de saluer deux grands chefs constellés d'étoiles — ils en avaient, je crois, même sur les manches, — j'entendis une jeune fille qui avait probablement beaucoup fréquenté la rue et l'armée, proclamer un peu désobligeamment : « Ah ! mince alors ! c'lui-là, y salue les sous-offs alliés. Pas malheureux d'êt' yeutenant et d' connaît'e rien. » Elle avait raison évidemment.

Mais, cousine, je vous déclare grandement coupable. Puisque cette jeune personne, assurément peu instruite aussi bien que peu éduquée, se montrait capable de discerner au premier coup d'œil un général d'un caporal, et un Belge d'un Serbe, vous, qui êtes observatrice, fine, prévoyante et avertie, vous auriez pu m'instruire de ces rudiments militaires.

Nombre d'écriteaux érigés sur les boulevards portent : « Soyez bons pour les animaux. » Ajoutez-y cette suscription : « et pour les combattants ».

Car ils sont plus bornés et plus dignes de pitié que leurs frères inférieurs. Au front, la hiérarchie est simplifiée dans ses insignes. On porte une, deux, trois, quatre, cinq, six petites ficelles dorées, mais sous la manche, où elles se cachent,

mais où nous savons bien les trouver. Au-dessus il y a les étoiles. C'est au firmament. Mais les minables culs-terreux que nous sommes aiment à contempler le ciel. L'ayant vu, ils s'inclinent très bas. Et voilà !

Chez vous, je suis perdu sans remède. J'ai trouvé des galons insoupçonnés de forme, de position, de teinte, de dimensions : d'énormes et de minuscules ; des verticaux et des horizontaux ; des « oblique à droite » et des « oblique à gauche » ; je me suis égayé au spectacle de brisques folles et de chevrons à gradins, de filets courbes aux méandres capricieux, de guirlandes d'inscriptions, de broches de décorations, d'écussons affichant à l'envi leur fantaisie et leur originalité ; je me suis effaré de quatre-vingt-seize insignes divers que j'ai pu dénombrer entre la place de la Bastille et la place de la Concorde et qui correspondaient à des emplois ou à des services particuliers ; j'ai louché aux uniformes multicolores, à des bleus, à des rouges, à des noirs, à des verts, à des bruns, à des jaunes, à des gris, à des « olive », à des « réséda » ; je me suis rincé l'œil aux combinaisons harmonieuses, savantes et subtiles de ces teintes, d'autant plus riches et chatoyantes qu'elles sont fréquemment renouvelées ; j'ai clos mes paupières outragées par des coiffures aussi diverses de forme et aussi inattendues que tous les chapeaux de femmes au noble et galant pays de France.

Cousine, je m'y perds. Mon pauvre crâne éclate

sous la pression que je lui impose, dans ma rage d'apprendre la valeur des insignes et la genèse des tenues. En vérité, en vérité, je vous le dis : les Allemands ne sont pas seuls à subir une écrasante pesée sur leur front.

Encore si vous aviez pitié de mon martyre ! Mais je vous vois d'ici hausser les épaules et je vous entends murmurer : « Dieu ! que ce cousin a donc tort de s'en faire pour si peu. »

C'est vrai. Plus d'un petit jeune homme frais habillé, frais guêtré, molletiéré ou botté, frais coiffé, frais rasé, trop frais en tout et pour tout, pour ne pas être trop fraîchement Français, plus d'un petit jeune homme privé de tous les grades compromettants qui obligent au devoir, se montre plus désinvolte et moins scrupuleux sur le respect dû à un supérieur. Me croise-t-il dans la rue? Il me frôle, me dévisage, me toise, m'éclabousse de son luxe et de son insolence en attendant le jour où il écrasera mes pieds en marchant dessus. Moi, je ne le fais pas arrêter. Ils sont trop. Et puis, bien franchement, je ne tiens pas à leur salut. J'aime mieux le petit salut plein de bonhomie de mon brave poilu, qui, parmi la foule bigarrée, sait me distinguer et me traduire, du geste qu'il esquisse, sa pensée de compagnon d'armes : « Respect à toi, je te reconnais. Tu es des nôtres. »

Je lui réponds tout de suite, ostensiblement, avec joie, pour qu'il comprenne qu'il ne s'est pas trompé, pour que mon salut lui murmure : « Oui,

je suis tien. Tu es de ceux que j'admire pour leurs souffrances. Tu es celui que j'aime pour son courage et son stoïcisme. »

Je vais plus loin, cousine. Celui-là, je crois bien que si je le rencontrais dans une maison amie, je l'accolerais, chaleureusement, fraternellement.

LE POILU PACIFIQUE
ET LE CIVIL BELLIQUEUX

Chère cousine,

C'est repos ; repos absolu. J'en suis béat, à tel point que je rêve d'être poète pour composer à votre intention non pas une ode lyrique où s'épancherait et déborderait mon âme, mais une humble petite fable très contemporaine où ma verve se donnerait libre cours. Mais je vous sais indulgente à mon égard, et vous saurez vous contenter de ma prose. Lisez donc mon essai de fable en prose.

Il était une fois un bon petit poilu, timide comme une fille, brave comme un lion — avez-vous déjà remarqué que tous les braves sont des timides? — qui du front venait à Paris en permission. Il supputait en son âme simple les douceurs de la vie pacifique, les griseries de l'arrière, les joies pures du foyer, les bienfaits de l'union sacrée, le bonheur de ne plus se battre. « Je vais revoir, pensait-il, des gens civilisés, des hommes

bien élevés, des femmes bien habillées, des enfants endeuillés, mais charmants, des rues calmes, des façades souriantes, une capitale rénovée, ouvrant son âme à l'espérance, frémissante de la joie entrevue d'une paix victorieuse. »

Or, dans le train, il s'étonna de l'aigreur d'une discussion entre deux civils. L'un opinait qu'il fallait bouter hors de France tous les étrangers ; l'autre rétorquait qu'on avait besoin d'eux. Ils s'entêtaient, s'exaspéraient, criaient ; notre soldat les excusa ; ils revenaient, pensait-il, de la zone des armées et étaient victimes de l'ambiance guerrière.

Mais, au débarqué, nouveau choc. Le voilà bousculé, malmené même par d'exquises épouses qui se précipitent au-devant de leurs maris. Leurs pieds, gonflés de désirs, s'irritent de l'obstacle de ses pieds obstructeurs ; ils les foulent et les écrasent. « Tiens ! murmure-t-il, nos moitiés ont crû en assurance, en volubilité, en poids, en muscles, en force même. La guerre sert à quelque chose. »

Dans le métro, il ouït, entre sept stations météoriques, quatre disputes à des propos divers. Une receveuse, malgré son bonnet de police, fut particulièrement houspillée. Des vieillards apoplectiques — cet âge artérioscléreux est décidément sans pitié — la vouaient aux douceurs du front. Des midinettes renvoyaient vertement aux calendes du subtil Vénizelos des embusqués trop reluisants, trop pressés et trop pressants. En un

mot, tous ces gens encaqués se foudroyaient de regards farouches.

En se décaquant, notre poilu respira. Mais son épanouissement fut de courte durée. A quelques pas de là, il se heurtait malencontreusement à une houleuse manifestation d'ouvrières qui criaient sur le ton le plus agressif : « On s'en fout ! Vive la paix ! » « Oh ! Oh ! - gémit notre combattant, ces bacchantes me semblent aimer la paix d'un cœur un peu trop brutal. Cherchons un abri, un refuge, un asile. » Il courut chez lui. Hélas, trois fois hélas, le foyer était crépitant et la marmite en ébullition. Tous les siens s'y disputaient, pour des bagatelles, pour des vétilles, pour des riens qui se dérobaient à sa curiosité pourtant intéressée. La guerre les avait aigris et le conflit armé couvait sous la cendre de l'âtre. Résolu à la paix, de quelque prix qu'il dût l'acheter, il alla donc dîner au restaurant. Là, il mangea mal, non que les œufs lui semblassent couvis, mais parce qu'un sergent-major et un sergent-fourrier, voulant épater l'arrière et l'hypnotiser de leurs brisques étincelantes, interpellaient violemment le garçon, le gérant, le patron, dans les termes les moins congrus, témoignant ici d'une ardeur combative qu'ils n'avaient probablement pas arborée au front, dans le sein de leurs bureaux de compagnie. Fuyant ces scribes embrigadés et débridés, le pauvre homme se réfugia au théâtre. On y manifestait contre une pièce à tendances humanitaires.

Il s'évada. Le trottoir lui sembla paisible. Mais trois éphèbes qui passaient en taxi-auto l'interpellèrent, et, du haut de leur véhicule, moins élevé pourtant que son tarif, le traitèrent de fainéant, d'embusqué, de fonctionnaire !

Cette fois, c'en était trop. Un lit, un vrai lit le recueillit au moment où il se sentait devenir enragé. Il s'y enfonça, avide d'oublier. Des cauchemars l'assaillirent, où il était encore esbrouffé et bousculé. Le lendemain, il courait chez un ami sûr, pacifiste d'avant guerre, inspecteur de tours à obus. Voilà-t-il pas que l'autre lui entama un discours animé du souffle patriotique le plus pur. C'en était trop. Mon petit poilu lui proposa une mutation : « J'ai, dit-il, à ta disposition, une belle place en ligne pour tout voir et tout entendre. Mon chef de section est un type épatant. N'hésite pas ; tu seras très bien. Quant à moi, qui suis pacifique de tempérament, je m'accommoderai parfaitement de tes tours et de tes obus non amorcés. »

L'autre ne répondit pas ; mais il le roua de coups sans que le soldat pût opposer même une ombre de résistance. L'irascible usinier était fort comme tous nos militaires arriérés, et le poilu faible comme tous les combattants fatigués.

Il comprit enfin, pas trop tard cependant, que la France possède encore pour l'avenir des trésors d'énergie, que le plus combattant n'est pas nécessairement le plus combatif, que l'art de la *self defence* est supérieur à toutes les méthodes de

la tranchée dans le corps à corps sans armes ; que notre capitale enfin réserve pour l'usage interne — agiter avant de s'en servir — un esprit d'offensive que les Allemands ne soupçonnent pas.

Hélas ! cousine, je me demande parfois pourquoi tant de forces vives ne sont pas utilisées en ligne au lieu et place de quelques forces toujours vaillantes, certes, mais épuisées ou fourbues.

Il y aurait là une belle relève nationale.

LES MUSES STAGNANTES

Cousine, lorsque je veux sourire, ma plume pleure malgré mes désirs et malgré ma volonté. J'ai donc décidé aujourd'hui, pour punir la traîtresse, de vous conter l'histoire triste de gens tristes. Peut-être, par un juste retour, paraîtrai-je plus gai.

Tandis que j'étais en ligne, j'avais reçu une invitation d'un mien confrère fort aimable et non soumis aux obligations militaires pour insuffisance physique notoire et tangible : « Profitez de votre prochain passage à Paris pour assister à notre réception du jeudi, rendez-vous de la jeunesse littéraire. »

Ce confrère m'est sympathique. Il a le magnifique courage d'être délibérément civil, quand tant d'autres ne se déguisent en militaires que par peur d'avouer leur phobie des combats. Je résolus donc de me rendre à son invitation.

Voici comment, dans mon ignorance des choses mondaines en temps de guerre, je me représentais

l'assemblée inconnue. D'abord, des bas-bleus, d'horribles bas-bleus aux plumes mal taillées, de ces femmes de lettres qui devraient se contenter d'en écrire à leurs illettrés de filleuls, de ces douairières en mal de mirlitons qui constituent le repoussoir des salons où l'on cause ; puis toute une bande d'aztèques, déchets d'humanité, pâles et imberbes, ascètes et sans assiette, gardiens du sérail et du feu sacré, que j'imaginais penchés, le front fiévreux, sur des cartes du théâtre de la guerre et discutant à perte de vue sur le nom du vrai vainqueur de la Marne.

Ah ! cousine, que d'innocence chez les soldats, ceux qui se battent !

Dès mon arrivée, je remarquai deux groupes.

Dans un coin bavardaient de vieux poètes de demi-notoriété, mais qui n'étaient pas pour moi des inconnus. Ils parlaient de la guerre et vinrent à moi, la main tendue. Mais, à la vue de l'autre groupe, ma stupéfaction fut si pétrifiante que, ma foi, je ne sais plus exactement si je leur répondis tout de suite.

Des perruchettes empanachées caquetaient, péroraient, jabotaient au centre d'une galerie de paons verts, bleus, rouges et noirs, jaunes aussi, qui faisaient la roue : une basse-cour d'exposition ! Les mâles, costauds de lettres, mobilisés de camp retranché, se rengorgeaient, fascinant les poulettes faisandées de coulisses néo-littéraires, néo-artistiques, néo-théâtrales.

J'étais médusé. Oserais-je m'approcher? Comment m'accueillerait-on? Comme un intrus, un étranger, un vivant reproche, un spectre de Banquo? Au bruit que je fis, le groupe détourna la tête, m'examina, aperçut mes écussons de fantassin — le dernier des soldats, — me toisa, non sans quelque émoi, car les évêques contemplent parfois les chiens avec pitié, puis, pour bien témoigner de son total dédain, revint à lui-même, à ses pompes, à ses œuvres, à ses inoccupations, sans daigner même m'octroyer la bienvenue.

Le maître de céans voulait me présenter, je m'y refusai ; mais pour ne point faire scandale, je m'assis près des vieux limeurs de rimes.

Obligeamment, sans doute, ils m'orientèrent vers les récits de guerre. Alors, sans façon, quoiqu'avec un peu de répugnance, je leur débitai quelques tranches de la vie du front, telle que je l'ai personnellement soufferte. Mais bientôt je m'arrêtai, stupide, tant ces hommes faits manifestaient de joie sincère.

Le chœur des vieillards détonait. Mais tout près, une péronnelle, à la voix de chacal, glapissait : « Ma chère, la vie est devenue intenable pour moi. Je suis du « finale » qui s'achève à onze heures. Le dernier métro part à 10 h 30 ; si je n'ai personne pour m'accompagner il me faut revenir seule, à pied, dans les ténèbres. Où allons-nous ?»

Je sais bien, pour mon compte, que j'allais vers

la porte, quand entra un vieux camarade, un collaborateur de jadis, que le prurit dans l'enfantement littéraire avait rendu impropre au service militaire. Immédiatement, nous bavardâmes. Il s'excusa de son civilisme forcé, alléguant une appendicite, une maladie de cœur et un épuisement nerveux sans remède. Il s'efforça de m'apitoyer sur lui, sur ses travaux, sur la vie de forcené qu'il menait. « Songe, me confia-t-il dans un souffle, que la copie est payée au tarif de guerre, c'est-à-dire de misère ; que le nombre des tribunes possibles a diminué de moitié, que le prix de la vie a pour le moins triplé en attendant qu'il quadruple et quintuple ; et juge si ma situation est rose.

« Il me faut pondre, pondre encore, pondre toujours, pondre partout, remplacer les morts, les disparus, les absents, me mettre en dix ! Et quel travail ! Tiens, dans une demi-heure, je dois donner le compte rendu humoristique d'un drame sombre. Aucune idée. Veux-tu m'aider? »

Mais le drame qui se jouait devant moi m'apparaissait assez sombre pour que je pusse concevoir la moindre idée gaie. Aussi m'excusai-je et laissai-je partir mon collaborateur retrouvé. Un jeune homme de lettres s'approchait de moi, timide, et sympathique, parce que tout de noir habillé. Avec la suprême ardeur de l'extrême jeunesse qui ne gaffe jamais à demi, il asséna : « Que vous êtes heureux d'être là-bas ! Si vous saviez !... Impos-

sible de placer un mot de copie ici !... C'est la mort ! »

Je lui saisis alors le bras et, sans doute, le serrai très fort, car il s'arrêta, hébété, prêt à crier.

J'en profitai pour lui siffler dans l'oreille : « Là-bas aussi, jeune homme, c'est la mort. »

RIEN NE VA PLUS

Allons, voilà que vous m'adressez des reproches. Vous m'accusez d'avoir courte vue, de contempler et de scruter l'âme des choses de l'arrière avec des jumelles renversées et de n'en saisir ainsi qu'un côté, le petit. Vous prétendez même que, de parti pris, je m'arrête aux apparences brillantes, à la façade qui semble rire, et que je raille superficiellement, injustement, cruellement. « Ignorez-vous que derrière cette façade, me dites-vous, on souffre, on peine, on médite, on est malheureux? »

D'abord, cousine, laissez-moi me défendre du péché de légèreté ; j'ai vu et entendu tout ce que vous me confiez ; je l'ai catalogué, mais sans m'y attarder ; car, à l'arrière, mon devoir, que je sois en détente ou en convalescence, est de sourire, de sourire encore, de sourire toujours.

Tout semble m'y sourire, je me crois obligé de ne pas être en reste. Voilà maintenant qu'on m'en fait grief. En aparté, on chuchote : « La

guerre, c'est sa joie, c'est sa vocation, c'est sa vie, à cet homme. Si la guerre n'avait éclaté, il l'aurait provoquée, tant il s'y ébat et s'y joue, comme dans son élément. »

Pauvres gens, s'ils savaient ! Mais, comme s'ils désiraient savoir, je vais les renseigner. L'un d'eux m'interroge :

« Votre ravitaillement, comment va-t-il?

— Pas mal, et vous?

— Oh ! nous ! (*Soupir.*) Avez-vous de la viande?

— Régulièrement.

— De bonne qualité?

— Souvent.

— Des légumes?

— Oui, à moins que ce ne soient des pâtes.

— Parfait ! (*Soupir.*) En somme, vous ne souffrez pas du blocus sous-marin?

— Au minimum : sucre à discrétion.

— Sucre à discrétion! (*Cri d'effroi.*) Sucre à discrétion, quand, pour le sucre, nous sommes en carte depuis si longtemps! Et l'essence?

— Devenue inutile par l'emploi du moteur bijambiste.

— Et le charbon?

— Remplacé par le bois de destruction, quand il y en a.

— En somme, vous ne manquez de rien?

— Si... d'un foyer !

— Ah ! oui, pour brûler votre bois. »

L'homme n'a pas compris. Il suit sa pensée, il endort sa douleur. Puis, soudain, il éclate : « Ah ! vous autres qui êtes là-bas, vous ne saurez jamais combien on souffre ici et tout ce qu'on endure ! Rien ne va plus. Le commerce est mort, et morte l'industrie. Les trains sont accaparés par et pour les militaires ; les lumières s'éteignent tôt (air connu : *Ma chandelle est morte*) ; les moyens de communication se raréfient ; on ne peut plus aller au théâtre, ou plutôt on n'en peut plus rentrer. Que sais-je encore? Mais ce que je sais bien, c'est que le gouvernement, qui s'en fiche, s'ingénie à multiplier les humiliations, les vexations, les taxations, les réglementations (formule célèbre : *Des cartons, des restrictions !*). Ah! la queue au piétinement odieux devant les mairies pour obtenir le pain, le lait, le sucre et l'essence, la guerre sournoise chez le charbonnier pour lui soutirer un peu de combustible, la bataille avec toutes ses répugnantes promiscuités devant l'étal du boucher, l'assaut de l'épicerie, l'échec définitif, enfin, en vue de la chocolaterie, ou de la pâtisserie, paradis où seuls quelques élus accèdent !

« Parfois, on enregistre un succès; la victoire semble sourire. Quels sont ses fruits? Un rien, un tout petit rien, conquis à prix d'or, de cet or en billets qui, lui-même, semble suspect. Le coût de la vie a triplé, quadruplé, quintuplé. Le charbon, qui valait jadis 700 francs, en vaut aujourd'hui 3 600. En vérité, je vous le dis : heureux

poilus, vous ne saurez jamais, non, vous ne saurez jamais combien les pauvres civils ont souffert. »

Vous pensez bien, cousine, que j'ai trop de retenue et surtout trop de respect sincère des opinions les plus naïves pour dire à cet homme : « Viviez-vous en 70? Habitiez-vous Paris? Avez-vous subi le siège? Savez-vous ce qu'on payait alors un rat d'égout, mets de choix et suprême espoir des tables les mieux pourvues? »

Je me contente de lui proposer une toute petite tractation fort avantageuse pour sa pitoyable personnalité et pour la douloureuse France si digne d'être défendue.

« Ma section est réduite à sa plus simple expression. De 60 hommes, elle est successivement tombée à 50, 40, 30 et même 20 depuis les dernières affaires. Je dispose donc de belles places en ligne, moins chères qu'au bureau, dans cette infanterie, privilégiée et reine, qui jouit du spectacle des baignoires ou des avant-scènes.

« Viens avec moi, petit, viens avec moi, viens ! Tu seras ravitaillé par les soins d'une administration militaire méticuleusement organisée, aux cadres nombreux, au personnel dévoué, car il n'est formé que de volontaires.

« Tu mangeras chaque jour et sans difficulté, sans échauffourée — je ne dis pas sans combats, car les Boches sont encore en France, quoi que tu en penses, — sans être écorché en ce qui concerne le prix ; tu mangeras : soupe aux légumes et bœuf ;

bœuf et soupe aux légumes ; soupe aux légumes et bœuf, bœuf et soupe aux légumes. N'est-ce pas l'idéal d'une alimentation saine et harmonieusement variée dans son apparente uniformité? Parfois, quand tu seras bien sage et très vaillant, on ajoutera des conserves dont tu es encore friand, du fromage et des confitures dont tu n'es pas saturé. Et l'excellent pinard, donc! Et la gnole qui pousse au crime nécessaire ! »

Mais hélas, cousine, je crains bien d'avoir, une fois de plus, témoigné d'un manque de psychologie invétéré. Jamais semblable raisonnement, si judicieux soit-il, n'a fait et ne fera un adepte. Pour l'avoir tenté, je me suis fâché avec plusieurs camarades du temps de paix. Ils m'ont montré un visage courroucé, agressif, inamical. Je me suis détourné, cherchant une âme qui me comprenne. Mais je n'ai trouvé de refuge que chez mon « bonhomme » qui, là-bas, dans la tranchée, assis sur une pierre ou sur un cadavre, les pieds dans la boue et les yeux au ciel, mange, en rêvant, et sans colère, un morceau de vache qui émerge du bouillon clair et demi-figé.

LA FORCE DU POILU

Allons ! Allons ! ne vous effrayez pas ainsi. Le mot *ambulance* n'est pas du tout générateur de terreur, et votre charmant cœur, prompt à s'émouvoir du malheur de ses proches, bat bien à tort en ce moment. Je souffre d'une écorchure. C'est un rien, un souffle, un rien. En voulez-vous la preuve immédiate? J'attaque, pour votre plus grand ennui, avec ma plume de Blanzy, les quatre feuillets de ce papier.

De quoi vous parlerais-je bien si je ne vous dépeignais mon entourage? Deux groupes : les infirmiers et mes camarades blessés. Le premier s'ennuie, déplore le malheur des temps avec un fort accent méridional, quémande des « tuyaux » sur la fin de la guerre, s'irrite, jaunit et se dessèche, et oublie, au sein de son grand et éternel souci, les soucis quotidiens et minimes des simples devoirs qui lui incombent. A preuve qu'aussitôt qu'un avion boche est signalé, tout le groupe file, laissant là ses malades, et se terre au plus profond des caves.

Le second groupe est rieur, batailleur, querelleur, joyeux de vivre et joyeux d'être où il est, heureux de reprendre pour quelque temps un sympathique contact avec les matelas. Il ne s'affiche ni optimiste ni pessimiste, il n'a pas d'opinion, il n'émet pas le moindre avis sur la fin de la guerre ; il exulte, il s'épanouit, il rêve... de convalescence.

Oui, mes camarades blessés sont vraiment parfaits ; et quand je les surprends à jouer comme des grands enfants, j'ai plaisir à penser qu'ils constitueront le petit noyau de propreté et de beauté autour duquel la France pourra agglutiner ceux qui auront à cœur de préparer son avenir.

Toutefois, si vraiment le pays veut se relever, il faudra qu'il accueille ses poilus, les soigne, les élève, et prépare pour eux les lendemains autrement qu'avec des paroles.

Les combattants sont gens d'action ; ils se nourrissent peu de discours. Quand, au lieu de l'hôpital souriant, ils ont la tranchée malsaine et sombre pour demeure, ils réfléchissent parfois, souvent même ; ils pensent à leur avenir, à leur propre avenir, cet avenir auquel pas un autre ne songe, en temps de guerre, occupé qu'il est à préparer le sien, pendant que l'homme de la ligne se sacrifie totalement et pour tous sur l'autel de la patrie.

Il sait que sa situation est perdue, que tout pour lui est à refaire, et que d'autres, hélas, Français de l'arrière ou étrangers, sont en train d'envahir

la place. Il ronge son mors, s'impatiente et piaffe, rue dans les brancards, tant cette pensée l'obsède et l'affole. Je vous tends en ce moment, cousine, la clé de la colère, énigmatique pour beaucoup, que nourrit l'homme du front contre l'homme de la nuque et du derrière. De là ces poussées de fureur, ces révoltes qui vous étonnent parfois et qui sont la conséquence logique d'une angoisse bien légitime.

L'homme de guerre a le plus grand désir de vivre en paix au retour ; mais s'il ne peut en trouver les moyens, et si les bras croisés se placent au coude à coude pour opposer à son activité renaissante mais encore malhabile l'obstacle d'une barrière infranchissable, malheur à eux !

Il est une force et veut qu'on le sache.

La Société ne le « possédera » pas avec de bonnes paroles, des diplômes et des médailles ; il demandera, il exigera les moyens de regagner honnêtement, proprement, hautement sa vie, au moins aussi bien qu'en 1914.

Il n'acceptera pas de devenir l'esclave ou le mendiant du nouveau riche !

Et vous, femmes, qui, pour l'instant, revendiquez votre place au soleil des affaires nationales, préoccupez-vous de notre retour ; vous agirez ainsi sagement et saintement. Si, comme l'affirme M. Maurice Magre qui connaît bien l'arrière et les femmes pour avoir pratiqué l'un et les autres, vous avez désappris la fidélité et perdu le goût

du foyer, vous avez commis une fatale erreur ; quelques années de malheur se préparent pour votre sexe.

Cousine, vous qui êtes la femme modèle et exceptionnelle, prévenez celles de vos amies que vous soupçonneriez en voie de succomber.

L'homme du front, privé, pendant tant de mois de vie anormale, d'un foyer et d'une fidélité longuement désirée, y aspire indéfectiblement et impatiemment.

Accueillez doucement ces gens de devoir, ménagez-leur un milieu souriant et aimable, donnez-leur de la sympathie, versez-leur à flots de la tendresse, ayez pour eux les mille petites attentions dont 1914 les sevra brutalement ; et surtout, aimez-les.

Ainsi, vous aurez vite fait de retrouver l'homme d'avant guerre, assagi par le malheur, embelli par la victoire... Si vous les voyiez chaque jour, mes gars, une larme au coin des yeux, contemplant la photo de leur bébé ! Dans mon lit d'hôpital, cousine, je rêve d'un berceau.

REPEUPLONS ! REPEUPLONS !

Il me semble, cousine, que dans ma dernière, je me suis laissé aller à des considérations sévères ou enflammées ; j'ai résolu, cette fois, suivant mon naturel, de badiner.

C'est que je viens de me rappeler deux faits amusants observés lors d'une permission assez récente ; ils m'ont frappé, comme concomitants et connexes. Il s'agit de la grève des midinettes et du geste généreux d'un usinier.

Les premières étaient charmantes. On eût dit d'une volée de moineaux babillards, sautillants, joyeux et querelleurs. Elles chantaient : « On s'en f... » avec un petit air de se moquer de tout, qui était presque délicieux. De plus, dois-je l'avouer, cousine, à ma grand'honte ? Elles m'ont captivé d'un « Bonjour, Poilu ! » si sympathique, assaisonné de baisers si francs et si sonores que je leur fus dès lors entièrement acquis. Dieu ! que les grands enfants que nous sommes sont donc faibles devant les petites filles de Paris !

Comme j'ignorais tout de leurs revendications, un quidam voisin se chargea de me renseigner.

« Pensez, dit-il, qu'elles gagnent de trois à quatre francs par jour au maximum, tandis que leurs patrons, après une période ingrate, réalisent à nouveau des fortunes ; le prix de la vie a triplé ; le luxe les entoure, la richesse les éclabousse, la corruption frappe leurs jeunes yeux avides et curieux.

« Chaque jour, c'est une tentation nouvelle. Elles sont assaillies des propositions, trop généreuses pour être honnêtes, de cette gent d'affaires, née avec la guerre, pullulante comme les champignons, grouillante comme les poux, et qui deviendra la gale de notre pays si nous ne savons la mettre impoliment et rudement à la porte.

« Cette engeance, qui n'a pu réussir que dans la pénombre propice d'une époque effrayante d'amoralité, se croit tout permis, et prétend suborner nos filles grâce au rire jaune de son or sale. »

Le quidam parlait d'or. Je l'approuvai pleinement. Oui ! il faut donner à cette jeunesse que la guerre a souvent privée de famille, et que tous les dangers guettent, le minimum de ce qui est nécessaire pour vivre honnêtement.

Mais est-ce exactement là que gît le lièvre? Pourvoir au présent, ce sera bien ; penser à l'avenir, ce sera mieux. Il faut de toute nécessité que ces jeunes filles aient la possibilité de devenir de bonnes mères de famille.

Or, cousine, à cette même heure, un usinier métallurgiste y a pensé. C'est un homme averti, dont le nom est rude à prononcer, comme un nom germanique, mais dont le cœur se montre sincèrement français. On prétend qu'à la veille de la guerre il végétait. Maintenant, il a bourgeonné et fleuri. Où sont ses vingt-cinq ouvriers d'antan? Au front. Mais il en a d'autres, flanqués de 2 500 femmes, et, pour en recruter de nouveaux, il dispose de cinq autos de tourisme. Ses millions ne se comptent plus. Aussi n'hésite-t-il pas à étaler sa générosité, dans l'espoir que ses confrères l'imiteront. Préoccupé d'assurer à la France un avenir semblable ou comparable pour le moins au sien, il a proclamé : « Désormais, dans mon usine, toute ouvrière enceinte aura droit à cinq francs par jour pendant le dernier mois de la gestation et à cinq francs par jour pendant le mois qui suivra l'accouchement. »

Notez, cousine, que la plupart de ces ouvrières sont des jeunes filles ou des veuves ! Alors, alors...

Pense-t-on pousser ainsi quelques femmes, libres de tout lien, hors du droit chemin? Espère-t-on encourager, pour cent sous avant et pour cent sous après la lettre, pendant soixante jours, la natalité légitime ou illégitime?

Une des employées de l'usinier a fait preuve d'esprit d'à-propos. Je le trouve, du moins, mais vous en laisse juge. Elle murmura : « Bien, je vais m'y mettre. Moi, mon sort est assuré. Mais,

le gosse? Je vais demander au patron de pourvoir à son existence jusqu'à la fin de la guerre. J'y aurai contribué pour ma part — le lait coûte si cher ! — mais il faut encore le trousseau, le savon, la petite voiture. Et si la guerre n'est pas finie quand il sera sevré? Qu'on m'entretienne, bon ! Mais le petit salé aussi... »

Bien pensé, la petite. Mais tu n'as pas pensé à tout. Et après la guerre ? quand tant de mères auront vu massacrer sans compter et sans pitié leurs fils de vingt ans, quand s'imposeront des budgets de quinze milliards, quand la vie sera impossible aux familles nombreuses, dans un pays où le célibataire est roi et fait la loi !

Que de foyers brisés par la séparation pendant ces mois maudits, que de cassures partielles qui vont au retour devenir totales, si elles ne le sont déjà, que d'espoirs envolés, que d'avenirs brisés, que d'unions projetées qui ne pourront se réaliser, que d'épaves !

Alors? Mais alors, quel miracle sauvera la race française? Je n'en vois qu'un. Le poilu, désireux de paix et fort de son prestige, défendra, par tous les moyens, son droit à créer et à élever une famille dont le désir se sera exaspéré en son âme pendant les abominables nuits de la boucherie internationale.

O midinette, enfant câline, comme ta menotte fraîche aurait fait du bien sur notre front brûlant pendant les heures mauvaises !

Mais je vous demande pardon, cousine, j'avais promis d'être badin ce jour, et voyez, le sujet, une fois encore, était trop grave, je n'ai pas pu. Ce sera pour la prochaine fois.

NE SOYEZ JAMAIS JEUNE

Chère cousine,

Cette fois, c'est vous qui attaquez, et sur un ton aigre-doux si peu à ma convenance que je me vois obligé de me défendre. Je le ferai d'ailleurs avec une mansuétude qui vous prouvera qu'on peut commettre la guerre dans la tranchée depuis trois ans et n'en demeurer pas moins un parfait galant homme.

Vous me reprochez de ne point arborer le ruban de la Légion d'honneur ; et vous affirmez avec votre autorité pleine de crânerie que lorsqu'on a quatre citations, deux blessures et trente-deux mois de ligne, il faut être un balourd pour n'avoir pas même obtenu l'insigne de chevalier dans cet ordre fameux jadis créé surtout à l'intention des braves. Mais le créateur était un homme de guerre ; depuis, les profiteurs de la paix ont détourné le ruban rouge de sa destination primitive ; pourquoi la guerre l'y ramènerait-il? Vous vous en étonnez ;

moi, depuis que je fais campagne, j'ai appris à ne plus m'étonner de rien.

Vous souvenez-vous de cette belle parole de Charles-Quint vaincu : « La fortune n'aime pas les vieillards »?

Nous ne sommes pas vaincus, nous. Aussi, rectifiez la formule, renversez-la et appliquez-la aux jeunes. Toutes les nominations, promotions, décorations, distinctions de toute sorte dans le domaine des honneurs et de la hiérarchie, vous apparaîtront alors justifiées et méritées.

Notre démocratie en guerre, afin de ne pas effaroucher ses alliés et de ne point faire peur aux neutres, a tenu à rompre avec toutes les traditions révolutionnaires. Finis les jeunes ! Place aux vieux ! Honneur aux anciens ! Abolis les généraux de trente ans ! Mort-nés les héros de la guerre ! On donnera aux « esprits dangereux », qui décidément s'imposent trop par leur talent ou leur bravoure, quelques hochets de pacotille ; mais on ne leur abandonnera aucune parcelle de cette autorité matérielle ou morale qui, seule, prépare et dispense la victoire avec ses succédanés.

Soyez âgé, fatigué, douloureux, malade, infirme, blanchi sous le harnais, pétri de traditions, farci de règlements, servant docile de l'habitude, amant épris des formules et respectueux des rites, sectateur intransigeant des cérémonies et soucieux du panache, on vous sacrera ou consacrera homme de guerre. Tous les honneurs vous accableront

à la fois. Mais, si vous n'avez pour vous que la jeunesse, la vigueur, l'allant, le courage, le talent de vous adapter à toutes les situations et le mérite de figurer toujours en ligne, si vous avez l'habitude d'accepter toutes les responsabilités et si vous risquez mensuellement le conseil de guerre à cause des hasards de l'action, vous n'obtiendrez en échange que les très pâles étoiles d'un firmament pour parents pauvres. Vous ne me croyez pas? Voici des exemples vivants.

Un mien frère d'armes qui m'est plus qu'un frère de sang fut dernièrement blessé ; on l'évacua dans un grand hôpital de la zone. Là, il se trouva en contact avec dix autres officiers, sept combattants et trois pacifiques. De ces derniers, l'un gardait des prisonniers, l'autre suivait un bataillon d'étapes dans ses travaux sur route, le troisième enfin s'occupait à la liaison de l'Intendance. Les Sept étaient blessés, les Trois malades ou fatigués !

Sur quelles poitrines pensez-vous que rougeoyait la Légion d'honneur?... Non, non, cousine, décidément vous ne comprenez rien. Les premiers n'avaient-ils pas déjà pour eux la gloire des combats, la fièvre magnifique des assauts, le viatique de deux ou trois citations, la splendide couronne de celui qui courut le péril de mort? Quel besoin d'autres récompenses?

Par contre, comment consoler la sénilité, l'épuisement anticipé, le dévouement désintéressé des trois serviteurs obéissants et machinaux de la

patrie? Il faut, il faut, ou ce serait la maison à l'envers, leur décerner la croix des braves.

Vos yeux ronds d'étonnement m'étonnent, cousine ; ils sont risibles ou pitoyables ; j'y lis une telle ignorance de la règle des vingt-sept annuités que vraiment je vous juge plutôt digne de commisération, et que je veux vous instruire.

A notre époque, voyez-vous, tout est là : avoir 27 annuités. Les 27 annuités sont maîtresses de nos destinées, les 27 annuités sont reines : bénissons les élus de la 27e annuité. Vingt-sept est devenu chez nous le nombre sacré et fatidique ; il a détrôné le petit sept du temps jadis. Sept merveilles du monde ancien ! Vingt-sept annuités du monde militaire moderne !

Parfois, nous voyons apparaître sur le front un officier falot et peu renseigné qui y figure à peine quelques mois. Toutefois, avant de s'éclipser, comme il est venu, sans bruit et sans raison, il a reçu en grande pompe la croix de chevalier... gagnée sur le front. En quelques mois, vous exclamez-vous ! Non, non, cousine. Il portait en lui 27 annuités.

Comment diable, cousine, voulez-vous que j'accumule 27 annuités puisque je n'ai qu'à peine dépassé vingt-sept ans? Or, les annuités, ce sont les années de service ; ce qu'on récompense, c'est l'ancienneté, pour ne point faire de jaloux; l'ancienneté, c'est le passé d'hier, et c'est l'avenir d'aujourd'hui. Heureux vestiges, nous vous sa-

luons ! Respect aux vieillards et aux cheveux blancs ! Je les respecte. Mais je ne les envie pas. Si l'on me proclamait légionnaire dans la Légion de l'honneur, c'est que, ne pouvant être vieux, je serais gravement mutilé ou moribond. Souvenez-vous de la jolie parole de mon ex-capitaine, un brave qui avait reçu le ruban rouge sur un lit d'ambulance où il gisait, la poitrine traversée : « Oui, oui, je suis bien content. Ils me l'ont donné parce qu'ils ont cru que j'allais mourir. Mais ils sont refaits ! La mort ne m'aura pas cette fois encore ! »

LA MARE AUX CRAPAUDS

Il fait un temps radieux, le secteur est calme, le soir descend doucement comme pour nous baigner de paix ; j'ai l'âme sereine et me prends à rêver. Près de moi, d'un étang où un peu d'eau croupit encore, monte un concert de coassements : les grenouilles prennent leurs ébats. Elles ont bien raison, puisqu'elles ne font point la guerre. Mais, je ne sais pourquoi, la rumeur par instants assourdissante, toujours cacophonique, sans harmonie et sans douceur, évoque pour moi certaines mares stagnantes de l'arrière où le bruit ridicule des voix n'a pas même l'excuse des joyeuses amours. Mares aux crapauds où l'on se dispute et où l'on se querelle ! Mares où grouille un pullulement d'humanité aussi judicieusement embouteillé là que certain bouc dans certain puits.

Lors de mon dernier passage à V..., chacun me prit à part, me fit mille confidences, et me constitua, sans autre avis, arbitre de toutes choses à son usage personnel.

De cette manière me furent révélées d'insoupçonnables querelles de clocher, d'innombrables rivalités sourdes nées de riens infinis, des ambitions mesquines, basses et viles, tellement inconcevables qu'il me fallut des preuves, des recoupements, des récits corroborants pour que je consentisse à leur accorder même une créance méfiante.

X... ne participait pas, malgré sa grosse fortune, aux œuvres de guerre, parce que celles-ci étaient patronnées par la municipalité dont il est demeuré l'adversaire ; Mme Y..., sollicitée de s'inscrire par son amie Mme Z... à l'Ouvroir pour la layette de l'orphelin des régions envahies, avait préféré créer, concurremment au premier, l'Ouvroir pour les langes des anges de la guerre, afin d'en être la présidente reconnue et indiscutée ; nul scrupule ne l'avait arrêtée devant l'écrasante responsabilité de porter à 243 657 le nombre des œuvres de guerre que la France, par ailleurs stérile, a enfantées au cours de cette guerre, la France stérile, mais innombrable et indisciplinable.

Inutile d'ajouter que toutes ces œuvres locales ou nationales se combattaient, se dénigraient, se concurrençaient au plus grand dam des résultats généraux à obtenir.

Les vieilles œuvres de paix périclitaient à faire pleurer. Leurs fondateurs disparus, personne ne s'y intéressait plus. C'étaient de désuètes choses nées pour mourir.

Par contre, tous les clubs politicailleurs avaient tendu leurs bras à des néophytes sans passé, mais gros d'avenir, d'argent, de honte et d'ambition, et les partis fourbissaient, dans l'ombre des parlotes, des armes depuis longtemps émoussées, mais qu'on brandirait coupantes et étincelantes au soleil pacifique des prochaines élections. Déjà des impatients surnommés « les remplaçants » demandaient, en haussant indécemment le ton, qu'on songeât à ne point laisser vides les sièges dont l'occupant fortuné était mort au champ d'honneur.

Il y avait parmi eux de jeunes avocats aussi dépourvus de causes que de soucis à l'endroit de la patrie en danger ; de vieux hommes d'affaires véreuses qui vivaient dans la guerre comme dans un fromage ; des parvenus à l'ascension vertigineuse, des champignons éclos sur le fumier de procédures louches ; enfin quelques orateurs de trottoir dont les ressources demeuraient mystérieuses.

Le cercle radical opportuniste, déjà scindé en deux groupes irréconciliables, venait de se partager en quatre, car on prévoyait quatre listes aux prochaines élections municipales ; et chacun voulait prendre position afin que la lutte fût plus ardente.

Le père A... continuait à tirer dans les jambes du père B... et à le tirer par les jambes pour lui faire vider le fauteuil de premier magistrat muni-

cipal où lui-même hisserait alors son postérieur ; et le petit M..., toujours irascible et vipérin, poursuivait la plus infatigable des campagnes de calomnies contre P..., dont il n'a cessé d'envier le poste si particulièrement honorifique de secrétaire de la Lyre.

On chuchotait, on susurrait, on suggérait à mots couverts que les J... étaient indignes, les K... vendus et qu'il fallait se défier de tous. Dans ce troupeau galeux, une seule brebis pure et sans tache : mon confident, qui changeait tous les quarts d'heure.

Vous vous étonnez parfois qu'au retour d'une bonne permission où nous fûmes accueillis à bras ouverts, choyés, soignés comme des coqs qui en auraient perdu l'habitude, mais non le goût, nous vous écrivions : « Heureux de pouvoir à nouveau respirer... »

Oui, cousine, respirer, non point l'air vif et libre des bois, des coteaux et des vallons, mais l'atmosphère des camps moins chargée de pestilences humaines que celle des villes. Il nous semble que nous étouffons le long de ces mares à crapauds antédiluviens qui croient 1917 semblable à 1914, et qui n'ont rien changé, pendant ces années d'épopée et de cataclysme, à leur misérable vie de batraciens pustuleux. Des cris de révolte s'étouffent dans nos gorges congestionnées ; nous serrons les poings pour ne pas écraser ces mouches du coche et ces frelons de clocher.

Ouf ! j'ai tort de m'emporter. Vous vous moquez de moi, cousine ; je le sens ; et je vous accorde que vous avez d'ailleurs joliment raison.

Fi ! le sot que je suis ! Se mettre en colère pour si peu de chose et pour de si petites gens. Cousine, je ne pécherai plus. Je bats ma coulpe : C'est ma faute ! C'est ma faute ! C'est ma très grande faute ! Mais, tout de même, ouvrez grands vos beaux yeux qui lisent si bien en moi, et pénétrez-vous de mes craintes.

J'ai peur, j'ai une peur indicible que ces gens méprisables ne soient la France de demain, et que mes poilus, honnêtes et loyaux, qui sont fatigués, ne soient plus, au retour, en «état de refaire l'Etat».

Pourtant, j'avais espéré en une renaissance ; je commence à désespérer. Mais, si mes pressentiments sont fondés, plutôt que de vivre parmi les crapauds, je préférerais... je préférerais... Mais non, là, calmez vos alarmes ; je ne bougerai pas ; je suis tellement Français !

DEUX POIDS, DEUX MESURES, OU L'ÉTERNEL SACRIFIÉ

Vous auriez absolument tort de penser que nous nous désintéressons des choses de l'arrière. Bien au contraire, cousine, toute notre pensée est tendue vers vous, car c'est de l'arrière que nous attendons la lumière, je veux dire des pronostics heureux, des raisons d'espérance, et la certitude qu'un jour viendra, tout lointain qu'il puisse être, où la paix sera signée.

Aussi sommes-nous un peu décontenancés quand, au cours de nos permissions, vous nous interrogez, la mine anxieuse : « Eh bien, comment ça va, là-bas? — Ça va ! Ça va ! Mais ici, qu'est-ce qu'on dit? »

Nous voulons à tout prix que l'arrière soit renseigné. N'a-t-il pas les journaux? Et pourtant, nous savons, sans l'ombre d'un doute, que les journaux ne disent rien, ne peuvent rien dire... d'exact. Qu'importe, puisque la vie se passe à « se berner » d'espoirs.

Donc, nous vous suivons et vos gestes nous

passionnent. Vos manifestations, vos fêtes, vos grèves semblent toujours les prémices d'un état de choses nouveau qui ne peut être inférieur à notre vie présente.

Mais, frères de cette sœur Anne qui jamais ne voyait rien venir, nous roulons, de désillusions en désillusions, jusqu'au plus profond du scepticisme ; et notre esprit critique s'avise d'examiner avec moins de bienveillance et d'optimisme vos paroles, vos actes, les résultats auxquels vous aboutissez.

Vous me connaissez assez pour savoir que toute ma sollicitude est acquise aux malheureux, aux opprimés, aux petits, et que leur sort me passionne.

Or, dernièrement, un certain nombre se mirent en grève. Ils recoururent à quelques violences qui frisaient la révolte ouverte. A la faveur de la méthode du poing fermé et brandi, ils obtinrent en très peu de temps gain de cause. La manière rapide dont leurs patrons capitulèrent semble indiquer que ces employés avaient raison. Eh bien, cette fois, pourtant, je ne me déclare pas satisfait.

C'est que ma pensée ramène tout au poilu, à mon poilu, comme dit le patriote Hervé, et comme j'ai le droit de dire, moi. Que serait-il advenu si les gens de ma section s'étaient un jour révoltés, et, refusant tout service, bousculant tout, brisant les bureaux et brûlant les comptabilités, avaient dit : « Voilà, nous en avons assez. Les mobilisés

de l'arrière qui, en grand nombre, furent jadis nos compagnons de ligne, ne risquent plus leur vie, gagnent vingt francs par jour, font une besogne qui leur plaît, et vivent chez eux auprès de leur femme et de leurs enfants.

« Nous consentons à poursuivre encore le cours de cette existence misérable dans les tranchées et dans les camps, à jouer quotidiennement notre vie et à souffrir tout ; mais nous voulons, nous aussi, vingt francs par jour et notre indispensable épouse auprès de nous. »

Malgré toutes les apparences de logique égalitaire d'un tel raisonnement, mes pauvres gens auraient été, sans autre forme de procès, arrêtés, traduits devant le Conseil de guerre, et peut-être passés par les armes. Bien plus, bien pis, j'aurais été personnellement obligé de les accabler, malgré toutes les révoltes de ma conscience assoiffée de justice, oui, obligé au nom de la très nécessaire discipline du front.

Donc, il y a deux poids et deux mesures. Suivant que vous serez puissant ou misérable, c'est-à-dire mobilisé de l'arrière ou mobilisé de l'avant, vous aurez ou vous n'aurez pas le droit de faire triompher vos revendications par la violence. Le civil va jusqu'à concevoir qu'il a le devoir de crier ; le combattant n'a que le droit de se taire.

Sentez-vous, cousine, tout ce qu'il y a d'immoral dans cette différence de traitements?

C'est celui que le malheur accable et qui défend

au prix de mille douleurs et au péril de sa vie les biens de l'autre, c'est celui-là à qui une société à tendances démocratiques refuse le pouvoir de protester, tandis qu'elle autorise, qu'elle semble tacitement encourager les séditions des civils : ne leur donne-t-elle pas, en définitive, raison?

Attention ! cousine, la pente est dangereuse. Si un gouvernement prend l'habitude de s'incliner devant la violence, il s'expose à mourir par la violence. La peur du civil ne doit pas être pour lui le commencement de la sagesse. L'homme du front qui assiste de là-bas, témoin impassible mais impatient, à ces conflits, tranchés en dehors de son avis autorisé de défenseur du pays, sentirait, si de tels faits devaient se reproduire, monter en lui une vague de colère. Il est conscient de l'efficacité de la force, même quand elle n'est pas — les Boches en sont de scandaleux exemples — au service du droit. Qu'arriverait-il, cousine, s'il allait, à présent qu'il méprise la mort, rêver de terribles revanches? Il ne le fera pas, certes, car, au fond, ce que nous apprenons ici, par un emploi quotidien qui nous répugne, c'est le dégoût et la haine de la violence. Il serait déplorable que le pouvoir civil, par ses maladresses, en provoquât parmi les poilus le désir et l'amour.

Que tous, en France, aient à cœur de donner aux humbles ce qui leur est dû, parfait ; mais qu'on ne se soumette point, pendant la guerre, par peur d'une révolution, à toutes les exigences

des privilégiés de la vie sauvegardée et du foyer retrouvé. Qu'on évite au soldat les rancœurs et les multiples motifs d'exaltation qui, trop facilement déjà, peuvent germer en lui ; qu'on couvre d'un voile les visibles inégalités ; que chacun boive dans son verre, sans que le civil y verse du « pousse-au-crime ».

Un gouvernement ne saurait-il prévoir que, s'il pâlit devant des manifestants bienheureux, les combattants misérables pourraient être tentés d'abuser de ses pâmoisons?

UN PATRIOTE

Allons ! Vous m'en voulez, je le vois, avouez-le ; vous m'en voulez parce que vous me trouvez exagérément cruel vis-à-vis de cette malheureuse zone de l'arrière qui ne vous semble pas si dénuée de toute vertu. Cousine, je vous aime trop pour vouloir délibérément vous affliger ; aussi vais-je sans résistance exercer devant vous un acte de contrition ; et, pour reprendre dans votre estime la place que j'ambitionne, voici que, d'un bel élan sans arrière-pensée, dussé-je avoir transigé un peu avec mes convictions et ma conscience, je saute à pieds joints dans votre parti.

Oui, cousine, on peut être aussi patriote à l'arrière qu'à l'avant; vous en êtes la preuve vivante par votre dignité présente et l'admirable effort que vous avez accompli au cours de cette guerre.

Mais si je parlais uniquement de ma cousine, on pourrait, au cas où, par hasard, on lirait ma lettre, me taxer de partialité. Je veux donc éclairer ma lanterne des feux roses que projette le visage radieux d'un universitaire, un simple

professeur, qui, au bout de trois ans de guerre, n'a pas commis de faute.

On ne l'entendit point, les premiers jours, flambant et transcendant, chanter : « A Berlin ! » et hurler : « On les aura ! »; démontrer que la guerre est un bienfait des dieux et prédire la résurrection de la France par le fer ou par le feu ; clamer que le sang donnerait aux caractères une trempe nouvelle, et beugler : « Vive Chose ! Vive Machin ! Vive Truc ! »

C'était un pacifiste réfléchi qui savait la guerre mauvaise ; c'était un ennemi irréconciliable des diplomaties secrètes qui, malgré leur médiocrité foncière, ou à cause d'elle, finissent toujours par culbuter les peuples en une immense mêlée de mort.

Il enseignait l'histoire, et quand les hommes sauront à fond l'histoire, ils ne se battront plus.

Trop âgé pour être mobilisable, trop faible pour s'engager, il considéra dès lors son enseignement comme un apostolat; il sut y ramener tout à l'idée de guerre. Oh ! ce ne fut pas un apôtre désolé, écrasé, déprimant et navrant à force de tristesse et de désespérance. Par un prodigieux effort de volonté, il s'imposa un éternel sourire de bonté, de consolation et d'espoir. Il voilait sa mélancolie foncière et sa profonde anxiété pour laisser jaillir les mille traits d'un esprit toujours fusant ou pétillant ; il avait la parole qui touche, la main qui soutient, le cœur qui réconforte. Donnant et

se donnant, sachant faire donner — et de quelle manière ! — anathématisant les égoïstes, les oublieux, les privilégiés qui se plaignent, il disparaissait à l'heure de la reconnaissance, à l'instant des remerciements. Il s'effaçait à une époque où le plus obscur tourneur d'obus, le plus odieux profiteur de guerre, revendique sa part de gloire dans la défense nationale.

Heureux d'une vie active et utile qui lui rongeait toutes les heures de la sainte journée, il n'éprouvait aucun besoin, aucun désir. Plus d'inutiles sorties, plus de visites dispendieuses, plus de fêtes, plus de théâtre, plus de divertissements factices, plus de réceptions, plus de bons dîners. Des restrictions avant la lettre, des privations joyeuses, des économies quotidiennes destinées aux œuvres de guerre, tel était le menu de ses jours.

Il allait, secouant l'indolence des uns, violentant l'avarice des autres, provoquant l'émotion généreuse des mieux doués, vibrant à l'unisson de l'âme de la France, content lorsque ses paroles, ses écrits, ses gestes éveillaient un écho dans cette jeunesse charmante qui l'entourait et l'acclamait ; avec elle il soutint les défaillants, releva les vaincus, ramena les orphelins à la vie.

Ceux qui partaient au front, parmi ses anciens élèves, devenaient ses enfants, ses chers enfants. Il avait toujours pour eux la pensée vigilante et le mot subtil, la lettre qui laisse croire au destina-

taire qu'il est un héros, qui le lui suggère doucement, sans forfanterie ridicule, sans que le petit poilu défiant puisse se méfier.

Jamais de formules à la Rodomont, jamais de ces grandiloquences, pâture intellectuelle de l'arrière, et qui provoquent inéluctablement la sourde colère de l'avant ; jamais de ces clichés usés et communs qui choquent les permissionnaires : « Nous tenons. Nous souffrons. Nous voudrions être près de vous. Comptez sur nous. » Pas de phrases, bien qu'il fût un maître dans l'art d'une éloquence vibrante, raffinée, classique ; mais des actes, et qui mieux est, des actes silencieux, cachés. Il multiplia les colis aux poilus et les envois aux prisonniers, ne laissa sans secours aucune détresse à lui signalée ; et il aurait continué ainsi pendant la quatrième année de guerre si tout le monde l'avait suivi.

Mais trois ans, en France, n'est-ce pas la limite extrême d'une patience idéale et d'une charité parfaite? La source vive et profonde qui bouillonnait et chantait en lui répandit une eau moins généreuse et moins fertilisante ; mais elle coule toujours, et son budget et son cœur l'alimentent.

Car cet homme existe, cousine. Il est même à Paris, où le sublime rare voisine avec la crapule nombreuse. Il est professeur, vous dis-je. S'il n'était marié et sur le retour de l'âge, comme vous auriez fait, vous et lui, un beau couple bien assorti !

EN REGARDANT PASSER LES TRAINS

Ah ! les joies du repos, du vrai repos, du farniente dans un cantonnement, un vrai cantonnement, un village aux ressources nombreuses. Nous goûtons cela en ce moment, et il y a si longtemps que pareil bonheur n'avait fondu sur nous que nous en sommes encore tout éberlués. Nous devons cette joie, paraît-il, à de récentes circulaires enfantées par le bon sens personnifié.

Donc, nous flânons, nous avons le droit de flâner. Tandis que mes camarades courent pêcher à la ligne dans la rivière voisine, riche en espérances et pauvre en poissons, je profite de mes loisirs pour aller voir passer les trains sur la grande ligne. J'avais cette passion quand j'étais tout petit, et j'aimais à me perdre parmi le tourbillon de fumée blanche et chaude ; je l'ai encore maintenant que je suis très vieux ou plutôt très vieilli par la guerre.

De plus, entre deux trains, je rêve. Je rêve que

tout est beau dans notre monde de guerre. Oui ! tout est beau ! D'abord, ce poste voisin de R. A. T. où quelques bons industriels, commerçants et agriculteurs qui contribuaient autrefois à la fortune de leur pays, en même temps qu'à la leur, dépensent des heures inutiles dans d'interminables parties de cartes ; et beau encore, ce bureau militaire de la petite gare où deux charmants officiers d'active, dont un ancien sous-off rengagé, conservent précieusement leur précieuse existence ; car, grâce à eux et à leurs congénères, l'Etat ou l'Armée ne manquera pas, au lendemain de la guerre, de cadres actifs, instruits et capables d'instruire, à la lumière, distribuée à flots et avec compétence, de la campagne de 1914.

Oui, ce sont de charmants camarades ! J'ai éprouvé du plaisir à lier conversation avec eux ; et l'entretien s'est prolongé. Cependant, au bout d'un instant, par je ne sais quelle divagation de mon esprit, sans doute peu capable de compréhension, je me pris à m'imaginer qu'ils iraient un jour au front ou qu'ils y retourneraient; et, sur-le-champ, par malheur, j'eus le front et le cynisme de le leur insinuer.

Ils me répondirent avec l'ensemble le plus touchant : « Vous aussi, vous voulez nous faire tuer? C'est la manie de tous les pékins. »

Je m'éloignai d'eux et me pris à réfléchir. En conclusion, je pensai : Ces camarades de l'active ont raison. Il faut conserver l'active à tout prix.

Pourquoi faire des réserves de ce qui a été déjà longtemps réservé?

J'en étais là, quand je fus tiré de mes déductions par le passage des trains dont la fréquence me parut anormale. Ils se succédaient à peu près sans interruption ; tels, sur une piste parfaitement tracée, se succèdent les coureurs du peloton de tête, alors que la course vient de commencer et qu'ils ne se sont pas distancés encore. Il me semblait que, littéralement, les trains s'acharnaient à se poursuivre, et la lanterne rouge de l'un semblait narguer ou défier la locomotive du suivant qui s'obstinait, gémissant de son effort.

Si encore la voie descendante avait seule été gratifiée de ce luxe de rames ! Mais on en comptait autant sur la voie montante.

Et de toute cette armée de trains, pas un train qui ne fût au service de l'armée ; pas une rame arlequinée de produits nécessaires à l'industrie et au commerce ; pas même une douzaine de wagons affectés au transport de souhaitables machines agricoles.

D'ailleurs, la plupart des trains n'étaient qu'à demi chargés. On y pouvait noter, parfois et au hasard, des wagons vraiment utiles, véhiculant de vieilles voitures de trains régimentaires, des chevaux, un peu d'artillerie, puis des cuisines roulantes, des trucks chargés de ravitaillement, des piles de munitions, etc... Mais il n'en était pas de même pour tous ; de plus, vraiment, en les char-

geant, on avait à l'excès évité l'excès ; l'industrie privée eût au moins quadruplé ou quintuplé le lest de chaque convoi.

Quant aux autres trains, ils étaient vides.

Au long de tout mon après-midi, je ne vis pas un train où s'entassât un bataillon d'infanterie ; son passage aurait été l'indice d'un mouvement probable de troupes vers un point où un effort prochain aurait dû se produire. Donc, rien de pressé.

Alors, une immense tristesse me vint de tout ce mouvement perdu, de toute cette force gâchée, alors que nos producteurs les plus nécessaires et les plus sérieux ne peuvent trouver un wagon pour expédier leurs marchandises, et que les commerçants attendent en vain leurs livraisons.

Tout ce matériel trusté au profit de la guerre et de l'armée, sans que rien fût urgent (je n'avais vu que deux rames dont le contenu ne pouvait souffrir de retard) et avec des charges dérisoires ou illusoires ! Tout cela, sans que jamais la pensée soit venue à tous les chargeurs militaires ou civils réunis d'utiliser les wagons restés vides et les rames entières de « retour de matériel » au profit de l'intérêt privé ! Et pourtant, que de produits entreposés, de colis en consigne, et de ballots en souffrance accumulent des frais écrasants sur le dos de leur propriétaire, qui s'en déchargera avec usure sur le consommateur français !

Intrigué malgré tout par ce mouvement que je

jugeais extraordinaire, j'allai interviewer le brave G. V. C. du poste voisin.

« Dites donc, mais qu'est-ce qu'ils ont à s'agiter ainsi, les trains militaires aujourd'hui?

— Aujourd'hui ! me répondit l'homme, mais c'est comme les autres jours. Et ça fait bientôt trois ans que ça dure ! »

LA CARTE DE L'INCOMPÉTENCE

Êtes-vous résolue aux restrictions, à toutes, même aux plus utiles, c'est-à-dire à celles qui vont provoquer le plus de colère? Oui? Bien.

Voulez-vous recourir avec moi à la carte ou au carnet, c'est-à-dire à l'un des deux seuls moyens pratiques, à mon sens, pour limiter une consommation? Oui?

Alors, je vous propose une carte nouvelle, celle de l'incompétence, carte d'autant plus nécessaire et urgente que la France n'a pas pour ce produit spécial seulement une inclination, mais une passion véritable, un culte mystique. Encore si ce culte pouvait en hâter et en intensifier la culture ! Mais l'offre reste toujours au-dessous de la demande en temps de guerre. Aussi la France réclame-t-elle impérieusement, effroyablement.

Songez qu'en temps de paix déjà l'incompétence était fort prisée. On attribuait volontiers le portefeuille ministériel des travaux publics à un avocat, celui des postes et télégraphes à un docteur, celui

des finances à un professeur, celui de l'instruction publique à un journaliste, celui des beaux-arts à un conseiller d'Etat, etc., etc.

Mais qu'était-ce qu'un pauvre petit lot de ministres incompétents? Ne voyait-on pas déjà les blackboulés du suffrage universel, pourvu qu'ils fussent bien en cour, bombardés percepteurs lorsqu'ils savaient danser, ou préfets lorsqu'ils savaient versifier? Mais de ces ministres et de ces résidus des urnes électorales, comme l'agglomération d'incompétences forme un nombre infime, rien, trois fois rien, si on la compare aux foisons d'incompétences exigées par l'armée ! Depuis le jour de la mobilisation, n'a-t-elle pas été obligée de créer de toutes pièces mille services qui n'avaient pas été prévus, et de pourvoir de titulaires cent mille postes qui en étaient privés? En hâte, il fallait aviser et recourir aux moyens les plus expéditifs ; on prit tout ce qui se présenta par ordre alphabétique ou par ordre d'arrivée ; et on casa au hasard.

Détail qui ne manque pas d'une certaine saveur : le hasard fit souvent bien les choses.

On vit de vrais muletiers conduisant des ânes ; on vit des comptables assis dans des bureaux. Vous croyez peut-être, cousine, que les choses allèrent ainsi au mieux? Que nenni. Ces petites compétences civiles se heurtèrent aux autorités militaires, incompétentes de fait, mais compétentes par essence, ignorantes de leur ignorance, et ne l'avouant jamais. Reines sans contrôle, elles

eussent pu pâtir du contrôle même subalterne de ceux qui savaient ; elles remplacèrent donc les compétences éclairées par de sombres incompétences qui, ne comprenant rien à rien, acceptèrent docilement toutes leurs suggestions et toutes leurs règles directrices, et bénirent le ciel de les avoir sacrées hermétiques et indécrottables.

Ainsi, tout homme que le hasard avait fait tomber dans une administration militaire de son ressort se vit promptement éliminé par un milieu hostile ; de la même façon se comporte notre milieu sanguin lorsqu'il expulse rapidement les microbes nocifs qui veulent s'introduire dans l'organisme. Vivent les bienfaisants leucocytes ! Dès lors, il y eut afflux et pléthore d'incompétences. Et pourtant cette graine pullulante n'était jamais assez germinante. On dut se contenter de ce qu'on avait récolté ; les incompétences s'adaptèrent, s'amalgamèrent, s'harmonisèrent.

Jamais un son discordant de protestation contre la gabegie triomphante, jamais une idée heureuse, parce qu'elle eût été révolutionnaire et saugrenue. Les bureaux militaires triomphèrent et vécurent d'une vie pacifique. Le régime du « à quoi bon » se compléta du « ne t'en fais pas ». En effet, rien n'a d'importance, personne n'y peut rien, et mieux vaut laisser le gouffre dévorer tranquillement milliards, vies humaines et activités innombrables. Si vous me chargiez, cousine, d'un rapport sur la question, je m'engagerais dans le dédale des exem-

ples ; mais je promènerais trop loin mes investigations sur le front de l'incompétence. Contentons-nous des incompétences du front.

Car, n'est-ce point votre avis? On était en droit d'espérer que l'avant serait protégé de ce mal essentiel de l'arrière. Hélas ! il n'en fut rien ; et très militairement tous les choix furent basés ici sur *l'inaptitude totale et certaine à comprendre quoi que ce soit de la question posée.* Il fallait des choix, il en fallait, il en fallait ! Choisissons à pile ou face, à la courte paille, au doigt mouillé, à colin-maillard. Mais choisissons.

Un colonel cherche un adjoint secrétaire. Il prend un marchand de fer, alors que des écrivains de profession semblent tout indiqués. S'agit-il pour lui de créer une compagnie de mitrailleurs? Il distingue pour la commander un officier qui ignore même le maniement de cette arme redoutable et efficace. Doit-il désigner un bombardier, un grenadier et un fusilier pour son état-major? Sans une hésitation il tombe sur les officiers les plus étrangers à tous ces rôles. Aussi devra-t-il leur permettre de filer vers l'arrière pour y apprendre dans d'agréables cours professés à leur intention les indispensables principes.

Dans la troupe, on procède de même ; et, si les cuistots sont des comptables, les coiffeurs se voient spirituellement choisir parmi les entrepreneurs de ravalement.

Quelqu'un en manifeste-t-il son étonnement?

Le chef juge et partie qui a opéré les désignations lève les bras au ciel en s'écriant : « Que voulez-vous, tous les notaires sont partis à l'arrière tourner des obus ! »

Et allez-y au petit bonheur !

On choisit la compagnie hors rang parmi les plus frais, les grenadiers de la première ligne parmi les plus fatigués ; on attribue les plus jeunes chefs aux plus vieilles troupes et les plus vieux aux troupes les plus actives.

Même, quand par malheur un chef militaire qui tend vers le mieux veut tenter d'apporter dans ses choix un peu de justice, c'est plus navrant encore. Par exemple, c'est au nom d'une recherche loyale des compétences que l'armée active a été désignée comme institutrice à perpétuité des jeunes classes. Mais personne ne proteste plus. Bref, c'est la maison à l'envers.

Et puis, ça n'empêche pas « qu'on aura les Allemands ». « Vous êtes victorieux, disait un neutre, à force de défauts qui vous sont bien propres. »

Boutade, objecterez-vous. Non, cousine. Cependant, voici venue l'heure où, ayant pu rester nous-mêmes et bien nous-mêmes jusqu'au bout, et ayant utilisé toutes les incompétences possibles, nous risquons, pour la suite de la guerre, de nous trouver bien en peine d'en découvrir de nouvelles. Il faut donc que la France consente à fureter dans tous les coins et à vider tout le fond de ses tiroirs, ou à établir une carte de restrictions pour cet article

aujourd'hui raréfié. Mais qu'arrivera-t-il le jour où nous devrons en arriver à ce que chacun occupe la place qui lui convient? Ça, c'est de l'anglais, cousine : *The right man in the right place.*

J'apprends en dernière heure qu'il n'y a plus d'incompétences libres.

OU EST LE FRANC-FILEUR?

Cousine, les bons esprits se rencontrent, et vous n'êtes pas la première qui exhale ces justes doléances sur l'impossibilité de différencier l'abject du respectable, l'embusqué du combattant, tous deux confondus, sous le même uniforme aux mêmes insignes, dans une commune admiration des uns et dans une égale méfiance des autres.

Vous pensez qu'ayant traîné mes guêtres un peu partout, ayant souffert tout, plus l'indifférence du public qui prend le combattant en permission, s'il affiche quelque coquetterie, pour un pilier du franc-filage, je dois connaître quelques petits moyens pratiques de distinguer le soldat de bon aloi du soldat de contrefaçon.

Hélas! honnête cousine, il n'y a rien de certain, ni même de possible en la matière, la loi et les règlements de guerre ayant veillé avec un soin jaloux à la sauvegarde des *petits fils à papa*, des *système D*, des *f... le camp*, des *indispensables de l'arrière*, etc.

Pourtant, me direz-vous, il me semble avoir entendu parler d'insignes institués par la loi pour

indiquer la durée du séjour au front et les blessures à l'ennemi.

En effet, tel était l'esprit de la loi; mais la lettre, hélas, en fut revue, corrigée et augmentée par les chers protecteurs des chers protégés.

Le droit de porter brisques et chevrons fut attribué non à la ligne de feu, mais à l'immense zone des armées, qui, comme vous ne le savez pas, commence ou finit à Noisy-le-Sec et au Bourget. Ainsi, tous les cuisiniers d'état-major, tous les gendarmes, tous les intendants, toute cette masse flottante qui grouille dans la zone paradisiaque et qui jamais ne mit le nez à la fenêtre du danger allemand, portent le maximum présent de brisques, et atteindront seuls le maximum futur, car ils ne sont et ne seront jamais ni malades, ni blessés.

Pardon, cousine, il se peut qu'ils soient malades ou blessés. Mais tandis qu'un fantassin, dédaigneux du danger et habitué à la douleur et au lugubre frôlement de la mort, ne pensera même pas à se faire reconnaître blessé s'il a été touché légèrement, celui de l'arrière, celui qui considère comme un acte de courage la seule possibilité de courir un risque, arborera une brisque éclatante pour une égratignure, une suffocation, une syncope, une contusion, voire même pour une simple blessure d'amour-propre.

Que de brisques gagnées sans risques !

La Légion d'honneur, la croix de guerre, la médaille militaire, les décorations coloniales ou

étrangères, sont, depuis de longs mois déjà, condamnées dans l'estime publique à cause des distributions innombrables qui en furent faites hors de saison, hors de raison et surtout hors du champ de bataille.

Quelques scandales célèbres sont demeurés dans la mémoire populaire comme témoignages fameux de ce que peuvent en temps de guerre les règlements surannés, les circulaires transgressées et les complaisances coupables.

Dites-vous que, dans la plupart de nos régiments, la citation à l'ordre du régiment est plus respectée par les poilus que la citation à l'armée évocatrice de trop de souvenirs malheureux, de rapports mensongers, et de faveurs outrageuses.

Le croiriez-vous? La fourragère, la glorieuse fourragère, suprême espoir des braves et suprême pensée du commandement pour honorer le combattant, est tournée en dérision. N'a-t-on pas autorisé les nouveaux venus dans l'unité décorée, les suppôts des services, tous les dépôts eux-mêmes à l'arborer spontanément?

Un sous-officier de ma connaissance qui était demeuré à l'arrière plus de deux ans, malgré les plus pressantes objurgations, et qui venait d'être débusqué en dépit de la résistance la plus désespérée, fut envoyé au dépôt divisionnaire d'un régiment fourrageur. Le lendemain, il se parait, avec la superbe des profiteurs de guerre, de la fourragère des braves.

Ne vous ai-je pas conté un jour l'histoire de ce bon vieux territorial d'artillerie qui, n'ayant jamais quitté l'échelon, et ignorant la ligne, faisait boire deux mulets devant moi, la fourragère fièrement campée sur son bourgeron sale? Mes hommes éclatèrent de rire devant ce spectacle ahurissant, et le meneur de bêtes se fâcha.

Il avait tort, car mes braves auraient pu lui dire : « Nous rions pour ne pas pleurer. Depuis trois ans que nous nous battons, nos chefs directs n'ont pas même pu obtenir une croix de guerre pour nous. »

Evidemment, pour se former le caractère, rien ne vaut l'école de l'infanterie.

Existe-t-il un critère du mérite militaire et guerrier? Non, cousine ; il faudra vous contenter d'à-peu-près, d'indices vagues, de pressentiments, de signes favorables ; mais rien n'est moins sûr.

Vous écouterez avec plus de bienveillance et contemplerez avec plus de sympathie les soldats et les chefs qui portent au col un écusson numéroté, particulièrement l'écusson des zouaves, des chasseurs et des fantassins. Par contre, vous vous éloignerez de ceux qui encadrent leur pomme d'Adam de deux étoiles, de deux lyres, de deux foudres ou de deux autres insignes empruntés au blason des quatre-vingts figures de spécialisation qui signifient : « Pas de travail, peu de combat ».

Puis, vous continuerez vos investigations, ne vous attardant pas plus longtemps à ces intelli-

gents et débrouillards exploiteurs de filons. Vouez alors votre admiration aux simples soldats porteurs de la croix de guerre, tout particulièrement s'ils ne possèdent pas de brassards de la Croix-Rouge ; et aimez le jeune officier simple et correct, adorné de nombreuses étoiles de citations, mais qui ne saurait être étoilé de la Légion d'honneur sans une infirmité ou une blessure grave. Au moins celui-là n'aura pas été récompensé à l'ancienneté.

Dernière recommandation. Ecartez-vous avec un semblant de respect des abondantes batteries de cuisine où s'entremêlent sans harmonie au-dessus d'un ventre les sept couleurs de l'arc-en-ciel

Ce sont des vestiges qui abusent. Passons... ou plutôt, oublions le passé. Revenons à nos moutons qui sont des lions, à nos gars de tranchées que vous apprécierez d'autant plus qu'ils vous conteront moins d'histoires.

Quant à vous donner un étalon infaillible de la valeur des gens, j'y renonce. Songez, cousine, que dans cette zone des armées qui est une mère nourricière, ils sont une magnifique armée dont la seule occupation quotidienne consiste à chercher un truc pour ressembler à un vrai soldat et pour n'en pas « f... une secousse ».

VIEUX GALONS, VIEUX HABITS

Vous êtes une fine mouche, cousine ; et je ne suis jamais surpris quand je vous vois défendre pied à pied une thèse juste en apparence. Même, vous essayez de vous documenter pour argumenter jusqu'au bout ; et, non convaincue par certaines de mes lettres, vous vous êtes livrée à des enquêtes personnelles.

On vous a dit — quel peut bien être cet « on » ignorant? — qu'il n'y avait plus de mauvais cantonnements depuis que des commandants et capitaines-majors avaient été installés dans tous les villages occupables et habituellement occupés par la troupe.

C'est vrai, cousine, il y a des majors de cantonnement ; il y en a sur le papier, et même dans la réalité. Mais quant à prétendre qu'ils furent créés et mis en place pour rendre service aux troupes de passage, non vraiment, je ne peux, même pour vous faire plaisir, infliger une semblable entorse à la vérité.

L'emploi a été créé pour employer l'inemployé. Voilà !

N'oubliez pas, cousine, que les premiers temps de la guerre suscitèrent un grandiose et généreux mouvement des retraités qui demandaient en foule à reprendre du service.

On les accepta en masse, sans réfléchir, avec une égale et réciproque générosité de mouvement.

Puis, quand on eut inscrit sur les listes de soldes tous ces nobles vieillards, toutes ces bonnes volontés civiles, tous ces chefs périmés qu'on restaurait dans leurs grades, tous ces impotents, tous ces impuissants, tout ce miracle des cours militaires, sainte cour des miracles avec de la dorure, on se posa enfin une question qui, logiquement, eût dû être préalable : « Qu'allons-nous en faire? »

On les essaya dans quelques fonctions actives ; ce fut une faillite.

Ils n'avaient rien oublié, ni rien appris ; ils se croyaient toujours en 1870.

Ces brillants engagés pour la durée de la guerre n'avaient d'ailleurs point aspiré à tant de gloire panachée. Il avait suffi de deux ou trois déménagements et déplacements obligatoires pour leur révéler que les fatigues sont écrasantes à cet âge, et qu'une vie attentivement et rigoureusement sédentaire et retraitée ne prépare pas spécialement à la guerre européenne.

Ils demandèrent donc qu'on utilisât leurs services (!) en fonction de leur âge. La République, qui ne voulait pas avoir l'air de les payer pour rien, logea, dans tous les villages, la crème des capitaines

incapables et le gratin des commandants sur le retour.

On leur donna du papier, beaucoup de papier à noircir, pour qu'ils pussent s'amuser gentiment, selon leur âge — ils appartenaient à l'âge du papier administratif ; — ils s'amusèrent. Puis, quand ils eurent apposé quelques milliers de signatures, ils pensèrent avoir sauvé la France et sollicitèrent un petit avancement dans l'ordre de la Légion d'honneur. Ils l'obtinrent, car ils étaient vieux, peu dangereux, sans une valeur suffisante pour porter ombrage, et accablés sous le faix du maximum d'annuités.

En principe, leur rôle consistait à connaître à fond les ressources du cantonnement et à porter ces ressources au maximum possible ; à faciliter les rapports entre la population et la troupe ; à protéger au besoin celle-ci contre les excès des mercantis, à créer des coopératives fixes, à surveiller les mœurs dans leurs rapports avec l'hygiène, etc.

Le programme était parfait.

Hélas, nos bouddhas fatigués cherchèrent avant tout à éviter toute besogne utile, à éluder toute question capable d'embarrasser, à fuir toute responsabilité susceptible de compromettre.

Quelques-uns, pour être plus tranquilles, évitèrent même d'habiter le pays confié à leurs soins. J'ai souvenance du cantonnement de B...l dont le major n'était plus là, mais à Y...p, hameau de cinq maisons situé à deux kilomètres et demi.

Sur les cinq maisons, quatre étaient inutilisables ; la cinquième était naturellement occupée par ce « bon vieux » commandant-major.

Quand ils sont obligés d'avoir des rapports avec les pékins, ces braves fossiles se haussent immédiatement au ton acrimonieux et follement autoritaire que leur semblent autoriser soixante ans d'âge, dont quarante de servitude militaire. Aucun esprit de conciliation, aucune atténuation, aucun adoucissement dans les ordres ; aucune fermeté non plus ; mais des colères, des menaces, des vexations. Seuls, les logeurs de Sa Grandeur attachée au rivage, habituellement riches et égoïstes, ont droit à toutes les plus avantageuses dérogations.

Parmi les autres, une coalition se forme vite contre « monsieur le major » qui n'est pas même un médecin militaire ; mais on n'attaque pas de front ; chacun biaise avec le règlement, grâce à la complicité des autorités civiles qui en ont elles-mêmes assez du bonhomme.

Les lits d'officier disparaissent, les espaces disponibles se resserrent, et les cantonnements se raréfient.

Bien entendu, M. le major du cantonnement n'est pas même au courant ; ou bien il ne se souvient plus, car il n'a pas attendu la guerre pour faire de l'amnésie. Quand un bataillon arrive, harassé, muni d'un ordre d'installation, il se heurte à des conflits impossibles.

L'habitant dit en pleurant : « Je ne peux rien ;

j'ai dû tout rayer des contrôles de la mairie ». Le major rétorque : « Il n'y a rien de rayé, je n'ai pas souvenance d'avoir accepté cette radiation.

— Alors ? demande le poilu.

— Eh bien ! mettez ces gens-là en prison, et installez-vous à leur place. »

Comme le poilu préférerait cent fois coucher sur la route que d'exercer la plus petite fonction policière individuelle, alors qu'il y a pour cela des gendarmes qu'il est loin de porter dans son cœur, il abandonne la lutte et se résigne une fois de plus en haussant les épaules : « C'était écrit ».

Il n'y a rien à faire, parce qu'il n'y a rien de fait.

Ah! cousine, qui délivrera notre France au sol trop riche, de son incomparable collection de fossiles, de ces zoolithes pétrifiés en pleine vie et en plein exercice de leurs illusoires fonctions au service de la patrie en danger? Renvoyez-les dans leurs foyers en les dédommageant magnifiquement par l'octroi de ce laconique diplôme : « Mort pour la France ». Donnez à des officiers vraiment fatigués ou blessés, ayant au moins trente mois de front, ces postes reposants où ils s'ingénieront à se rendre utiles. Car, la misère et les nécessités leur ayant donné l'esprit pratique, ils s'efforceront civilement et habilement de ne pas laisser les pauvres diables du front se heurter à une porte obstinément close lorsqu'ils viendront délasser un moment leurs membres fatigués et reposer leur tête vacillante.

AH! VERSE ENCORE...

Cousine, je vous oublie rarement, dès que rien d'essentiel ne m'absorbe. Or, en ce moment, j'ai tout loisir : mes camarades noient leurs grands soucis dans quelques petits verres ; et moi-même, n'ayant pas résisté à la tentation d'une fine plus ou moins étoilée, j'ai le temps de penser ; je pense à vous.

Représentez-vous donc votre cousin laissant vaguer vers vous ses pensées tandis qu'il sirote l'odieux pétrole promu à la dignité de fine, et qui brûle mieux que tous les pétroles du commerce. D'ailleurs, je sirote sans siroter, car la quintessence d'alambic ne parvient pas à chatouiller agréablement mon gosier. Bien pis ! Elle dévaste somptueusement mon œsophage. J'en pâtis ; mais je n'avoue jamais, car mes compagnons qui la dégustent comme vous dégustez les sardines... *toujours à mieux*, me cribleraient de sarcasmes.

Gnole ! Cric ! Saint alcool du front ! Que de souffrances tu m'as fait endurer ! Il semble que je

paye de mon sacrifice toutes les ivresses que tu apportes à mes semblables ! Comment se peut-il que tu aies conquis tant de sympathies? Des délicats, des timides, des gens sobres, des amateurs au goût affiné qui, jadis, éloignaient d'eux le calice avec dédain, se sont lentement habitués à ton empoisonnement. Aujourd'hui, ils t'aiment. Je crois enfin deviner pourquoi, à quelles passions ne feraient point tomber l'oisiveté et l'ennui.

D'ailleurs tu n'es point seul à triompher. Ton frère le pinard n'est-il pas aussi roi du front, le pinard générateur de toutes les énergies combattantes, le pinard, baume de toutes les plaies, le pinard, pacificateur apparent de toutes les révoltes? J'ai connu beaucoup de gens qui, au départ pour la guerre, ne buvaient pas de vin. En est-il un seul qui, au retour, n'en boira pas? Je laisse de côté, bien entendu, quelques mauvais caractères de ma trempe. Ceux-là osent prétendre que le vitriol brûle, et font chorus avec leur estomac lorsqu'il demande grâce devant un quart de beau rouge, violet jusqu'à la lie, épais à découper en tranches. Ce sont des phénomènes, et les phénomènes, ce n'est pas intéressant. Il faut ne s'arrêter qu'à la masse substantielle, les poilus. Or, à toute heure du jour et de la nuit, le cœur du poilu a besoin d'être remonté par l'ingestion d'une lampée de pinard. Voilà le fait.

Êtes-vous curieuse, cousine, d'en connaître les causes? Eh bien ! Que voulez-vous? Il ne fallait

pas habituer le poilu à considérer le jus de Bercy et le tord-boyau de Cognac comme liqueurs divines destinées à galvaniser les forces physiques et la force morale. Le poilu s'est dit :

Attaque = Pinard + Gnole.
Coup dur = Pinard + Gnole.
Coup de main = Pinard + Gnole.
Reconnaissance = Pinard + Gnole.
Résistance à mort = Pinard + Gnole.

Donc : Pinard et Gnole sont éléments inséparables et incomparables d'action et de sacrifice ; nul drame du théâtre de la guerre ne saurait se dénouer sans eux ; l'un et l'autre sont le *deus ex machina* ; à genoux devant Pinard et Gnole. A genoux ! Courbe la tête, fier Sicambre ! La troupe entière, communiant dans de ferventes oraisons, se prosterne devant les barriques de Bacchus et devant les foudres de Jupiter... tonneaux, futailles avariées dont mon grand'père, qui soignait « la bibliothèque de ses crus », n'aurait pas toléré l'admission dans sa cave. Ici, non seulement les uns la tolèrent, mais ils la provoquent ; non seulement les autres la mendient, mais ils la pratiquent en fraude. Que de bassesses ! Que de larcins !

Que d'indiscipline, aussi ! Ce pinard, jugé nécessaire par le commandement lorsque l'heure est critique, devient haïssable et néfaste aux autres heures. J'ai près de moi des gens, de braves gens,

qui n'hésiteront jamais à risquer le conseil de guerre pour aller chercher le vin là où il est défendu. Certains, à la descente des tranchées, vidés par les privations, sont assommés par le premier verre de pinard. Ils le savent. Ils savent aussi qu'ils sont, après avoir bu, capables de tout, capables de se battre avec leurs meilleurs camarades, capables d'insulter leurs supérieurs, capables de mériter cent fois le tourniquet, capables de devenir des brutes. Ils le savent, et ça les désole. Mais rien pourtant ne les détournerait de mettre à sec leurs quatre litres.

Ils disent : « Il n'y a rien à faire là contre ; le pinard est un ressort et un cordial ; quand il coule dans la gorge, on croirait qu'on boit à même la source de la vie : nous voulons vivre ; il faut nous excuser ; ce n'est pas notre faute ; nous n'étions pas comme ça avant ; c'est la guerre ; nous ne serons plus comme ça après. »

Pauvres vieux frères ! Peut-être sont-ils sincères quand ils prétendent qu'ils pourront se libérer en cinq sec d'une habitude humectante, vieille de près de trois ans et qui tourne à la passion. S'ils pouvaient se douter qu'ils y seront totalement impuissants, ils réfléchiraient sans doute plus profondément sur l'après guerre. Mais l'après guerre ! C'est tellement loin que personne n'entreprend d'y songer. On sacrifie tout à la guerre. On ne cherche sur toutes choses que des expédients provisoires. Aussi quel gâchis cela nous réserve en toutes choses,

depuis les finances jusqu'à la moralité publique !

Vous ne me croyez pas, cousine? Prenez des notes. Un sergent d'un régiment voisin du mien contait dernièrement qu'au cours d'une opération de nettoyage de tranchée boche il avait dû laisser sur le terrain deux de ses hommes parce que la rasade d'alcool avait, au départ, dépassé toute mesure de capacité. Moi-même, à certains jours, j'ai vu des poilus tellement empinardés qu'ils n'avaient plus la force de saluer. Un camarade, lieutenant du génie, me narrait avec tristesse une scène atroce à laquelle, hier même, il avait assisté.

Les hommes, restés pendant vingt jours en ligne, avaient touché leur prêt à la descente au repos. Leur prêt de vingt jours : cent sous. Ils courent troquer leurs cent sous contre cinq litres à un franc; illico, ils les ingurgitent. Il faisait chaud. Les voilà, après le coup de pinard, cherchant à s'abriter du coup de soleil. Ils vont se coucher sous un train qui stoppe sur une voie de garage. Quand le train dut démarrer, va-t'en voir s'ils bougent, Jean ! Mes gens ne voulaient rien entendre. Il fallut les faire lever à coups de botte. L'un d'eux, réfractaire ou plombé, ne put se soulever à temps; il fut écrasé. Peut-être avait-il rêvé cette mort dans les vignes du Seigneur? Ne riez pas, cousine. Cette mort lui a peut-être évité le conseil de guerre. Combien de pauvres diables ont passé devant le conseil, non pour délit d'ivrognerie, car ici l'ivrognerie n'est plus un délit, mais pour conséquences

d'ivrognerie ! Notre écrasé, s'il n'eût pas été écrasé, n'aurait-il pas pu être accusé d'avoir occasionné... un retard à l'horaire du train?

Car les chefs n'ont pas toujours le cœur pitoyable comme le mien ; ils ne recherchent jamais les culpabilités et les responsabilités premières ; ils ne se demandent pas si eux-mêmes se sont toujours bien comportés à l'endroit du frère Pinard et de la sœur Gnole.

Que répliqueraient-ils si une forte tête leur criait : « L'alcool, qui est-ce qui me l'a offert comme moyen d'oublier? Eh bien, j'ai oublié, quoi ! »

Si, au lieu de faire condamner l'inconsciente victime, les chefs montraient moins d'hésitation à « boucler » l'infâme débitant des infâmes mixtures qui solde quotidiennement des fûts et des fûts, et n'a de respect que pour l'homme saoul, je crois qu'ils tariraient le mal à sa source. Mais, hélas ! il y a dans tout paysan d'avant-guerre, gardé comme cultivateur à l'arrière du front, un mercanti qui s'éveille, et pour qui prostituer la vigne semble plus digne et plus productif d'intérêt que de faire lever le blé.

Tout de même, cousine, ne craignez-vous pas qu'à force de la laisser boire et de la faire boire l'armée de la nation ne devienne l'armée de la révolution? Quelle désillusion ce serait pour vous, pour moi, pour nous tous, qui escomptions son retour comme un bienfait des dieux, comme

l'afflux nécessaire d'une force vive et neuve dans un organisme anémié et corrompu !

Mais bah ! « faut pas s'en faire », comme dit mon voisin en ce moment. Clamons donc comme lui : « Faut pas s'en faire », afin d'oublier mieux les angoissants lendemains qui peut-être se préparent. Entonnons à la ronde avec tous les buveurs ce refrain adultéré :

Dansons pinard et gnole,
Vive le son ! Vive le son !
Dansons pinard et gnole,
Vive le son du canon !

Tiens ! je m'aperçois que j'ai absorbé, en vous écrivant, un autre petit verre. Est-ce que je n'aurais pas déraillé un peu?

Pardonnez-moi, cousine, je ne sais ce que je dis... Pardonnez-leur, cousine, ils ne savent ce qu'ils font.

IL N'Y A PLUS DE PRIVILÈGES !

Non, cousine, quoi que vous prétendiez et quoi que vous fassiez, il n'y a plus de féodalité en France. Les fameux privilèges du temps jadis sont défunts et bien défunts ; personne ne pense à faire revivre les trois classes de l'ancien régime.

Si le nombre des nobles se multiplie, c'est que la mode est aux particules dans le demi-monde, ce qui fait plus de la moitié du monde ; si l'on s'incline toujours plus bas devant la puissance de l'argent, c'est que les financiers régissent le monde tout entier. Mais, à part cela, notre France républicaine est restée la France égalitaire que vous aimez.

Oh ! je sais qu'elle a dû consentir des concessions — qui n'en a pas fait quelques-unes dans sa vie ? — réclamées au nom des situations acquises, des traditions, des petites et des grandes habitudes, des mœurs et des coutumes. Mais elle a véhémentement affirmé, quand elle semblait octroyer quelques droits, qu'elle bouleversait cependant tout

un passé de misère et d'injustice ; elle clamait de grands mots, elle les affichait sur les façades ; il ne fallait pas prétendre savoir ce qui se passait derrière le mur.

Ainsi, jadis, il y avait des armes d'élite. Aujourd'hui plus d'élite, déclarent nos hommes d'État : l'égalité des armes. Bravo ! Mais comme notre République savait l'infanterie vouée à tous les maux, donc la Cendrillon des autres armes, elle lui accorda en manière de fiche de consolation le titre de reine des batailles.

Ce titre allait coûter cher à la pauvre souveraine. Comme une République, par principe, ne saurait aimer une reine, elle lui enleva tous ses droits, toutes ses prérogatives, toutes ses prétentions aux honneurs. La pauvre fut à jamais bannie des citations directes au communiqué, tandis que l'aviation y était presque immédiatement admise.

Cependant, pour l'honorer, comme l'artillerie très riche et la cavalerie de luxe regorgeaient de cadres, on demanda à ceux-ci de consentir à être versés dans l'infanterie ; admirez ce mot « versés », qui sent la chute et la culbute. D'ailleurs, cette culbute était nécessaire. L'infanterie venait, comme par hasard, en trois mois, de perdre tous ses officiers.

Peu bronchèrent parmi les pressentis et les sollicités.

En pareil cas, chez la reine des pousse-cailloux, on ne s'embarrasse pas habituellement de la mani-

festation des volontés individuelles ; on désigne d'office au nom de l'intérêt général en temps de guerre.

Oui ! mais si le fantassin n'a aucun droit, l'artilleur et le cavalier en ont, et ils le firent bien voir ; ils refusèrent tout net de muter, de chuter, de culbuter. Ils demandèrent, ils exigèrent des compensations. La bonne princesse les leur accorda *illico*, et tous les maréchaux des logis de France purent devenir en un clin d'œil sous-lieutenants de la reine des batailles ; ils avaient sauté à pieds joints par-dessus l'humiliant, le haïssable, le pendable grade d'adjudant.

Bien mieux ; en certains dépôts de cavalerie, la compensation ne parut pas encore suffisante à des sous-officiers qui demeuraient toujours libres de choisir ; on bombarda maréchaux des logis, pour la circonstance, de jeunes brigadiers éblouis d'un avancement si imprévu, si subit, et si flatteur.

Des adjudants d'infanterie, en ligne depuis la mobilisation, et remarquables à tous points de vue, s'éternisèrent un an, deux ans et plus dans leur grade, tandis qu'on octroyait le galon rêvé par eux à des jeunes gens dont le seul mérite était d'ignorer tout d'une section d'infanterie. L'avancement de ces néophytes fut d'ailleurs, dans la suite, particulièrement poussé ; n'étaient-ils pas notés : volontaires ?

Peut-on avec plus de clarté cyniquement étalée proclamer qu'il existe une échelle militaire comme

une échelle sociale? Pensais-je avoir à me servir jamais d'une image aussi banale ? Et pourtant regardez, cousine. En haut, la noble aviation, en bas l'infanterie serve, taillable en pièces et corvéable à merci ; entre elles, agrippées aux échelons — gare à la chute — la noble cavalerie et la savante artillerie.

Infanterie, mon amie, vous êtes le dépotoir. Toutefois notre république exige l'égalité. Eh bien, si une collectivité est lésée, il y a un moyen de rétablir l'égalité : c'est de favoriser dans son sein les individualités intéressantes.

Aussi a-t-on pu prétendre qu'il y avait en France, même dans l'infanterie, des embusqués, c'est-à dire des hommes privilégiés qui, au lieu de se battre, occupaient les sinécures nombreuses de l'intérieur et de la zone... privée de feux.

Évidemment, certains de ces postes étaient nécessaires ; d'autres furent créés à l'intention d'un monsieur très appuyé, très intrigant et absolument incasable. Mais, il devenait nécessaire qu'il y eût des hommes pour occuper ces postes devenus nécessaires. Le plus grave reproche que puisse encourir Marianne, c'est d'avoir placé dix hommes là où il en fallait un. De plus, — conséquence inattendue mais bien militaire, — le travail total y fut égal au dixième de celui que peut fournir un homme seul. Constatez pourtant combien je suis accommodant. Je ne veux pas médire du travail de ce privilégié, officier, sous-officier ou

soldat, qui, un an, deux ans, gratta du papier dans les dépôts, dans les états-majors. Bien mieux, je l'admire ; héros à sa façon, il a su résister aux assauts les plus furieux ; malgré vents et marées, il a réussi à ne point partir au front.

La victoire d'une telle volonté dénote un bel amour-propre, une constance dans les vues, une persévérance dans l'action, caractéristiques d'une grande âme devant laquelle nous devons nous incliner. Tous, hélas ! ne s'en sont point montrés capables. Parfois, harcelé, écrasé par le nombre des ennemis, un pauvre homme a dû se résigner à partir. Mais il a eu un trait de génie : « Et ma compensation ? Et la récompense de mes bons, longs et loyaux services ? »

Alors, on lui a donné, à lui aussi, un grade de consolation ; lui aussi, ignorant tout de la guerre, de la bataille, de la ligne, il a pu y monter non comme subordonné, mais comme supérieur.

Voilà comment, depuis le début de la guerre, nous avons été placés sous les ordres d'ex-officiers popotiers, d'ex-officiers d'administration, d'ex-secrétaires de commissions d'ordinaire, devenus nos supérieurs parce qu'on leur devait bien une petite compensation.

N'avais-je point raison de vous dire, cousine, que les privilèges sont morts ?

L'UTILISATION DES INUTILISABLES

Vous savez, cousine, que tous les goûts sont dans la nature, même les plus invraisemblables.

Partant de là, je vous laisse deviner l'objet de toute ma sollicitude présente, de toute ma sympathie passagère, qui, d'ailleurs, ne demanderait qu'à se fixer. Je vous le donne en cent. Je vous le donne en mille.

Non, tenez, vous ne trouveriez pas. Je préfère vous délivrer tout de suite du casse-tête : j'aime les chevaux galeux. Je ne les aime pas d'une passion perverse que feu Mirbeau eût magistralement affirmée et analysée. Je ne les aime pas non plus en homme qui apprécierait d'avance la viande de boucherie chevaline. Non, je nourris pour eux une sympathie toute spontanée, toute désintéressée, avec le sincère désir de leur être utile ou dévoué.

Voilà comment, à moins de trente ans, on se découvre brusquement une âme de garde-malade

plus pure que toutes les âmes les plus maternelles, parce que moins instinctive.

Ça m'est venu brusquement, en arrivant ici dans ce village qui est l'asile tutélaire des chevaux galeux. Un dépôt y est organisé pour eux spécialement. Les plus nobles conquêtes de l'homme y figurent au nombre d'une trentaine, mornes et silencieuses, hideuses à voir, mais nobles tout de même, nobles de tout un passé de misère qu'on lit dans leurs yeux éteints.

De quels soins mérités ne les entoure-t-on pas ! Les soigneurs sont innombrables ; leur seul encadrement comprend huit officiers et seize sous-officiers, de cavalerie, bien entendu. Un commandant dirige les lieutenants qui surveillent les maréchaux des logis qui, eux-mêmes, à tour de rôle, jettent un coup d'œil distrait sur ces Pégases déchus qui caricaturent même Rossinante.

« Alors, me direz-vous, ces chefs n'ont rien à faire?

— Rien, rien, rien !

— Ils sont heureux.

— Non, ils s'ennuient. Chaque fois qu'ils ne sont pas en permission ou en... promenade, ils considèrent qu'on leur vole les instants précieux de leur précieuse vie. Ils se plaignent véhémentement du long ennui de cette guerre que ne tuent pas suffisamment l'heure de la popote, l'heure du bridge et l'heure du sommeil. Un tour à cheval dans la campagne ne saurait même plus les inté-

resser. Eh bien ! cousine, je vous le demande, que vouliez-vous qu'ils fissent?

— Qu'ils partissent dans l'infanterie. »

Non, vraiment, soyez raisonnable ; tout, mais pas cela. On ne lâche pas le purgatoire pour l'enfer. On considère aujourd'hui comme un signe d'affaiblissement cérébral, chez un cavalier, de faire acte de volontariat pour l'armée « qui va-t-à pied ». Mieux vaut encore, bien à contre-cœur pourtant, accepter la jolie et monotone chambrette du village, où petit à petit, au bout d'un an ou deux de séjour, on a installé et fait triompher, par l'habitude, toutes ses petites manies.

Et puis, il y a tant de pauvres bougres fatigués par trois ans de vie nomade et belligérante, qui se sentent une dangereuse sollicitude pour les chevaux galeux, qu'il faut se résigner à ne point leur abandonner une place dont la valeur, malgré tout, doit être évidente et certaine puisqu'elle provoque l'envie.

Mais les cadres, direz-vous? Ne protestez pas, cousine, contre le nombre important des cadres octroyés à ces quelques chevaux malades ; vous auriez tort une fois de plus.

Que voulez-vous qu'on fasse des officiers de cavalerie? Les états-majors en regorgent et ne savent comment les utiliser puisque, en général, la caractéristique d'un officier de cavalerie est de ne rien faire par lui-même. Son propre et sa fonction, c'est de transmettre un ordre avec dignité : c'est tout.

L'un d'eux, versé comme adjoint auprès d'un colonel, devait vérifier et signer des paperasses. Comme il n'avait tenu une plume de sa vie, il filait tout le jour sur son zèbre qui était un élégant pur sang anglais ; jamais le colonel n'a pu arriver à le voir.

Un autre avait tout de suite prévenu « son patron » qu'en dehors du cheval il ne connaissait rien.

C'était un sincère et un brave.

On en cite qui ont reçu trente affectations successives au cours de la guerre et que les états-majors, après un essai de quinze jours, se sont renvoyés sans hésitation ni vergogne. Il paraît d'ailleurs que ces intéressés peu intéressants, dont l'amour-propre était légèrement émoussé, ne s'en formalisaient pas.

Mieux vaut encore les inutiliser et les payer à ne rien faire, que de créer pour eux des postes nouveaux qui nécessitent d'énormes frais qui se répercutent et font boule de neige.

Oui, cette magnifique cavalerie que l'Allemagne nous envie, et qui nous coûte si cher, a été plus d'une fois le souci de notre G. Q. G. qui ne savait qu'en faire.

Il fallait la conserver pour la grande offensive de l'avenir ; on l'avait remontée dans ce but ; on l'entraînait pour la réalisation d'un plan fabuleux de percée, de bousculade et de poursuite rapide. Mais quand elle était sur le terrain, fin-prête et

toute frémissante, l'heure n'était point venue encore de s'en servir.

On tenta bien de lui faire garder les tranchées ; mais on s'effara des déchets dans les effectifs : la moitié du personnel devait rester pour la garde des chevaux. C'est alors qu'on eut une idée géniale : les encombrantes montures devinrent la raison d'être des cavaliers. On les soigna, on les régénéra, on tenta d'en faire des neuves avec des vieilles ; on ne réussit pas ; mais on avait du moins réussi à utiliser les inutilisables ; ce fut un triomphe.

La morgue de nos modernes chevaliers n'en souffrit point. Ils savaient qu'en fin de guerre, lorsqu'elle entrera la première dans les villes délivrées et peut-être dans les villes ennemies, c'est encore la cavalerie qui recueillera toutes les ovations.

Ce jour-là, qui songera à conter l'histoire des chevaux galeux, que je vous ai dite seulement parce qu'ils me sont douloureusement sympathiques? Ce jour-là, tout le passé sera oublié, effacé, purifié, absous, glorifié.

LA FRANCE AU DÉPOT

Je me suis laissé dire, cousine, qu'à Paris, les chauffeur de taxis, rajeunissant pour leur compte la vieille tradition des cochers de fiacre, prétendent toujours qu'ils vont relayer, c'est-à-dire rejoindre leur dépôt, asile de silence, de calme et de repos pour les moteurs, et laissent le bourgeois s'enraciner dans le bitume.

Eh bien, moi aussi, je viens de relayer : on m'a envoyé au dépôt d'instruction de C... apprendre le maniement d'un nouveau pistolet automatique. Mais ce n'est pas le pistolet qui m'a le plus étonné dans l'aventure ; c'est plutôt le cadre dans lequel est enseignée la manière de s'en servir et les cadres qui l'enseignent.

Souvent, quand les renforts tardaient et que mon anxiété croissait à la vue de ma section réduite à l'état de squelette, j'appréhendais que la pénurie des hommes ne finît par porter un jour un coup fatal à notre armée trop longtemps sur la brèche. Aujourd'hui je ne m'inquiète plus ;

j'ai découvert des mines d'hommes et des filons d'officiers exploiteurs de filons.

Vous ne pouvez vous représenter la magnifique armée que la France a envoyée dans quelque dix mille cours de perfectionnement et d'instruction à raison d'un professeur inspecteur ou administrateur par élève. Je ne sais si les élèves sont bien instruits — on dit qu'il y en a — mais je puis affirmer, sous la foi du serment, que ce sont des enfants bien assistés.

Supposez que ceux que le front expédie au paradis où se complétera leur instruction soient des sous-officiers ; il se pourra qu'on leur attribue pour maître un simple sous-lieutenant ; mais la désignation de ce gradé minime engendrera la présence nécessaire des surveillants suivants : un capitaine pour le lieutenant, un commandant pour le capitaine, un colonel pour le commandant.

Supposez que ce soient des officiers. Le G. Q. G. n'hésitera pas à ajouter à cette brochette d'argus aux cent yeux un général inspecteur. Mais que faire quand il s'agit d'officiers supérieurs? Ils ont droit à des cours, leur science antédiluvienne — je veux dire qui remonte à l'inondation boche de 1914 — requérant une indispensable mise au point. Il eût fallu des maréchaux pour es éclairer et les guider, et nous n'en avons qu'un ; encore est-il occupé et préoccupé par des besognes d'une autre envergure.

. . . .

Cependant, vous auriez l'esprit le plus subversif si vous pensiez que le moindre laisser-aller et le moindre désordre puissent être surpris dans ces innombrables dépôts d'instruction. Chacun au contraire y déploie le zèle toujours renouvelé et agissant qu'inspire « la peur du front » qui est une « épée de Damoclès » ; bien mieux, chacun y connaît son métier, car, quoi que vous en pensiez, on n'a placé là que des gens de métier. Oui, c'est là que l'active se montre le plus active, la réserve étant réservée pour la ligne de feu. Les raisons qu'on donne de cette manière de procéder sont suffisamment péremptoires : notre brave armée qui, pendant tant d'années de paix, s'est vouée et dévouée à l'instruction des générations successives des Français de vingt ans, est devenue essentiellement un corps enseignant. Elle continue aujourd'hui à remplir son rôle pédagogique traditionnel. Sa maîtrise y est devenue prestigieuse ; aussi est-elle constellée de Légions d'honneur et de médailles militaires, auréolée de palmes de bronze dont l'éclat éblouit dans tous ces bataillons de l'arrière-ligne. Elle forme une masse précieuse et sacrée qu'il faut à tout prix conserver pour que l'armée de demain, celle du lendemain de la guerre, ait des maîtres. Aussi, sa fière devise pourrait-elle se formuler ainsi : « Enseignons la guerre, mais n'en saignons pas. »

Toute la zone est devenue ainsi une immense pépinière de dépôts minimes à cadres nombreux,

de groupes d'instruction, de camps de jeunes classes ou de récupérés, de réserves divisionnaires, dont les chefs, bons pasteurs à l'âme tendre, sont si attachés à leurs ouailles, qu'ils ne consentent à se séparer d'elles que le jour où celles-ci commettent l'imprudence de partir en renfort au front. Alors, les adieux sont déchirants. Les bons maîtres ont les yeux rouges comme leur culotte — car ici la culotte rouge est redevenue de mode. — Mais ils restent où le devoir les retient, ils demeurent là où ils sont susceptibles de rendre le maximum de services, ils tiennent, ils résistent, ils préfèrent mourir, comme le lierre, où ils se sont attachés, plutôt que dans la glorieuse tranchée, où leurs talents seraient perdus parmi la masse.

Avec votre déplorable mentalité de civile impénitente, vous aviez supposé une relève de ces instructeurs de tout repos par les combattants fatigués. Erreur ! Folie !

Pourquoi voulez-vous rompre en visière à cette admirable loi de la division du travail dont les résultats rigides s'affirment à l'épreuve si merveilleux, grâce à la spécialisation? Il y a deux catégories d'officiers : les instructeurs, les combattants. N'allez pas reprocher aux premiers leur absence du front. Ils sont officiers-nés et prédestinés de la catégorie instructeurs. De plus, ils ont tous un cas. Ou bien, jadis, en service commandé et pour la France, ils ont contracté, au cours de quinze ans de quartier, des douleurs intolérables, qui les

ont rendus, hélas ! définitivement inaptes à faire campagne ; ou bien, ils ont été blessés à la Marne.

Oh ! que la Marne a donc coûté de blessures incurables ! Depuis deux ans, et jusqu'à la fin de la guerre, ses victimes sont condamnées à instruire, à instruire indéfectiblement, pour le plus grand profit et la plus parfaite tenue de ces milliers de casernes improvisées que sont devenus les villages de la zone.

On prétend même que, grâce à elles, quand le jour de paix et de lumière viendra, toute la France sera instruite.

Que vous importe après tout? Ce ne sont pas des enracinés de dépôts; non! les dépôts, ce qu'on appelle dépôts, les grands dépôts de l'arrière sont vides. La volonté du peuple est souveraine et respectée.

Mais ils ne sont pas au front, dites-vous. Ils sont, cousine, où l'exige le bonheur de la France et le leur. Car, pour vivre heureux, vivons cachés et couchés dans la bienheureuse zone des armées.

LES DEUX MANIÈRES

Comme vous avez raison, cousine, et comme je vous admire, non seulement de toujours discerner le vrai du faux, mais encore de découvrir ce qu'il y a de faux dans le vrai, et ce qu'il y a de vrai dans le faux. Car entre nous, cousine — bien entre nous, n'est-ce pas? — il n'y a pas d'erreur absolue, il n'y a pas de vérité intangible ; il y a dans tout une âme de vérité.

Précisément, l'esprit de guerre, né de l'état de guerre, répugne aux meilleurs esprits surtout parce qu'il est hautain et intransigeant, parce qu'il ne tolère ni discussion, ni demi-mesure, ni demi-vérité, parce qu'il stigmatise toute raison raisonnable des termes les plus péjoratifs. L'insensé !

Aussi avez-vous bien fait de dire à votre énergumène qu'il se rencontrait un grand nombre d'officiers admirables, et de garder pour vous qu'il y en avait de... comment dirais-je?... de moins admirables.

Avant-hier, mon capitaine, qui a blanchi sous trente ans de galons dorés, m'a pris à part et m'a dit :

« X..., vous ne comprenez pas la discipline, vous ne comprenez pas les hommes, vous ne comprenez rien. Il y a six mois que vous êtes dans ma compagnie et vous n'avez pas encore puni.

— C'est vrai et je m'en fais gloire.

— Triste gloire !

— Pourquoi? Mes hommes se conduisent irréprochablement, merveilleusement en ligne.

— Et au cantonnement?

— Ils ont besoin de détente. D'ailleurs ils s'y comportent au moins aussi bien que n'importe quelle autre unité.

— Ce matin, l'écurie qu'ils occupent était moins propre que les autres.

— J'en ai fait le reproche à mes gens. Je les ai raisonnés. Demain, leur cantonnement sera plus brillant.

— Raisonner? Raisonner ! Vous n'avez que ce mot à la bouche. On ne raisonne pas avec les hommes, on les commande, et on les punit s'ils n'obéissent pas.

— Mais, mon capitaine, nous sommes en guerre. Ne trouvez-vous pas un peu ridicule d'infliger quatre jours de salle au pauvre bougre qui va se faire tuer quatre heures plus tard?

— Toujours la fausse sentimentalité.

— Le vrai sentiment, mon capitaine.

— Vous êtes jeune.

— Heureusement, je ne suis pas le seul ; il n'y aura jamais trop de jeunes pour réchauffer les cœurs et provoquer les enthousiasmes.

— Enthousiasme? Pfft ! Le plus sûr enthousiasme, c'est la peur du conseil de guerre.

— Alors, vous croyez, mon capitaine, que, pendant des années, on pousse des armées entières sur tous les champs de bataille par la seule peur du conseil?

— Je ne crois pas. Je sais... Et puis, je n'ai pas de leçons à recevoir de vous. J'en donne, et ça suffit. Tenez-le-vous pour dit. Et désormais, ne raisonnez plus. Punissez. »

Hier, j'ai infligé à un homme un jour de consigne parce que sa tenue semblait négligée et qu'il avait oublié sa cravate.

Le capitaine a fait venir l'homme et lui a dit qu'il « enlevait la punition ».

Ma sanction n'a pas eu de sanction. Mais je crains bien, cousine, que la sanction ne s'abatte sur moi et que mon avancement, bien compromis déjà, ne soit retardé une année de plus.

Que pensez-vous de ma petite histoire vraie, scrupuleusement vraie? Elle résume toutes vos pensées et toutes les miennes.

Il y a officiers et officiers.

Il y a ceux qui connaissent leurs droits, seulement leurs droits.

Il y a ceux qui pensent à leurs devoirs.

Il y a ceux qui aiment le cantonnement.

Il y a ceux qui préfèrent la ligne.

Il y a ceux dont les sanctions poussent la troupe.

Il y a ceux dont l'exemple l'entraîne.

Eh bien, cousine, dites-vous que les hommes, si frustes que soient leurs manières, si primitive que soit leur mentalité, si peu défrichée que soit leur intelligence, dites-vous qu'ils savent départager les deux groupes de chefs ci-dessus exposés et opposés.

Les apparences ne les trompent pas. Ils ne réservent point l'indulgence de leurs jugements aux officiers, fussent-ils même très indulgents, qui ne donnent pas l'exemple.

Ils portent dans leur sac un certain nombre d'axiomes, justes ou injustes, qui codifient leur manière de voir, et se formulent dans le goût suivant :

Qui trop brille au cantonnement ne saurait briller en ligne.

Qui se montre trop indulgent en ligne ne manquera pas de se manifester impitoyable au cantonnement.

Etc., etc...

D'une manière générale, ils opposent la conduite du cantonnement à celle de la ligne. Pierre de touche simpliste, évidemment. Mais puis-je ajouter que cela enferme infiniment de vérité, si j'en juge du moins par l'expérience même de mes hommes? Or, moi, je suis l'officier de la ligne.

Si c'est une tare, je l'avoue. Bien mieux, je l'étale avec quelque orgueil. Je proclame qu'à la guerre, c'est la guerre qui est l'essentiel. Elle ne réside pas, pour l'officier, dans l'application des procédés réglementaires de reprise en mains, simple trompe-l'œil pour revues ; elle exige de lui simplement un acte de foi, ou plutôt de confiance raisonnée, dans le moral des hommes, et uniquement cela.

Quand il faut que l'homme prenne une décision, avant le combat et au moment du combat, cette décision nécessite tant de bonne volonté, une si indispensable adhésion du cœur, tant d'oubli de soi-même, des siens, de ses intérêts les plus chers, tant d'abnégation absolue qui va jusqu'au sacrifice !... Ces braves gens, cousine, pensez-y bien, ces braves gens, la plupart sans bien comprendre pourquoi, doivent refouler au fond d'eux-mêmes l'instinct de conservation, le plus puissant de la nature humaine après l'amour maternel. N'est-ce rien que cela?

Et croyez-vous que la crainte du conseil soit suffisante pour provoquer leur surhumaine énergie? Allons donc ! Le conseil de guerre, ce sont les lâches qui le recherchent et le sollicitent dans l'espoir d'échapper au feu par une condamnation aux travaux publics.

Mon pauvre capitaine, quelle lourde erreur il commettait ! Que peut-il bien rester de son affirmation? Il en reste ceci.

L'an dernier, mes gars s'étaient battus toute

la sainte nuit dans une tranchée bouleversée.

A cinq heures, comme le petit jour commençait à poindre, je m'aperçus que nous n'avions plus de parapet et que les Allemands allaient surprendre tous nos mouvements. Demeurer ainsi exposés, c'était nous isoler du gros de la troupe, c'était nous constituer virtuellement prisonniers, tout mouvement dans le boyau devenant impossible.

Je réquisitionne une dizaine d'hommes de bonne volonté, et nous voilà en bras de chemise, réédifiant un parapet de fortune. Comme il fallait aller vite et qu'il ne restait aucun sac à terre utilisable, nous prenions tout ce qui nous tombait sous la main pour relever notre édifice. C'était encore insuffisant.

Alors on détruisit les feuillées — ce mot charmant désigne des water sans water — dont les matériaux de construction n'avaient pas été éventrés ou brisés ; on les empoigna à pleines mains sans se soucier si les poutres et les sacs trop parfumés soulevaient le cœur en accablant les bras. Double sacrifice.

Mon capitaine passa.

Nous ne l'avions vu de toute la nuit.

Il me demanda des nouvelles, en s'étonnant de ma tenue et de notre ouvrage. Je lui contai notre nocturne de damnés. Il m'écouta distraitement et reprit immédiatement sa tournée. Puis, soudain, il s'arrêta, m'appela, et me désigna du doigt une boîte de sardines vide qui traînait sur le parados.

« Je vous avais cependant dit de me faire ramasser et enterrer les ordures pendant la nuit. » Il ajouta : « Dans l'intérêt de votre santé. » Oui, le cher homme, c'est dans mon intérêt, pour ma santé, pour mon plaisir, qu'il me parlait, qu'il avait ordonné et qu'il récidivait.

Seulement, mes gens, qui l'entendaient, ne le comprenaient pas. Ils étaient blêmes. Ils serraient les poings. Ils allaient éclater... Il fallut, mais il suffit que mon attitude traduisît la volonté que j'avais de ne rien dire moi-même, ni de ne rien laisser dire, pour qu'ils consentissent à se taire.

Etonnez-vous après cela que ce capitaine — qui, par ailleurs, témoigne d'excellentes qualités d'administrateur — ne réussisse pas à conquérir la confiance de nos hommes !

Il a beau leur répéter : « Voyez, je vous nourris bien. Je surveille le cuisinier. Je fais bénéficier l'ordinaire d'un boni considérable. » Les bénéficiaires s'obstinent à se montrer réfractaires. Ils écoutent, mangent, gardent une attitude détachée, mais hostile... et se battent bien parce qu'ils ont d'autres chefs qui les comprennent, qui sont toujours devant eux, qui jouent autant qu'eux leur existence, qui les aiment et qu'ils aiment.

Pour eux, cousine, ces hommes sont les fidèles et les loyaux compagnons d'armes.

On est leur grand frère, leur confesseur, leur ami. Ils vous content toutes leurs peines, leurs malheurs, qui sont variés à l'infini et pour les-

quels, hélas, la plupart du temps, on ne saurait trouver d'issue, d'allégement ou de remède.

Mais en somme, cousine, tout finit par aller.

Eh bien, oui, il y a deux espèces d'officiers. Mais elles se neutralisent l'une l'autre. Comme il suffit d'une heureuse influence pour obtenir les résultats les plus inattendus et les plus admirables, l'armée tient.

Aussi avez-vous eu grandement raison, cousine, de ne pas tolérer qu'un énergumène insultât les officiers de France devant vous.

Gardons notre esprit critique ; gardons-le précieusement par respect pour notre personnalité que nous n'avons pas le droit de diminuer consciemment et volontairement ; mais gardons-le pour nous... et pour un temps.

Un jour viendra...

LES PETITS NOIRS

Aujourd'hui, si vous y consentez, cousine, je vous entretiendrai de petits noirs. N'allez pas croire au moins qu'il s'agit du petit noir que chaque matin, depuis bientôt trois ans, je déguste et dont je me délecte tant, que je le guette et l'attends presque avec impatience. Non, le noir d'aujourd'hui, ce n'est même pas celui dont parfois je broie un peu. Celui d'aujourd'hui, je n'en bois et je n'en broie pas ; j'en mange, en tête à tête avec vous. — Mais, cousin, je n'arrive pas à vous comprendre. — Mettons, cousine, que je parle nègre.

Voici le conte, à l'instant recueilli de son ordonnance par votre cousin.

Ce brave garçon — c'est le « tampon » que je veux dire — est un sage. Jamais il ne parle. Par contre, il sait faire parler. C'est même pourquoi nous nous entendons si prodigieusement. Car je suis, comme vous le savez, cousine, beaucoup moins sage que lui en ce point.

Le commandant l'avait envoyé à la ville voi-

sine avec une corvée de ravitaillement pour le bataillon. Là-bas, tout en surchargeant ses rudes bras de colis de victuailles, il a emmagasiné dans sa solide tête de paysan finaud quelques jolies histoires à moitié civiles, à moitié militaires, pour la joie de son patron qu'il sait éminemment curieux.

C'est l'une d'elles que je vous veux rebailler sur l'heure, au regret toutefois de ne savoir conter suivant la manière pittoresque des simples. Mon Dieu, que je suis bavard !

Donc, cette petite ville fêtait, paraît-il, le départ des petits noirs qui étaient de grands beaux nègres. Or, ce n'est pas une tradition en France qu'une cité vouée au commerce applaudisse au départ d'une troupe, fût-elle colorée. Une troupe, c'est une mine à exploiter, et nous ne vivons pas une époque où le patriotisme fait oublier les affaires.

C'est peut-être qu'en fêtant son départ, direz-vous, on étalait un patriotisme désintéressé et de bon aloi qui méritait d'être récompensé de la venue d'une autre troupe. Cousine, c'est vrai et c'est faux à la fois. Oui, les habitants de notre petite ville avaient des parents, fils, frères, maris, sur le front. Ils avaient longtemps espéré voir arriver, mêlés à d'autres, leurs bien-aimés parents dans la petite ville. Hélas ! Hélas ! les règlements s'y étaient jusque-là toujours opposés. La règle est la règle, surtout en guerre. Ils s'étaient inclinés.

Mais quel n'avait pas été l'étonnement de ces bons civils, pour qui une loi semble porter en elle le définitif et l'éternel, en voyant débarquer sur leur quai, accoutumé aux pacifiques territoriaux, tout un magnifique bataillon de magnifiques Sénégalais, magnifiquement équipés, luisants de mine, insolents de santé, avec cadres doublés et effectifs renforcés.

On pensa qu'ils ne faisaient que passer comme souvent les troupes blanches. Les noirs s'arrêtèrent.

On pensa qu'ils repartiraient bientôt. Ils demeurèrent... plusieurs semaines.

On pensa qu'ils se reposaient de la longue garde d'un secteur. Ils arrivaient du Midi où ils avaient séjourné tout un hiver dans le plus raphaélique des décors.

On pensa qu'ils avaient accompli des prodiges. Ils se vantèrent de n'être montés que deux fois en ligne en douze mois.

On pensa que ces deux affaires avaient décimé leurs effectifs. Ils avouèrent de toutes leurs dents blanches que les pertes étaient infimes.

On pensa qu'ils allaient se préparer à un grand assaut. Ils passèrent leur temps à charger des wagons et à les décharger.

On pensa que c'était un bataillon spécial, d' « incapables au combat ». Une note officielle affirma que c'était un des plus glorieux de l'armée française.

Alors, on ne pensa plus.

On se désintéressa de la question, comme on se désintéresse en France de tout ce qu'on ne comprend pas. On se laissa vivre ; on en vécut. Les nègres se répandirent dans cette ville qu'on croyait consignée pour les troupes au repos. N'est-il point exact d'ailleurs qu'une troupe non fatiguée ne peut être considérée comme une troupe au repos? Peu encombrants, d'ailleurs, ces petits nègres triomphants. Leur flot était pour ainsi dire canalisé ; ils ne connaissaient que l'itinéraire qui mène des maisons bien buvantes aux maisons mal famées.

Un jour, ils dérogèrent.

On découvrit, dans une cabane abandonnée, deux bambins massacrés, mutilés.

Une jeune femme subit les pires violences.

Une pauvre vieille fut trouvée fort mal en point.

Devant ce triple accès de sauvagerie, les autorités s'émurent. Quelques fonctionnaires émirent cette prétention, jusqu'alors jugée ridicule, qu'après tout les troupes noires étaient peut-être aussi malsaines pour les villes que les troupes blanches.

La rumeur publique s'enfla tant qu'elle devint clameur et renversa tous les obstacles administratifs. Le départ fut décidé. L'allégresse se donna libre cours. Elle était prématurée. « Rira bien qui rira le dernier, » murmuraient peut-être, riant sous cape, les bons nègres. Ils savaient en effet que leur commandant, interrogé sur l'état de

préparation de sa troupe, avait répondu qu'elle n'était point prête pour les assauts ou pour la ligne.

Pourtant ils s'en allèrent. Mais les braves citadins n'apprirent point sans stupeur que le bataillon partait... empierrer des routes et scier du bois.

C'est ce départ auquel assistait mon tampon. Il n'y eut, affirmait-il, ni au revoir, ni mercis. Les civils disaient : « Ouf ! » Les militaires : « Y a pas bon. »

Pourquoi, pas bon, ô soldats cantonniers et bûcherons? Y a pas bon pour des divisions que je connais bien, et qui, pendant que vous cantonnerez et que vous bûchonnerez, tiendront huit et dix mois un mauvais secteur où chaque jour l'on peine, où chaque jour quelqu'un est blessé à son poste, où l'on guette, où l'on patrouille, où l'on meurt, obscurément, sans gloire.

Là, nulle économie des hommes. Parmi ceux-là, certains insinuent — mais c'est un propos haïssable — qu'on économise les troupes noires pour les garder en vue de répressions possibles. Aïe ! Aïe ! cousine ! Anastasie brandit ses ciseaux ! Mais je vous répète que ce n'est pas moi qui pense ainsi. Je ne vois là, moi, cousine, qu'une simple coquetterie d'un pays qui tient à conserver ses objets de luxe et ses troupes d'élite.

LE RIRE AUX LARMES

Je viens de lire *le Rire* et j'ai pleuré. Vous allez penser que j'ai pleuré de rire ; hélas non, j'ai pleuré de vraies larmes. J'ai pleuré sur l'esprit du temps de paix, aujourd'hui défunt, et sur la niaiserie triomphante du temps de guerre. J'ai pleuré sur la bêtise coupable d'une censure qui ne cisaille pas les mensonges les plus honteux et les plus décourageants et qui laisse le crayon d'humoristes au rabais, bien que richement embusqués, propager les pires légendes ; j'ai pleuré parce qu'au bout de trois ans de guerre, on n'a pas le droit de se f... à ce point du fantassin français sous couleur et sous le prétexte simple — heureux les simples! — de ridiculiser son adversaire ; j'ai pleuré, en me souvenant du rire franc d'autrefois dont j'étais l'ami et qui n'est plus aujourd'hui qu'un Rire rouge — le Rire peut-il être rouge? — ou, si vous le voulez, qu'un Rire jaune.

Est-il possible que, malgré la correspondance que nous avons entretenue pendant de longs mois avec l'arrière, il y ait encore un civil pour croire à la légende de l'Allemand ne s'arrêtant de scier

des mains de petites filles que pour lever les siennes en criant : « Kamerad »?

Y a-t-il rien de plus inconcevable au monde que de voir que cette fable, qu'on distille pour la France depuis vingt mois pleins et qu'on ose illustrer encore aujourd'hui, n'a pas encore provoqué la révolte indignée du public?

Après tout, ces publications n'ont peut-être plus de lecteurs. Ce serait là le verdict vengeur de la justice immanente.

Car, d'abord, de telles histoires sont pertinemment fausses et par conséquent haïssables en soi. Le soldat allemand est un adversaire remarquable, le pire adversaire, oserai-je affirmer. Mais, de plus, ne sentez-vous pas, cousine, tout ce que ces légendes contiennent de choquant pour le poilu français? Comment, c'est par ce piètre ennemi, ce pleutre ridicule et mal bâti, ce lâche déguenillé, ce lourdaud qui ne pense qu'à bâfrer, ce pauvre hère las et privé de tout, ce chien conduit à la chaîne, ce « camarade » de toutes les actions offensives, que nous nous laissons arrêter depuis trois ans ! Mais c'est une honte, ou une infamie, et nous sommes nous-mêmes les derniers des derniers !

Ah ! si le citoyen qui ose rééditer à leur millionième édition ces horreurs qui sont des erreurs avait fait une fois son devoir comme fantassin, il aurait connu l'allant et la vigueur des *stosstruppen*, la parfaite discipline au feu des com-

pagnies d'assaut prussiennes, la vigilance de la sentinelle allemande dans sa tranchée, l'habileté et le cran manifestés dans les incessants coups de main de cette troupe ennemie toujours en éveil et toujours active.

Au reste, quand même le soldat allemand serait de valeur nulle, quel intérêt y aurait-il à publier son incapacité à son de trompe?

Allez donc voir en Angleterre amie et en Allemagne ennemie, deux pays susceptibles de nous donner, quoi qu'on en dise, quelques leçons encore, si l'on y dénigre systématiquement l'adversaire. Bien au contraire, on le vante sur tous les tons.

Les gazettes allemandes parlent quotidiennement du courage incroyable et surhumain des Français, de leur mépris de la mort, de leur résistance désespérée, etc., etc. Quant aux journaux anglais, ils s'étonnent froidement de l'acharnement déployé au combat par le Boche qui ne rend que pied à pied et mètre par mètre les territoires qu'il nous a jadis ravis, avec l'envergure d'un rapace, dans son envolée de voleurs.

Voilà qui est politique et intelligent. Voilà qui place le soldat national sur un piédestal mieux que tous les dithyrambes, tous les discours, toutes les proclamations, toutes les formules ampoulées dont le poilu est saturé.

Ah ! quand la France voudra bien cesser de faire de l'esprit, et quel esprit ! elle prendra enfin la guerre au sérieux, et, méthodiquement, viendra

à bout de son adversaire. Mais chacun chez nous ne prétend qu'à l'esprit, à tout propos et surtout hors de propos. C'est une manie dangereuse, une erreur mortelle.

Je sais bien que l'humoriste professionnel pense remonter dans l'estime du poilu en l'accablant de flagorneries. Nous le connaissons, le poilu imaginé par l'arrière, retouché comme par un photographe qui prétend embellir le client, déformé, enluminé à la manière des images d'Epinal. Contemplez ce troupier français, joyeux, endiablé, cynique, querelleur, riant de tout et blaguant tout, infatigable, insensible à la souffrance, briseur de lignes et enfonceur de fronts, gouaillant dans la boue, gouaillant dans le sang, gouaillant dans la mort.

Là encore, l'homme du rire fait fausse route. Le Poilu n'aime pas qu'on le caricature, qu'on le chienlise, qu'on laisse à penser que le front ne connaît que les éclatements d'un perpétuel éclat de rire.

Les premiers feux de la guerre éteints, l'enthousiasme de la ruée vers Berlin glacé par Charleroi et Morhange, notre soldat est devenu grave devant l'implacable sort qui le voue aux longues années de patiente misère de la guerre de positions. Il a accepté son malheur, non certes sans imprécations, mais avec la résignation d'un Français pacifique promu provisoirement au rôle d'héroïque défenseur de la Patrie. Il est resté solide au poste, sans pourtant cesser de penser avec mélancolie

à sa mère qui pleure, à sa femme qui se plaint, et à ses petits, temporairement orphelins. S'il gouaillait, il serait monstrueux et hors nature. Or c'est un fils, un mari, un père, et au sens sublime, un homme.

Quand jaillit de sa gorge serrée un « mot », un vrai « mot » tout naturel, tout spontané, sans le plus petit effort d'un cerveau peu entraîné, ce mot n'est pas toujours conçu dans le sens que vous rapportez, Monsieur l'humoriste artificiel. Le mot est profond, dur, cruel, juste, et chacun en prend pour son grade, même vous, Monsieur le dessinateur du Rire jaune.

Et puis tenez, je vous pardonne, comme un grand martyr pardonna un jour à ceux qui ne savent ce qu'ils font. Car vous ne savez pas. J'en juge par la manière dont vous dessinez la tranchée notre tranchée faite depuis vingt mois à V... par exemple, de quelques vagues trous d'obus mal joints. Vous, vous la supposez semblable à la tranchée théorique, couloir profond, poli, uni, sec, où l'on se sent à l'aise et à l'abri, presque confortablement. Vous n'y êtes jamais venu. Vous ne savez pas.

Aussi, n'essayez pas de nous comprendre, et taisez-vous, ah! oui, taisez-vous !

N.-B. — Cousine, je m'excuse de vous avoir un peu sacrifiée dans cette fin de lettre ; mais il me fallait régler le compte de cet homme.

L'ARMÉE DOMINICAINE

Je voudrais, cousine, vous parler aujourd'hui de l'armée dominicaine. Ne vous effarouchez pas et ne redoutez point de ma part une intempestive digression d'érudit hérissé de documents et rébarbatif. Vous auriez grandement tort, cousine. Le front ne m'a pas changé à ce point.

Au reste, il me paraît aussi impossible, au bout de trois ans de guerre, de disserter congrûment sur quelque sujet que ce soit que de percer le front allemand avec quelques bataillons d'élite.

D'aucuns, pour qui la guerre ne fut pas, comme à mon égard, une marâtre, mais bien une mère nourricière, prétendront peut-être le contraire, non sans raison.

Ils ont droit à être félicités. J'envie leur cerveau demeuré intact, et demande à changer de place avec eux, simplement pour voir si mes lacunes se combleraient proprement.

Mais je me sens encore capable de vous entretenir, mes souvenirs restant vivaces, de l'armée

dominicaine — probablement une de nos futures alliées. — Vous la connaissez, du reste, cette armée célèbre qui, sur un effectif de neuf mille combattants, compte plus de généraux que de soldats. Jugez quelle discipline doit y régner ! Les Boches pourraient en crever de jalousie ! Eh bien, non ! Ne jugez pas. Vous jugeriez mal. En effet, chaque général, escorté de quelques civils mobilisés pour la circonstance, risque sa petite révolte personnelle tous les mois. Il réussit ou ne réussit pas, cela n'a pas d'importance pour nous, c'est si loin ! Et le *pronunciamiento*, cette fleur vénéneuse de l'Amérique latine, ne me paraît jamais devoir s'acclimater sur notre bien-aimé sol français.

Mais il me semble pourtant que nous réalisons en ce moment un effort colossal pour nous adapter à la conception militaire de nos anciens colons de Saint-Domingue et, si cela dure, nous réussirons à la laisser loin derrière nous.

Les jardiniers nationaux du beau jardin de France mènent de front la culture de l'éternel cyprès pour petits combattants et celle de la feuille de chêne pour grands généraux. Un jour viendra sans doute, au bout de sept ans de guerre, où le nombre des officiers supérieurs dépassera celui des fantassins de deuxième classe.

N'en désespérez pas ; mais soyez-en au désespoir. Oui, le nombre des soldats diminue chaque jour un peu, par suite de cette fantastique guerre d'usure qui « détruit pour détruire », sans but

défini ; par contre, chaque mois nous apporte sa petite liste de généraux nouveaux. Le communiqué ajoute, en manière de palliatif, qu'il ne s'agit là que d'un simple remplacement et que ces nominations ne sont faites que pour combler les vides provoqués par le passage dans le cadre de réserve. En réalité, les remplacés tiennent bon ; et l'on oublie seulement d'ajouter qu'ils demeurent en activité, dans leur place même, et avec les mêmes fonctions. Qu'importe d'ailleurs s'ils n'y restent pas, puisqu'on créera à leur intention une sinécure, inutile et coûteuse, une inspection, une mission, un majorat de garnison, destinés à leur éviter la relégation pénible pour leur amour-propre dans une ville du centre devenue célèbre grâce à eux et à ses porcelaines. Les porcelaines et ces généraux ont d'ailleurs un point commun : ils ont été décorés avant d'aller au feu.

Et puis, comme les porcelaines, ces généraux, ça se casse parfois, mais ça subsiste ; on en recolle les morceaux ; et, ornements précieux, on les expose, on les exhibe.

Les généraux, la guerre en a tué peut-être une trentaine. Encore ce nombre est-il surtout imputable aux débuts de la campagne où tout le monde commettait imprudences sur imprudences.

Les autres n'ont jamais mieux vécu que depuis la mobilisation. Leur brillante et honorée et sacrée famille accroît chaque jour ses effectifs grassement pourvus, généreusement prébendés.

Si vous tentiez de compter le nombre exact de généraux inspecteurs dont nous nous glorifions comme d'une institution nationale : inspecteurs de régions, de dépôts, de personnel, de matériel, de trains sanitaires, de voies ferrées, d'engins de tranchées, d'armes automatiques, de groupes d'instruction, etc., etc., vous vous tromperiez avec certitude, car à la minute même où vous croiriez avoir vaincu la difficulté et terminé votre calcul, il y en aurait un nouveau de nommé.

Des petites garnisons pullulent en France, où cinq soldats perdus, noyés sous les flots de la paperasse militaire, oubliés par le front, constituent à eux seuls un ancien dépôt jadis important. Le major de garnison, dans les temps florissants de la paix, était un commandant, un colonel tout au plus ; aujourd'hui c'est un vétuste général qui y prend ses invalides aux frais de cette bonne fille de Marianne qu'il aime pourtant si peu.

Ne vous ai-je pas raconté, une fois, qu'un lieutenant instructeur entraînait l'obligatoire surveillance d'un capitaine, d'un commandant et d'un colonel? De même, un général chef de mission est nécessairement suivi et soutenu par la collaboration d'un colonel, d'un commandant, d'un capitaine et de quelques lieutenants.

Mon cœur de patriote bat de joie devant cet admirable et luxueux déploiement d'autorités superflues; mais ma bourse récalcitrante de contribuable honnête en gémit un peu.

Ah ! je sais bien, cousine, que si, le féminisme ayant triomphé, vous déteniez quelque autorité, vous ne seriez pas longue, vous, à rajeunir vos cadres, ainsi qu'une jolie femme opère chaque jour avec le sien propre ; vous fendriez des oreilles ; vous rendriez à un repos bien mérité des chefs las de quarante années de servitude militaire ; vous les achemineriez vers une sainte retraite qui ne manque pas d'une certaine grandeur ; vous reviendriez aux chefs de trente ans, généraux ou autres, plus actifs et moins cher payés. Je sais bien que votre escarcelle de bonne ménagère économe en pousserait un long soupir de soulagement. Mais au fond, bien au fond, vous agiriez là comme une odieuse petite révolutionnaire, et c'est ce qui répugne à notre âme traditionaliste et conservatrice de bons Français nés natifs de France.

Le respect des situations acquises est à la base de notre société, comme l'amour des dieux et le goût de la dorure ; nous autres, dieux tombés qui avons oublié les cieux, nous ne tombons pas les dieux qui restent ; nous ne demandons pas de comptes à Jupiter tonnant ; nous ne lui retirons pas la foudre dont il fait parfois si mauvais usage ; nous ne le diminuons pas, de peur d'avoir à rechercher ses responsabilités et d'être obligés d'user à son égard de sanctions, comme s'il s'agissait d'un simple mortel.

Sentez-vous, cousine, tout ce que votre conduite aurait d'anti-français et d'anti-patriotique dans

un pays qui n'a pas appris sans une stupeur où perçait la crainte d'avoir reçu un blâme indirect que les Etats-Unis avaient vécu et bien vécu durant un siècle et demi avec cinq généraux seulement : Washington, Grant, Shermann, Sheridan, et notre camarade Pershing, dit Percin?

Cinq généraux ! *Dominicani vobiscum ! Amen !*

LE TOUBIB-DIEU... ET L'AUTRE

Cousine, quelques mots qui vont vous surprendre : aujourd'hui je déborde d'enthousiasme. Vous m'en savez avare. C'est pourquoi, si vous m'accordez quelque perspicacité dans l'observation et quelque sincérité dans le jugement, et ce sont deux qualités auxquelles je tiens, vous allez déborder avec moi.

Me croirez-vous? Enfin, au bout de trois ans de guerre, j'ai trouvé un médecin qui, dans la zone des armées, soigne ses malades. Il les connaît tous, est informé sur leur cas spécial, ne commet pas d'erreur de traitement, remonte le moral des plus désespérés, use avec eux de bonté, leur parle doucement, accorde le maximum de faveurs, et obtient des résultats prodigieux. Inutile d'ajouter que cet homme — un cerveau et un cœur, — ce juste, ce dieu perdu sur terre, est mal noté, haï de ses chefs, frustré de tout avancement et de tout honneur, et que, venu à la guerre avec deux galons,

il en sortira avec deux galons, mais hissé par nous sur le pavois.

Songez qu'il ne sonne pas le branle-bas de combat à chaque inspection ; qu'il reçoit avec déférence, mais sans obséquiosité, les manitous ignorants et grassement payés qui sont chargés de le surveiller ; qu'il défend ses raisons d'agir, qui sont toujours des raisons ; qu'il accepte ses responsabilités, ou mieux qu'il les prend spontanément ; qu'il ne met pas à la porte, malgré des ordres venus d'en haut, ses malades non guéris ; qu'il ne passe pas son temps à flatter les manies de chefs aux âmes mesquines ; que jamais, par exemple, il n'acceptera de faire peindre en bleu les cailloux de l'ambulance et de tailler aux ciseaux les brins d'herbe du jardin. Enfin, toute sollicitation personnelle lui est étrangère et odieuse. Son seul but, sa pensée unique, c'est l'amélioration rapide et réelle de ses patients.

Ceux-ci arrivent chez lui souvent à bout de forces physiques et morales. Notre maître pourrait les glacer et les achever d'un mot. Il pourrait aussi s'en débarrasser en les évacuant rapidement sur une autre formation sanitaire ; ce jeu n'est-il pas fort goûté dans certaines régions? Non, il les garde tous, les soigne et les guérit.

Aussi faut-il voir ces malheureuses victimes de la guerre reprendre courage et confiance, se redresser, se retrouver, entre les mains tutélaires de ce dieu qui n'autorise personne, pas même les

généraux de l'arrière, à les mépriser ou à les traiter de haut.

Avec ses deux seuls galons, notre homme commande, exige, obtient tout, fait ce qu'il veut. Du confort, des remèdes, des installations nouvelles et des améliorations aux installations anciennes, il acquiert ou il conquiert tout. Sa haute réputation de spécialiste lui confère une autorité souveraine. Par lui, l'on peut juger de la vanité de ces hochets que sont les galons d'or.

Vous ne sauriez trouver, à vingt kilomètres à la ronde, personne qui soit plus détesté et plus adoré que ce médecin indiscipliné qui sait et veut soigner ses malades.

Puisque vous désirez à présent le mieux connaître, j'ajoute pour votre édification personnelle que ce toubib-dieu, incarné en ce dieu des toubibs, n'est pas... ne peut pas être un militaire de carrière.

Pourquoi non? interrogez-vous. Fi ! la curieuse qui veut s'initier aux mystères de l'armée ! Mais tout simplement parce qu'il y a antinomie entre le mot *médecin* et le mot *militaire*. Les accoler, c'est créer de l'impossible, de l'irréel, un mythe.

Si un major est vraiment médecin, il ne peut être vraiment militaire, et s'il est vraiment militaire, il ne peut être vraiment médecin. Il y a divorce par incompatibilité d'humeur entre ces deux fonctions qui s'opposent l'une et l'autre, et qu'on a voulu marier de force. Chaque fois

qu'un médecin militaire voudra jouer en conscience son rôle de médecin, le militaire se révoltera en lui ; et chaque fois que le militaire triomphera, la conscience du médecin protestera véhémentement.

Si le malheureux, justement accablé de ce conflit constant dans sa double personnalité contrainte à l'action, prétend maintenir entre l'un et l'autre élément un équilibre stable, parce que nécessaire, il ne saurait plus être désormais ni médecin, ni militaire.

Le militaire, en effet, doit appliquer aveuglément des règlements qui prétendent à la défense des intérêts de la collectivité ; le médecin, au contraire, ne peut et ne doit connaître que la défense de l'individu qu'on lui a remis en mauvais état, et qui est, en cet état, le seul intéressant, pour lui-même, et, si j'ose dire, pour la collectivité elle-même.

Entre les mille cas particuliers confiés aux bons soins du docteur et la règle générale et brutale imposée à l'officier, il y a désaccord perpétuel.

Mais, je vous en prie, ne vous affolez pas en imaginant une effroyable, perpétuelle et générale tempête sous les crânes et dans les poitrines de nos nationaux et très honorés médecins militaires.

Bien vite délestés d'un mince bagage médical dont ils n'ont que faire dans leur habituel service des casernes, ils plient vite sous le joug de l'inexorable discipline qui chante, en mélopée assourdie,

cette antienne quotidienne à leurs oreilles : « Pas d'histoires ! Pas d'histoires ! »

Pas d'histoires signifie, cousine, pas de malades en grand nombre, pas d'évacuations, pas de décès.

Le bon médecin militaire reconnaîtra peu, évacuera moins encore, mais ne gardera jamais entre les mains, ne fût-ce que pour lui donner les premiers soins, un cas suspect d'être dangereux.

Ainsi, selon les dires de notre mineur académique Capus, le très veinard, tout s'arrange dans le plus insoluble des problèmes moraux que l'armée ait pu se poser. Les règlements sont respectés, les locaux sanitaires reluisants et vides, l'ordre règne dans les infirmeries, comme il régnait jadis à Varsovie.

Et surtout, tout va pour le mieux dans l'avancement de nòtre militaire par destination devenu délibérément militaire et en qui rien ne subsiste du médecin qu'il put être jadis ; car il ne soigne plus rien, hormis son avancement.

Mais la santé des pauvres diables de payeurs d'impôt du sang en pâtit, en même temps que pâtit la nation qui perd chaque jour quelques-uns de ses plus chers enfants.

RIRE? S'INDIGNER? PLEURER?

Cousine, vous êtes une mère. Mais comme votre bonté ne s'épand point, en ce moment, sur des têtes blondes qui goûteraient par vous la douceur de vivre, vous vous êtes prise à chérir nos vieilles têtes noires de fantassins issus de la terre et qui y retournent. Votre sollicitude m'attendrit. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous nous voyez trop avec des yeux de mère.

Votre tableau charmant d'un cantonnement idéal où nous réchaufferions, retrouverions et réparerions nos forces perdues dans la ligne glacée, me paraît enchanteur. Il n'a, malheureusement, aucun rapport avec la réalité. Que n'êtes-vous major de cantonnement ! Je suis certain que nous bénéficierions enfin par vos soins d'un repos digne de notre effort.

Comme il vous faudrait déchanter, si vous nous voyiez ! Au fait, ne vous en ai-je pas assez dit à ce sujet? Puisqu'il vous plaît, faisons sur des pensers antiques de la prose nouvelle.

Quand nous arrivons au cantonnement, considérez-nous d'abord comme des convives non invités qui se profilent au seuil de la porte, et que l'on reçoit plutôt fraîchement parce qu'on les croit capables de mettre les pieds dans le plat.

Car, s'il y a table d'hôte, les meilleures places sont accaparées par les habitués et les pensionnaires. C'est de toute justice. Supposez un bon postier, un parfait ordonnance de cheval, ou un dévoué secrétaire d'état-major, qui lentement s'est accoutumé au confort d'une bonne petite chambre de campagne, où il fait venir par colis successifs tous les bagages de la terre. Il a, dans cet Eden en miniature, ses habitudes, ses objets usuels, et la sympathie des propriétaires qu'il nourrit sur le ravitaillement militaire.

Auriez-vous le front ou le mauvais cœur de vouloir expulser cet heureux locataire, de vouloir l'expulser, si j'ose dire, à jet continu, puisque chaque semaine une troupe fatiguée descend de la ligne?

Du reste, au profit de qui? Le combattant est entraîné à tout, y compris à la misère. Une botte de paille fraîche est pour lui un matelas inescompté. Les planches mal équarries d'un grenier, pourvu qu'il soit clos, lui semblent le luxueux sommier d'un hôtel-palace. Oh ! ces greniers, à la fois artistiques et minables, frêles et délicats logis en dentelle de torchis à l'excès ajourée !

D'ailleurs rassurez-vous, cousine : les seize

degrés de froid de la nuit ne sont plus que onze dans le jour, à l'heure du soleil.

Et il faut que le soleil pénètre juste assez, mais pas trop ; sinon les microbes que tue le froid pourraient vivre et tuer nos gens.

Or, à la même minute, nos gens tuent le ver en buvant de l'alcool en attendant que le verre d'alcool les tue. De bons petits « bistros » pleins d'humanité leur tendent les bras et les verres au coin d'un feu d'enfer et parmi la fumée réchauffante et parfumée d'une adorable atmosphère de tabagie à couper au couteau. Vous voyez bien, cousine, que vous avez parfois raison et que le poilu trouve quelquefois un asile de consolation. Mais c'est le seul, cousine.

Là, on débite un vin qui s'adorne d'une étiquette — votre ancien ordinaire — aux tarifs abordables de 3 et 4 francs la bouteille. Une prétendue liqueur cataloguée, que vous eussiez, avant la guerre, jaugée de loin, se paie 1 franc le petit verre de deux centilitres. Tout s'offre à vous dans cet Eldorado pour des prix dérisoires : 7 francs la lampe de poche de quarante sous, 2 fr. 50 la pipe de neuf sous, et ainsi de suite.

Oh ! bonheur inconscient des mercantis !

Une toute petite coopérative fixe par cantonnement annihilerait le grouillement de ces aimables parasites. Mais comme, dans notre France militaire ou civile, le chandevin est roi, les antiparasites ne seront point inventés.

N'y aurait-il pas cependant un moyen de se débarrasser de ces mercantis sans vergogne nés de la guerre comme les détrousseurs de cadavres naissent spontanément du charnier des batailles?

Ne saurait-on venir à bout de ces chacals et de ces corbeaux?

Les mercantis sont les Boches de l'intérieur. Plus coupables que les embochés du Kaiser, esclaves du sabre, que l'éducation a pervertis et dont la raison a dégénéré, les trafiquants de chez nous n'ont aucune excuse.

Ils profitent de ce que la nation tout entière — leur nation, s'ils étaient dignes d'avoir une patrie — fait la guerre et uniquement la guerre, pour vider les poches des combattants, affamer leurs familles, réduire à la misère les honnêtes gens, accaparer tout ce qui est nécessaire à la vie et à la santé publiques et répandre la terreur du lendemain parmi la masse moutonnière des braves gens de ce pays, le plus discipliné et le plus grognard à la fois du monde entier.

Toute la fortune passe pour l'instant entre les mains de ces bandits, déchets tarés, inaptes moralement et physiquement à faire campagne contre l'ennemi, mais qui jouissent par contre de la plus merveilleuse santé pour faire campagne contre nous.

Traîtres à la cause publique, lâches pour affronter la mort, ils n'ont de courage que pour soustraire la bourse de celui qui regarde vers le Rhin.

Dites-leur qu'il est criminel de voler ceux qui les défendent, ils vous répondront qu'ils n'ont pas besoin d'être défendus ; dans une France asservie à l'Allemagne, ils s'arrangeraient toujours pour continuer leur trafic honteux.

Si vous les menacez des foudres de notre justice boiteuse, c'est-à-dire légale, ils rétorqueront qu'ils ont l'habitude des tribunaux, qu'ils en passent les jugements dans leur comptabilité « par Profits et Pertes » et que le total des amendes et frais divers est prévu pour un pour cent des bénéfices inavouables.

Le peuple écoute, serre les poings, et ne dit rien.

Il est habitué. C'est la guerre. Rien ne l'étonne plus. Seulement la colère gronde. Elle éclatera un jour. Ce jour-là, le mouvement, guidé par des éléments troubles comme tous les mouvements qui n'ont d'autre mobile que la colère, accumulera les erreurs, les injustices, les violences inutiles et frappera cruellement et presque exclusivement les innocents.

Il faut prévenir le mouvement et par la même occasion en finir avec l'Allemand... de France.

Le moyen? Pendre les plus notoires mercantis.

Un beau matin, dans le soleil levant, la France rayonnante contemplera, accrochés aux arbres des carrefours et balancés par la brise matinale, les hideux cadavres — ce qu'il y a de plus laid en France — de nos mercantis nationaux.

Aussitôt, toute la collection des intermédiaires marrons et parasitaires, blêmissante et tremblante, tapie dans ses tanières, baissera doucement le prix de l'œuf à la coque de 100 francs à 0 fr. 15, trop heureuse de faire oublier son passé, ses bénéfices illicites et son crime.

En huit jours, la France sera purgée.

On pourra y revivre honnêtement, comme avant la guerre.

Les poilus auront enfin l'ineffable joie de savoir eux-mêmes et leur petite famille défendus.

Mais quels seront les exécuteurs des hautes œuvres?

Les membres, au nombre très limité, d'une « Ligue d'Action pure ». Les candidats devront prouver que leur passé est plus qu'irréprochable. Mais un casier vierge ne sera pas suffisant. La preuve qu'on est homme d'action, de dévouement, d'abnégation, apte à prendre ses responsabilités, sera exigée.

Les victimes? Les affameurs proclamés coupables par les tribunaux, à qui la loi ne permet que d'anodines sanctions. D'ailleurs le gouvernement sera officieusement prévenu et mis en possession de leur dossier.

En résumé, on fera ce qu'en 70 réalisaient déjà certains groupes de francs-tireurs, lorsque chaque nuit, après jugement, ils fusillaient les fermiers coupables de trafiquer avec l'ennemi.

Les francs-tireurs passèrent en conseil de guerre.

Ils furent acquittés et acclamés par la foule.

Les ligueurs de « l'Action pure » passeront, eux aussi, devant les tribunaux. Ils seront de même acquittés ; ils auront fait leur devoir dans la tranchée ; ils l'auront poursuivi au pied des potences justicières.

. . . .

En attendant, cousine, nous avons la jouissance d'un village. Sachons nous en contenter et occupons-nous de l'organiser.

Permettez-moi, sans être devin, de vous prédire une circulaire pour l'après-guerre. Car vous ne doutez pas qu'à cet instant suprême et suprêmement désiré, nous serons prêts, et toutes les bonnes idées — les plus révolutionnaires aujourd'hui — seront devenues paroles officielles.

1° Dans tous les cantonnements, les greniers habités auront été agencés préalablement.

2° Il y aura des lavoirs organisés pour que les hommes puissent laver leur linge sans contaminer les eaux potables.

3° Il devra toujours se trouver au cantonnement une réserve de paille fraîche afin que la horde des totos n'exerce pas ses ravages sur plus de six troupes consécutives.

Bon ! voilà que je déraille ! Sérieux au début, je finis, comme toujours, par aboutir à l'humour. Pourtant il arrive quelquefois que vous constatez l'inverse... Allons ! pardonnez-moi ! pardonnez-nous ; car nous sommes tous les mêmes.

C'est une telle consolation de rire, et surtout de rire de ce qui aurait pu faire pleurer ! Si vous désirez, cousine, que nous ne pleurions jamais, il faudra me permettre ce dérivatif. De cette façon, il jaillira quelques larmes encore, mais des larmes qui seront des perles. Ce sont de telles larmes qui se balancent au bout des cils des êtres sensibles lorsque leurs yeux rougissent, des larmes qui n'ont pour source ni la joie ni la tristesse, mais où se mire toute la mélancolie souriante d'une élite... la vôtre, cousine.

LES " AS " ABSENTS

Ils ne sont pas encore là aujourd'hui. Ils n'étaient déjà pas venus hier. Demain ne les verra probablement pas davantage. C'est ainsi depuis des jours, depuis des mois, depuis bientôt un an.

Durant cette interminable période, les rapports quotidiens des chefs des sections en ligne, appuyés par les commandants de compagnie, renforcés par les chefs de bataillon, corroborés par les colonels, sont montés gémissants jusqu'à la division : « Grande activité de l'aviation ennemie. Pas d'avions français. »

Mais le mal est sans remède, apparemment ; car jamais le remède n'est venu. Toutefois, comme la presse affirme avec la belle assurance qu'on lui connaît que nous sommes toujours les maîtres de l'air, que nos super-as se multiplient et que les avions boches ne savent plus où se cacher, nous en avons conclu que, chassés de tous les autres secteurs, les oiseaux crucifiés de noir sont venus se réfugier, éperdus, dans le nôtre, de façon

à y constituer une force si imposante que les aéroplanes français n'osent plus sortir.

Nous déplorions donc notre déveine, bien convaincus que le G. Q. G., poussé par des raisons supérieures, avait réservé les as des as pour ses principales régions d'attaque.

Hélas, dès que nous pûmes causer avec les troupes qui venaient de participer à certaine grande offensive, et que nous allions relever pour tenir le terrain conquis, toutes nos illusions s'envolèrent, aussi rapides que des Farmans filant vers l'arrière.

Le concert était unanime : « L'aviation nous a complètement fait défaut ; elle nous a perdus. Pas d'avions sur la première ligne, pas d'avions ! »

Les artilleurs, qu'on blâmait vertement de l'insuffisance de leur besogne, s'emportaient : « Comment vouliez-vous qu'on pût travailler utilement ? Jamais nous n'arrivions à obtenir un tir de réglage. »

Un jeune observateur d'aviation qui se trouvait là un jour ne nia point le fait ; il se contenta d'une excuse de classe : « Comment voulez-vous qu'avec nos lourds appareils, nous allions survoler la ligne allemande sans être nous-mêmes survolés par les avions de chasse ? »

Cette fois, ma religion était éclairée, mon opinion établie ; dès lors je sentis bien, non sans tristesse, que longtemps encore les faucons et superfaucons allemands pourraient venir nous photo-

graphier et nous mitrailler impunément dans nos tranchées.

Et je vous sens, comme moi, toute bouleversée et désillusionnée, cousine ! Mais quoi ! Serait-ce parce qu'une nouvelle idole de guerre est encore déboulonnée de son piédestal? Qu'importe? D'autres la remplaceront, qui seront elles-mêmes déboulonnées, jusqu'au jour où nous hisserons sur un socle d'impérissable bronze l'éternelle et marmoréenne statue de la paix, que je souhaite, de mes vœux ardents, victorieuse. Ce jour-là, tout reprendra naturellement sa place. Il ne faut pas vous désoler. La crise actuelle de l'aviation était prévue, obligatoire, inéluctable, j'allais dire nécessaire.

On n'encense pas impunément une arme comme nous l'avons fait, et ce, sans contrôle ; — sans contrôle, entendez-vous bien ; — on ne lui accorde pas toutes les autorisations imaginables, même celle de se passer de toute autorisation, sans détruire en elle la force vitale de la discipline que nous défendons furieusement et jalousement dans l'infanterie. On ne commet pas toutes les fautes sans payer un jour la casse.

Ah ! cousine, les jeunes gens épris de liberté, de vie large, de gloire et de belles tenues, d'honneurs tangibles et d'amours faciles, ont pu s'en payer à leur aise pendant trois années d'aviation. Ils ont couru des risques, — qui le nierait? — mais à leur heure, et trop souvent au gré de leur seule fantaisie ou de leur seule volonté.

Que d'autos envolées vers une ville voisine du camp pour le seul caprice d'un aviateur désireux de lire les journaux du soir ou de prévenir sa petite amie qu'il ne pourrait lui rendre visite que le lendemain ; que de randonnées pâtissières — toujours grâce aux 24 H.P. Renault ou aux 18 H.P. Berliet — dans les maisons les mieux achalandées, où les frimousses se font plus avenantes et plus séduisantes pour les porteurs d'ailes ! Que de flots d'essence ont coulé en pure perte, je veux dire en pure perte pour vous, cousine, et pour la France !

Le camp est vide ; l'escadrille s'est éparpillée sur les routes de France ; le chef de l'escadrille, qui n'a que le prestige insuffisant que confère le galon, se désole, mais s'avoue impuissant à prendre la moindre sanction qui rétablirait pourtant un peu son autorité méconnue et ébranlée, sinon bafouée. Car ses galons discrets et sans valeur, parce qu'ils ont été conquis dans les casernes de la paix, ne sont point générateurs d'autorité. Pourquoi a-t-on promu chefs ceux qui les arborent, au lieu de donner aux aviateurs leurs guides, leurs chefs, leurs maîtres naturels, encore plus indiqués ici que partout ailleurs : leurs as?

Quel peut être le prestige d'un capitaine d'escadrille, qui n'a rien fait ou à peu près, sur une escouade de jeunes gens à l'orgueil chatouilleux, fringants et frémissants, qui ont tous au moins un Boche à leur actif? Ah ! parlez-nous des escadres

volantes de Guynemer, de Rose, de Beauchamp ; celles-là planent et portent du mérite et de la gloire sous leurs ailes, je vous assure.

Hélas, deux de ces aigles gisent sous la terre ; la Mort fauche vite dans les rangs des braves. On a été obligé de les remplacer au plus vite ! Pourquoi n'avoir pas procédé à un choix rationnel parmi la foule pressée et empressée des candidats avides d'une gloire assaisonnée d'avantages factices? Non ! on a pris les plus appuyés, les plus recommandés, toute la graine d'embusqués, tous ceux dont l'idéal précis était de vivre le plus longtemps possible pour jouir au maximum des prérogatives du métier.

Parmi ceux-là, j'en entendais un, débutant brillant, interroger longuement ses collègues sur les risques de telle manœuvre, les dangers de telle autre, le manque de sécurité générale.

Pendant quatre-vingt-dix minutes sa préoccupation demeura : le danger, le danger, encore le danger.

Je conçois bien piteux vraiment les vols d'un tel homme. Mais va-t-il à la cheville de cet autre, un du troisième ordre sans doute, qui, devant mòi, en chemin de fer, pontifiait? « Guynemer, Guynemer, peuh ! disait-il, pas extraordinaire. Seulement, il mange et couche sur son appareil. Voilà sa seule force et son secret.

— Eh bien, Monsieur, répondis-je, le pays n'attend qu'une chose de vous : faites-en autant. »

L'APRE HIVER

Cousine, je suis désarmé. Je m'affranchis de toute crainte en ce qui concerne mon avenir militaire et guerrier pour me livrer au charme de votre lettre péremptoire. Vous exigez de moi la vérité totale ; et pour m'y contraindre, vous donnez l'exemple : vous me dites la vôtre, votre petite vérité, votre mignonne souffrance, votre grande douleur en miniature. Vous êtes exquise.

Je ne résiste plus. Tout d'abord, j'avoue, non sans quelque honte, que mon séjour en ligne ne m'a point permis de connaître le supplice réservé aux prospecteurs de charbon. Jamais je ne le mendiai. Jamais je ne fis la guerre pour l'obtenir. Jamais je ne le payai un prix fou. A dire vrai, je ne le connais plus. Mes camarades, comme moi, l'ignorent superbement et magnifiquement. Cette ignorance dédaigneuse et hautaine, c'est notre manière de nous venger de ceux qui ne veulent pas venir jusqu'à nous. Le charbon est de ceux-là.

Oh ! je sais bien qu'en principe il nous en est

distribué ; mais il y a loin de la coupe aux lignes ; et, si nous en avions, la guerre exigerait que nous ne nous en servions pas. Allumer du feu, c'est provoquer de la fumée ; provoquer de la fumée, c'est se faire repérer ; se faire repérer, c'est être bombardé ; et comme nous ne sommes abrités que contre la pluie — quand elle tombe sept minutes, — être bombardé, c'est être tué.

Voilà, cousine, un enchaînement logique de faits dont la déduction plaira à votre esprit clair. Elle vous expliquera tout au moins pourquoi les poitrines faibles, pour couvrir celles de l'arrière, ne forment plus un rempart en première ligne. L'arrière hospitalier ou la terre les ont rappelées.

Quant aux poitrines fortes, encore présentes, elles ressemblent aux secteurs. On y percute des cavernes profondes, et la résonance y est aussi parfaite qu'au fond du plus souterrain des abris à l'usage des plus grands chefs.

Si vous vous promeniez dans la tranchée et que vous entendiez monter des bas-fonds les toux quinteuses, grasses, sifflantes, rauques ou râlantes de ma section, vous seriez tentée de vous pencher vers les entrées des cagnas pour demander à la terre criblée et mutilée le secret de cette plainte obstinée, qui vous troublerait jusqu'à l'angoisse.

Comprenez-vous, cousine, pourquoi nous sommes les privilégiés du charbon à bon marché?

Je n'irai pourtant point jusqu'à déclarer que

nous nous sentons plus heureux que vous. L'hiver est trop long, trop rude et trop mouillé pour que nous nous permettions de plastronner. Mais nous sommes d'une trempe assez forte pour qu'aucune plainte ne nous échappe.

Pourtant on désespère à force d'espérer un printemps qui se dérobe et se fait inaccessible. Si encore nous pouvions nous abriter ! Mais les pauvres petits trous que nous nous aménageons ne tiennent pas contre une drue et cinglante averse. A peine les balles folles s'y arrêtent-elles ! Cependant, nous construisons de notre mieux ; mais, vraiment, nous ne sommes pas experts en la matière ; pas plus que notre chère France meurtrie, nous ne parvenons à être à la hauteur.

Et puis, quand on a veillé toute la nuit, quand il est défendu de bouger le jour, quand le chef de bataillon recommande de ne pas exécuter, même à la brune, de travaux trop visibles pour l'artillerie ennemie, je ne vois pas bien les chefs-d'œuvre de terre que nous pourrions réaliser. D'ailleurs, il nous faudrait les moyens, les instruments, des outils, des matériaux. C'est ce fonds qui manque le plus.

Eh bien ! mais, direz-vous, et le génie? Ah ! oui, le génie ! Il s'est spécialisé, cousine, dans l'édification des abris pour généraux et dans les travaux de seconde ligne. Il y a acquis une incontestable et admirable maîtrise ; mais ça ne nous sert pas souvent. Quant aux pionniers, ils ne quittent

guère les alentours du poste du colonel. Il y a là des hommes affectés au premier plan, qui, dans les défilés pour parades, nous ouvrent les voies, c'est-à-dire nous montrent le chemin. Pourquoi ne nous montrent-ils pas de même leur savoir-faire dans les défilés sans parade des boyaux chaotiques et insalubres?

Les secteurs, usés par plus de deux ans de guerre de position, croulent et s'effondrent. Quand la relève nous permet de les quitter sans regret, nous nourrissons l'espoir qu'au retour nous ne les retrouverons plus. Ils sont si branlants, si penchants, si caducs ! Hélas ! ils tiennent toujours assez pour nous ouvrir à nouveau leur sein accueillant.

Les boyaux sont impraticables? On passe sur le bled.

Les abris sont éboulés? On installe une tôle sur le boyau et ça fait un tunnel-abri sous lequel on tremble, non de peur, mais de froid.

Le niveau des parapets est-il égal à celui du fond de la tranchée? On se couche à plat ventre sur le sol, et l'on veille.

Je vous le dis, cousine, tout s'arrange, tout finit toujours par s'arranger. Mais on s'arrange en bougonnant, en maugréant, en pestant, en sacrant avec une égale, tenace, et constante mauvaise humeur.

Chacun crie que les travaux d'un secteur devraient bien rester sous la direction d'une auto-

rité permanente, derrière laquelle il y eût un bon vouloir et une volonté ; qu'il ne paraît pas nécessaire que tel régiment obéissant à des instructions et à des conceptions nouvelles détruise l'ouvrage de son prédécesseur ; que les engins de tranchée auraient intérêt à être protégés par un bon génie tutélaire ; que les munitions déposées ne devraient pas être obligatoirement vouées à l'enterrement ; que les postes de commandement gagneraient à être rapprochés ; que les fils téléphoniques pourraient être mieux posés pour être moins fréquemment coupés ; que les ordres ne sauraient se passer d'être transmis et de parvenir à destination, etc...

Mais à quoi cela sert-il, cousine, de crier, puisqu'aucun officier d'état-major n'est à portée pour entendre? Et quand bien même il serait là !

Un chef a dit l'autre jour devant nous qu'il ne fallait pas qu'une troupe de première ligne fût trop bien abritée. La surveillance se relâcherait, et elle risquerait d'être surprise et prise. C'est pour ce motif, paraît-il, que les Allemands font « Kamerad » !

Ça n'empêche que, sous un beau déluge ou sous une suprême avalanche d'obus, les hommes dont la philosophie se borne à un réalisme de bon aloi murmurent doucement : « Tout de même ! si j'étais soldat boche, je jouirais d'un certain confort ! »

Là ! Là ! Ne vous scandalisez pas et ne vous indi-

gnez pas, cousine ; ce mot n'est qu'un mot. Gavroche y grasseille et y gouaille. Mais Gavroche y sous-entend ceci : « Quand on est Français, on subit tout, même ce qui dépasse les forces humaines. Et on tient ! »

Vous me pardonnerez ce plaidoyer. J'aurais pu vous l'épargner, car, au fond, vous saisissez bien qu'il est impossible de comparer la queue au charbon et le corps à corps avec l'Allemand. Mais, en vous écrivant, je me suis remémoré certain homme de lettres, ma foi fort distingué, qui, n'ayant pas quitté Paris, me posait cette question : « Ne croyez-vous pas qu'on ferait bien de donner la croix de guerre à la capitale? »

J'ai réservé ma réponse pour réunir mes poilus, presque tous d'origine parisienne, et je leur ai transmis le point d'interrogation. Pas un n'a soufflé mot, mais tous se sont dispersés en riant de bon cœur, comme si je leur avais conté une bonne blague.

C'est la première fois que ces pauvres frères de misère ne me prennent pas au sérieux.

LES ESPOIRS DÉSESPÉRANTS

Il y a des instants, cousine, où je me dis que mon cœur est pour toujours réduit au silence : j'ai trop souffert, j'ai trop pleuré, j'ai trop déploré. Il me semble qu'aucune douleur nouvelle, qu'aucun deuil plus accablant, qu'aucune faute « de choix » ne saurait désormais m'émouvoir. Je me crois insensible. Nul besoin d'ordonner : « Tais-toi, mon cœur. »

Mon cœur est mort...

Et pourtant il vient de battre à se rompre.

Imaginez, cousine, l'occupation d'un secteur effroyable. Ma compagnie en seconde ligne. Les quatre sections séparées — l'état-major dirait : reliées — par des boyaux effondrés. Le bled impossible parce que trop proche des Allemands. Mon ordonnance ne parvient même pas, au cours de la nuit, à me rejoindre. Aucun ravitaillement à espérer. Une pluie diluvienne. Nous gîtons au fond d'un abri-caverne où l'air parvient d'autant plus difficilement que le trou d'entrée, sous le

glissement des parois de glaise, s'obstrue ou se bouche toutes les heures. Le ciel qui pleure est très identiquement de la teinte de nos âmes.

Que faire contre cette désolation? Rien. On rêve. Tout à coup, dans le matin infiniment calme, une voix s'élève et proclame : « Hé ! les gars ! Guillaume demande la paix. »

Personne ne bouge, tant on est réfractaire, par une longue accoutumance, aux bruits de cuisine. La voix insiste. Nous persistons. La voix s'inquiète.

« C'est su l' *Petit Parisien.* »

Cette fois, quelques oreilles se dressent. Du moment qu'un journal dit quelque chose, un bon Français doit le croire.

Les plus courageux se lèvent, si j'ose dire, et s'en vont tout courbés, écrasant leurs voisins au passage, jusqu'à l'entrée de la sape. D'autres suivent. Le réduit se vide. Je reste seul avec deux durs à cuire. Ils lèvent les épaules : « Bah, encore un perco ! »

Mon cœur à ce moment bat tout juste un peu plus fort qu'à l'habitude : Si c'était vrai !

Mais non, ce n'est pas vrai.

Ça ne peut pas être vrai.

Or, une voix, celle de Latèche, crie : « C'est vrai ! »

Si Latèche affirme, c'est qu'il y a quelque chose. Je reçois mal le choc. L'émotion me secoue comme une femme. Je ne tiens plus en place.

Heureusement, l'ombre propice, à peine contre-battue par ma pâle chandelle, dissimule mon visage à qui j'en veux de me trahir. Je tente de rendre ferme une voix que trouble l'émotion, et, de mon fond sépulcral, je crie vers la pente raide qui nous sert d'escalier :

« Passez les nouvelles ! »

Un bruit sourd me répond et deux boules de boue déboulent jusqu'à moi. Ce sont les deux permissionnaires qui ont provoqué ce bruyant émoi. Toute une nuit, ils ont peiné et ahané pour parvenir jusqu'à nous, c'est-à-dire jusqu'au devoir. Leur capote, immaculée à la gare de l'Est, n'est plus maintenant qu'une palette mobile d'ocre jaune.

Ils ruissellent. Ils chancellent. Ils sont ivres... ivres de joie, cousine. Mais oui, ces hommes sont encore capables d'émotion et de griserie. Dites-vous bien qu'ils vivaient jusqu'ici obsédés et hantés par une idée fixe : la paix.

Et, brusquement, l'idée devient réalité ; du moins l'image de la réalité s'esquisse dans le mystère de leurs âmes obscures, à l'instant où ils s'y attendaient le moins.

« Mon yeutenant, c'est su l' *Petit Parisien.* »

J'arrache nerveusement la feuille maculée à ses détenteurs. Je ne lis pas, je dévore. Avec une fébrilité que je ne me connaissais plus, j'ai parcouru et compris le texte en une minute. Mes gens me suivent des yeux, inquiets.

Ils ont peur de voir déjà s'envoler la douce illusion.

Il y a de l'angoisse dans notre tombeau. La petite bougie le comprend. Sa flamme tremble d'une mortelle inquiétude.

Que dois-je dire? Faut-il sur sa tige frêle faucher l'espoir? Faut-il laisser voguer le rêve chimérique et splendide?

Un instant je me débats. Il me souvient alors des ravages commis en ligne par la proposition d'arbitrage Wilson. Les hommes avaient cru quelques heures à la possibilité de cet arbitrage. Ils s'étaient gargarisés d'espoir. D'aucuns, devançant les temps, formulaient déjà des projets de retour au foyer.

La désillusion du lendemain n'en avait été que plus navrante. Il semblait qu'on eût soudain coupé, avec les ailes de l'idéal, les bras et les jambes de mes pauvres « bonhommes ». Non, décidément, il ne faut pas qu'à nouveau le découragement vienne briser, surtout au front, des bonnes volontés nourries du pain rassis de la longue patience, qui est un viatique, réconfortées par le fatalisme, qui est un baume à bon marché.

Je leur exprime donc de suite ma pensée totale. Je commente la proclamation du sieur Guillaume. Il n'est pas difficile d'en exhiber les ficelles. Pauvres ficelles ! Le grand acteur-dramaturge de Berlin convie bien les gens à souscrire

à la paix, c'est-à-dire à ce qu'il désire. Mais il n'offre rien.

Je m'efforce de découvrir à mes gens le traquenard ; il est impossible de s'aventurer délibérément et de risquer d'y tomber pour les belles moustaches du roi de Prusse ; l'hypothèse d'une pareille paix semble absurde. Profitant de la confiance qu'ils m'accordent, je prends sur moi la responsabilité d'annoncer le refus prochain et certain des gouvernements alliés. Mes gars grognent. L'un d'eux murmure dans un coin : « Evidemment ; on veut nous faire crever jusqu'au dernier. » Sa voix n'a pas d'écho. L'auditoire est atterré. Il espère encore que je peux me tromper. Par déférence, il ne trahit pas son désir. Il préfère penser à autre chose. Du rêve à peine éclos, il ne subsiste plus qu'un cauchemar. Mieux vaut n'y plus songer. Si l'on parlait d'autre chose ! Les permissionnaires content Paname et ses débordements. Les yeux brillent de convoitise et de colère. Des commentaires sans aménité s'échappent des lèvres de mes compagnons. Les demi-mondaines en prennent pour leur étage.

C'est tout ce que je voulais. Le dérivatif est trouvé.

Les hommes déçus se vengent sur les traînées. Les dieux en soient loués ! Comme le sujet n'est pas riche en ressources, il s'épuise, il languit, il endort les plus résistants. Sommeil, casse-croûte, pipe ; et la proposition Wilhelm est oubliée. Au

soir, mes travailleurs reprennent, sans penser à l'alerte matinale, le douloureux et quotidien martyre du travail nocturne.

Tout de même, cousine, je ne pense pas, sans frémir un peu, que j'aurais pu, pour quarante-huit heures, être éloigné de ma section, et que pendant mon absence les cerveaux auraient travaillé. Quelle déception alors ! Quelles en eussent été les répercussions? Je n'y songe pas sans m'inquiéter et frémir un peu.

Trois coups comme celui-là dans l'hiver, et la meilleure troupe n'y résisterait pas.

L'AUBERGE DU BON ACCUEIL

Depuis longtemps, bien longtemps, nous implorions le grand repos, celui qui, loin du bruit et du front, permet la détente du système nerveux et la désintoxication des muscles ; depuis longtemps aussi nous avions perdu tout espoir de le goûter jamais.

Mais des ordres sont venus de notre nouveau généralissime — un fantassin, celui-là, — et nous avons, au bout de onze mois, repris contact avec les vrais cantonnements de l'arrière, ceux où l'on est bien reçu et que mes gens surnomment : « l'auberge du bon accueil ».

Vous semblez un peu interloquée des marques d'évidente satisfaction que nous témoignons d'avoir été bien reçus seulement dans le gros bourg de B... ; mais si vous saviez, cousine, combien de fois nous avons été mal accueillis, vous vous étonneriez moins.

Ah ! ce qu'on est convenu d'appeler repos n'a pas toujours été, pour nous, une sinécure, et j'ai

connu des époques où mes hommes préféraient la ligne au cantonnement, le combat véritable à l'exercice intensif, le sommeil dans l'abri de bombardement à la nuit blanche dans la grange glaciale ouverte à tous les vents, la tranquillité relative des heures calmes de la tranchée à la sempiternelle corvée de nettoyage nécessaire dans certains cantonnements malpropres.

Je ne veux pas évoquer ici les hameaux très voisins du champ de bataille, aux trois quarts détruits, évacués et obligatoirement inconfortables, qui constituent des abris de fortune intéressants pourtant au moment des relèves. Non, je ne songe qu'aux villages habités de la zone, que la fréquentation constante de la troupe combattante aurait dû lentement, sûrement, infailliblement, accommoder, améliorer, rendre habitables et hospitaliers.

Mettez-vous, un instant, cousine — oh! un petit instant, — dans la peau du fantassin fatigué successivement par sa séance de tranchées et par une longue marche de 25 à 30 kilomètres, et qui arrive au village tant désiré ; son imagination, au cours des dernières heures d'un effort désespéré, l'a égalé au paradis trouvé.

A ce moment, tout exténuée que vous êtes, vous constaterez d'un œil vitreux l'inconfort absolu de la place et l'impossibilité d'y organiser des logements de troupes ; votre cerveau endolori s'endolorira encore lorsqu'il pourra concevoir

l'esprit inhospitalier de la population, immédiatement révélé par la désagréable réception qu'elle vous ménage dans ce campement non aménagé. Vous vous demanderez pourquoi on vous a menée si loin en vous voyant échouer dans ce hameau privé de ressources et de civilisation ; et vous pesterez avec raison contre les ordres venus de haut, de trop haut, de si haut qu'ils semblent ignorer les contingences humaines.

Combien de fois n'avons-nous pas été envoyés dans des cantonnements déjà occupés par une troupe, ou notoirement insuffisants ! J'ai vu, de mes yeux vu, cousine, entasser deux bataillons dans une ferme, pour une longue période de vingt jours, tandis que des villages à peine distants de deux kilomètres étaient libres, et demeurèrent libres pendant trois semaines.

Le résultat fut rapide et concluant : nous remontâmes en ligne avec le double de malades.

Des villages qui, par la légèreté et la rusticité de leurs constructions, avaient semblé agréables en été, devinrent des cimetières en hiver.

Assurément, ils ne pouvaient, par leur vertu propre, s'adapter à toutes les saisons ; mais personne ne s'était préoccupé de les adapter à la lutte contre le froid et la pluie ; personne n'avait su juger que les greniers aux planches latérales disjointes et aux toitures en écumoire offriraient de dérisoires et funestes abris à des sections entières et entièrement mal en point.

Mais qu'est-ce cependant que toutes ces misères matérielles auprès de la détresse morale où jette l'abord hostile des habitants du pays?

Pensez qu'à l'arrière une bonne parole, une autorisation de venir s'asseoir autour de l'âtre, un peu de tisane ou un doigt de bouillon aux malades de l'escouade, calment les rancœurs, adoucissent les fièvres de l'âme, versent un baume sur les ulcères du cœur.

Trop souvent le paysan n'a pas compris. Parce qu'un jour on lui avait chipé une poule, parce qu'une autre fois on lui avait saccagé quelques bottes de paille, il s'est pris à regarder son défenseur naturel comme un ennemi, un intrus indésirable, un envahisseur sans droit, un dévastateur à fuir comme la peste ; il le lui a bien fait voir.

Défense de passer ici, défense de manger là, défense de vivre dans cette maison. C'est dans le coin le plus malpropre de sa ferme, près des porcs et des bœufs, que le soldat est parqué par le propriétaire ; et celui-ci ne manque pas de lui faire remarquer « combien il est heureux de profiter gratis de la chaleur des bêtes ».

Etonnez-vous après cela qu'un ferment de révolte vienne éclore au cœur du soldat, et que des représailles s'exercent au détriment de la basse-cour.

Mais ce n'est pas tout. Quand le poilu combattant arrive dans une imposante bourgade il se

réjouit en son âme de cette chance inescomptée : voilà un pays de ressources.

Hélas ! comme la localité est agréable, tous les services de l'arrière y sont déjà installés : automobiles, postes et télégraphes, train des équipages, bureau des étapes, etc., et dans chaque maison où nous logerions de vingt à trente hommes, quatre ou cinq uniformes étrangers aux combats sont installés, qu'il est impossible de débusquer, même par nécessité de service.

Aussi, cousine, comme j'approuve un bon et brave colonel de zouaves ! Il se heurte un jour à l'hostilité coalisée des autorités militaires et des autorités civiles, à celle des habitants peu désireux de changer de clientèle et à celle des embusqués enracinés dans leurs aimables habitudes. Il fait mettre baïonnette au canon à toute sa troupe, et somme les joyeux occupants de céder la place en moins d'une heure à ses valeureux poilus.

Trente minutes après, on s'arrachait hommes et officiers : jamais le régiment ne fut plus heureux.

NE NOUS FÉLICITEZ PAS

J'ai habituellement plaisir à vous écrire, car je vous dis tout, spontanément, comme je le pense. Cette fois, je suis gêné.

Pensez, cousine, que vous me couvrez de lauriers qui ne me sont pas dus et d'éloges que je ne mérite point. Vous me félicitez d'une victoire à laquelle je n'ai point participé, dont seul l'écho est parvenu jusqu'à moi, et qui ne toucha notre secteur que par contre-coup.

Bien mieux. Vous me parlez de victoire, à l'instant où tous les poilus, seuls juges en la matière, parlent d'échec. Je me défends bien d'avoir une opinion sur ce que je n'ai point vu ; mais, hélas, un ensemble de faits et de coïncidences me porte à penser comme mes frères d'armes. Tous, oui tous, vous entendez bien, sont mécontents. Ils doivent avoir raison. Je n'ai rencontré qu'un officier satisfait. C'est un élégant chasseur d'Afrique qui arriva après la bataille, manifesta le plus grand enthousiasme, réussit à remettre à flot,

dans les cantonnements, le moral des vainqueurs malgré eux, et fut, pour ce glorieux fait d'armes — d'armes remises au fourreau — cité à l'ordre de l'armée.

Lui mis à part, voici ce qu'on dit en substance : « C'est comme si l'on n'avait rien appris en trente mois de guerre. On a commis des fautes comme au premier jour. Attaque après préparation insuffisante, progression mal réglée de l'artillerie, utilisation enfantine des tanks, aucune surprise de l'ennemi. » Mais, cousine, je ne veux pas entrer dans le menu détail des récriminations. Vous n'y entendez rien, et je ne voudrais pas que vous prétendiez juger de ce que vous ignorez. Contentez-vous de ceci. S'il y a victoire, ce sont les civils qui l'ont remportée. Ils ne finissent pas de les entasser les unes sur les autres, quittes à se montrer d'autant plus veules et aplatis quand le démenti de la réalité leur parvient. Laissez-les donc dire des bêtises ; haussez les épaules, et stoïquement, sereinement, dans votre coin béni, espérez en des jours meilleurs.

Je ne vous dis ces choses que pour éviter que vous m'écriviez sur le mode lyrique ; il me peine sous votre plume.

Mettons au point. Tout est à refaire ; on le refera. Quand ? Patience !

Mais il faut que cette fois du moins la leçon soit comprise.

Nous ne pouvons plus dépenser du sang par

flots inutiles. Evitons de devenir le pays des morts immortels. Pourrions-nous même être un jour victorieux si nous continuions à mourir pour rien? Nos rangs se resserrent, nos vagues sont ténues ; nous ne pouvons déjà plus jouer les marées montantes et submergeantes.

C'est ce qui frappe le plus mes camarades. Ils ont laissé un trop grand nombre des leurs sur le terrain pour ne pas s'inquiéter de la sublime et périlleuse hécatombe.

L'un dit : « Nous sommes partis 42 officiers à l'assaut, et revenus 5 au cantonnement. » Un autre corrobore : « Nous étions en tout 57 officiers combattants, 49 ont été touchés. » Ils ne comptent pas, bien entendu, les officiers de détail, d'approvisionnement et de popote, demeurés en des gîtes inconfortables, mais sûrs. Ceux-là conquièrent des annuités, des titres et des honneurs, mais pas de terrain.

Des responsabilités? Vous voulez des responsables? Vous insistez? C'est dangereux, parce que délicat.

Une occasion favorable réunissait avant-hier à la division des gens de toutes armes. Les accusations tombèrent en cascade avec un fracas de tonnerre. Le fantassin se jeta sur l'artilleur lourd qui se précipita sur l'aviateur de réglage qui bondit sur l'aviateur de chasse. Allez donc saisir, au milieu de ce fracas niagaresque, le vrai coupable. Ce qu'on peut saisir, c'est que personne n'est

content, pas même de soi. J'en conclus, comme un simple La Palice de 1917, que ça n'a pas été, que ça ne va pas encore. Et ce, après trois ans bientôt de guerre. C'est troublant et grave, on ne peut le nier.

C'est d'autant plus troublant et grave que le poilu qui commence à s'y connaître, parfois mieux que ses chefs, parce qu'il est plus près de la réalité, a jugé avec sévérité toutes les fautes commises, et qu'il se demande avec son rude bon sens : « Quand c'est y qu' les dorés vont savoir nous conduire ? »

Ah ! cousine, quel dommage que je ne puisse alors lui répondre, et lui répondre, surtout avec ma conscience : « Mon vieux, lui dirais-je, sois tranquille. Si cette fois le public sait la vérité, l'opinion a une telle force en France qu'elle se chargera bien d'obtenir les sanctions nécessaires et par contre-coup les mesures de prudence que notre avenir exige. »

Si, depuis le début de la guerre, la vérité la plus fragmentaire avait pu se faire jour, nous serions probablement victorieux dès aujourd'hui. Mais, une victoire, on a pris l'habitude de qualifier ainsi la prise de deux tranchées, qui coûtait deux mille morts.

Deux tranchées ! Le lendemain, les Allemands en avaient construit trois de plus. Mais, le lendemain, de nouveaux cadavres jalonnaient le bled.

Quelle armée autre que la nôtre résisterait à

un pareil régime? Il était pourtant simple, après les exemples de Charleroi, de Morhange, de la Marne, du Grand Couronné, de l'Aisne, de la Champagne et de Verdun, de comprendre que dans l'étreinte franco-allemande, celui des deux belligérants qui attaquait le premier était toujours vaincu.

La bataille de riposte s'imposait.

Hélas ! l'offensive à outrance formait l'essentiel du bagage de nos stratèges, et il est toujours dur de jeter ses bagages !

L'OPTIMISTE ET LE PESSIMISTE

Cousine, ma lettre serait un long cri de détresse si je ne nourrissais un certain mépris des honneurs et de l'avancement qui me sacre phénomène à une époque où les autres voient du ruban rouge et du galon d'or passer dans leurs rêves la nuit... et le jour.

Cousine, je n'ai plus aucun avenir dans l'armée. Vous vous en doutiez. Moi aussi. Mais non seulement je crains maintenant de ne plus m'élever vers les radieux sommets de la gloire officielle ; je redoute encore d'être mis au ban des armées alliées. Mon crime? On me jette chaque jour à la face, comme un reproche et une insulte, que je ne suis pas optimiste. Le pire, c'est que c'est vrai. Le pire du pire, c'est que, alors que je pense : « Tout ne va pas au mieux », je suis incapable de dire : « Tout va bien ! tout est parfait ! Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes en guerre. »

J'ai un mauvais caractère, un odieux visage

qui trahit tout, un cœur qui bat pour mon pays, la haine de tous ceux qui commettent des fautes capitales contre lui, une franchise haïssable, la parole trop prompte à traduire des sentiments condamnables en soi ; comment voulez-vous dès lors que « j'arrive »?

J'arriverais plutôt au Conseil de guerre. Pensez, mignonne cousine, qu'un percepteur de V... m'est venu recommander, l'autre jour, un homme de ma section, en ces propres termes : « D'ailleurs, il a un excellent esprit, c'est un optimiste. »

Ainsi, désormais, nous possédons le critère simple et sûr du patriotisme intégral.

Optimiste : Bon Français.

Pessimiste : Gibier de poteau ou de bagne.

Partant de là, un mien camarade, qui a l'intention de rengager après la guerre, a pris pour règle de conduite de ne rien savoir de la marche des événements, d'ignorer totalement nos malheurs, et de répondre à toutes les questions sur tous les sujets : « Ah ! qu'est-ce qu'on leur met à ces sales Boches, et qu'est-ce qu'ils vont prendre bientôt ! Mais jamais ils ne paieront assez cher ! »

Si, par hasard, un vilain camarade propage de mauvaises nouvelles, mon optimiste le prend de haut, traite le fâcheux de dyspeptique et de vendu; puis, pour oublier ce qu'il a entendu malgré lui, il court vers la bouteille de «gnole», et, en cinq petits verres, rétablit son optimisme inaltérable. Il sera capitaine dans quelques jours, et,

certes, l'aura bien mérité par son effort vers le bien et vers le beau, qui ne sont pas toujours le vrai, vers l'officiel.

Sus aux empêcheurs de danser en rond ; à ceux qui demandent des sanctions contre les coupables d'erreurs et de fautes ; à ceux qui désirent des améliorations et réclament quelques mesures radicales ; à ceux qui s'obstinent à exiger la surprise quand on attaque ; à ceux qui prônent une préparation minutieuse de plusieurs mois en vue d'une opération de quelques jours ; à ceux qui prétendent que nos alliés ne réalisent pas un effort suffisant et suffisamment rapide, et que la révélation de nos pertes les inciterait à plus de célérité ; à ceux — les effrontés — qui affirment que sans l'unité de commandement, on n'aboutira jamais ; sus à ceux — les misérables, les lâches, — qui insinuent que, sans cette unité de commandement, déclarée irréalisable, mieux vaudrait se résoudre à une paix de compromis qui sauvegarderait au moins des existences humaines infiniment précieuses pour notre race appauvrie jusqu'à l'épuisement !

Sus à cette meute aboyante et hurlante ! Sus à ces fils angoissés qui s'inquiètent de celle qu'ils aiment !

Vivent ceux « qui ne s'en font pas » !

A la bonne heure, ceux-là savent aimer !

Mais, cousine, je sais que vous détestez en moi le raisonneur, le pédant, le logicien. Une fois, vous

m'avez même exprimé votre préférence pour le conteur que vous soupçonniez en gestation entre deux de mes méninges.

Soit ! Je veux, pour vous prouver la solidité à toute épreuve de mon affection, m'improviser conteur ; et je vais vous débiter tout de go la pauvre histoire qui m'est revenue hier de deux auxis aux noms dénaturés d'Optime Sanfou et de Septime Sévère.

Tous deux affectés au même hôpital de Saint-M..., ils firent connaissance dans le train qui les emmenait le jour de la mobilisation.

Dans le compartiment, Optime pérorait : « Ouf ! On va enfin respirer. Il faut en finir avec l'Allemand. On ne pouvait plus vivre. » Puis il explique son plan. « Les Français attaquent à l'ouest et conquièrent la rive gauche du Rhin ; cent mille Anglais débarquent à Hambourg et s'installent tout le long des côtes ; enfin les Russes écrasent tout à l'est et prennent Berlin qu'ils gardent. Les Etats allemands du Sud se révoltent et recouvrent leur indépendance à laquelle ils aspirent depuis tant d'années d'oppression prussienne. En un instant, il n'y a plus d'Allemagne. » Le compartiment fit : « Bravo ! » sauf Septime qui observa : « Ce sera peut-être un peu plus long. L'Allemagne est forte. Nous ne reviendrons probablement qu'à Pâques ou à la Trinité. » Le compartiment fit : « Haro ! » sur le baudet suspecté de trahir, et chacun s'éloigna de lui, à l'ex-

ception d'Optime, ex-voyageur de commerce, qui s'avisa qu'il était de l'intérêt de sa mise en valeur et de sa gloire de posséder à ses côtés un repoussoir.

Ce procédé vous est familier plus qu'à moi, cousine ; les jolies femmes se promènent rarement avec de jolies femmes. Elles s'enrichissent de laiderons.

Dès leur arrivée à Saint-M..., nos auxis commentèrent les premiers événements dont ils ne savaient d'ailleurs rien ; mais il leur suffisait de laisser errer leur imagination pour découvrir des précisions très suffisantes. Optime s'exclamait à chaque rencontre de patrouille : les uhlans reculent. Après Morhange : les uhlans reculent ; après Charleroi : les uhlans reculent.

Quand les Allemands furent à La Fère, Optime, en mal de prophétie, dévoila le plan de Joffre : rétrograder jusqu'au Massif central, y attirer l'armée allemande sur un terrain difficile où les canons lourds ne pussent évoluer, l'y entourer, l'y anéantir.

A l'audition de ces nobles et profondes paroles d'un renseigné, un frisson d'aise parcourait l'assemblée. Quel homme ! Quel génie, que cet Optime ! Incontinent, il fut promu adjoint au directeur ; par contre, Septime, relégué dans un coin adéquat à sa mentalité, fut nommé balayeur des communs.

Supérieur à tous les emplois, notre adjoint eut

en effet des traits de génie. Le premier, d'un geste large, il renforça de pinard le flot des renforts qui montaient vers la ligne.

Il agissait, il parlait, il écrivait ; toute sa correspondance, tirée à la Ronéo sur cartes postales, eût pu se résumer en ces mots lapidaires, fruits d'une pensée profonde et fleurs d'une plume originale : « Tout va bien. Une armée prussienne est coupée en deux ; 80 000 Russes débarquent à Calais. »

Alors luirent les jours glorieux de la Marne. Optime, serein comme un oracle, haussa les épaules et laissa tomber ces mots : « Ne l'avais-je pas dit? C'était prévu. On les a écrasés comme on a voulu, où l'on a voulu. Nous nous arrêtons sur l'Aisne ; c'est que nous avons décidé de ne pas les pousser plus loin pour les anéantir sur des positions préparées à cet effet et repérées. Ils se sont cachés dans les trous, mais nos avions iront les y chercher. D'ailleurs, Brindejonc des Moulinais a fait jurer à tous les pilotes qu'au besoin ils fonceraient droit sur les appareils ennemis pour les descendre plus vite. »

Sévère, de ses bas-fonds, entendait tout et ne disait rien. Il se dévouait aux humbles et aux besognes effacées, il s'efforçait d'organiser là où chacun palabrait. Quand des blessés arrivaient blêmes, décharnés, hideux, tristes cadavres auxquels un peu de souffle restait encore et qui auraient dû imposer un silence respectueux, alors

qu'Optime s'exclamait : « Bravo ! Vivent nos héros ! Ah ! la belle France ! Vive l'armée ! », Septime s'identifiait avec les arrivants ; leur douleur devenait la sienne. Il les conduisait, les soutenait, les aidait, portait leurs paquets et doucement les plaignait, les réconfortait, les renseignait, leur disait tendrement : « Mon pauv' vieux » et souffrait lui-même horriblement dans son cœur. Une infinie tristesse se répandait sur son visage ; il restait pessimiste d'apparence et de pensée.

Un jour, les services de la zone exigèrent le départ des auxis vers l'avant. Septime s'inscrivit sans résistance ; mais il partait sans joie comme sans regrets, esclave de la Destinée. Sur son livret, il lut : « Mauvais moral. » Il arriva dans les services de la 22e armée, où ses notes défavorables le condamnèrent aux pénibles corvées de nuit après une peu cordiale réception.

Optime, lui, résista longtemps. Pourtant, à force de bourrades, de revues d'inspecteurs et de menaces, il finit par céder et alla rejoindre son vieux camarade Sévère. Il arriva porteur d'un glorieux papier : « Volontaire pour la 22e armée ». Aussi fut-il accueilli pour le mieux, devint secrétaire adjoint du secrétaire particulier du secrétariat général dont le titulaire était un commandant et le chef de service un adjudant illettré.

Quinze jours après, notre Sanfou était le maître des maîtres, obtenait des permissions, en distri-

buait, dispensait à son gré les signatures, accumulait les papiers, et bornait ses ambitions à toujours transmettre les ordres.

Septime, hélas, ne témoignait d'aucune aptitude à comprendre le rôle qu'il pourrait jouer et à s'adapter à celui qu'il jouait. Il déplorait l'incurie des bureaux, tentait d'y remédier, lisait tous les documents qui lui étaient transmis, s'efforçait d'en dégager la conclusion ; parfois, il osait risquer une observation.

Sa situation devint si navrante qu'Optime feignit de ne plus le connaître. Et puis, l'étoile ignore le ver de terre, même si c'est un ver à grand'peine luisant. Sanfou planait au-dessus des contingences et des vagues humanités. Une sûre méthode l'avait haussé sur les cimes.

Il s'y cristallisa. Il écrivait de tous côtés : « Le moral du front est merveilleux ; les poilus s'épanouissent d'aise ; ils sont presque trop nourris. » Les journaux le sollicitaient comme correspondant. Il entonnait pour eux, pompièrement et pompeusement, les louanges dithyrambiques de tout ce qui l'entourait. Mais il n'oubliait point, en passant, et comme par accident, de détailler avec modestie quelques-uns de ses hauts faits.

N'avait-il pas couru, au péril de sa vie, prévenir le directeur des services de la 22e armée, chez qui il apercevait une lumière attardée, que les Gothas approchaient? Pendant qu'il courait,

des bombes tombèrent ; il fut cité. La Presse inséra les lignes glorieuses, et tout le monde en fut informé. Ses preuves étaient faites. Dès lors, rien ne le retint plus au front (!).

Il fit sans permission plusieurs voyages à Paris et s'entendit avec un nouveau journal de patriotisme intégral pour obtenir d'être mis en sursis d'appel comme rédacteur indispensable et collaborateur d'avant-guerre. Il devint un des protagonistes et des champions de l'arrière.

Cependant Sévère, pendant cette période où éclata le génie de son camarade, accumulait les preuves d'une inintelligence indécrottable. Ne s'avisait-il pas de constater que les affaires du pays allaient mal? N'osait-il pas insinuer, le cœur ulcéré, que si l'on n'avait point ri et souri de tout, si l'on n'avait point affirmé que la victoire était automatique, la nation tout entière, au lieu d'en laisser le soin aux seuls poilus, aurait elle-même assumé un rôle et l'aurait pris au sérieux? Alors, les Alliés auraient fait diligence, le grignotage de 1915 eût été interdit, les mercantis pourchassés, les intermédiaires traqués, les pots de vin impossibles, etc., etc. Il insinuait, il parlait, il se grisait de paroles. Son âme ardente s'épanchait toute. Tant et si bien, hélas ! qu'un mouchard l'entendit, le dénonça, et notre incorrigible Sévère comparut devant le Conseil de guerre.

Alors cet incompris eut un espoir dernier. Il jeta un cri de détresse vers son camarade Optime.

Qui l'eût cru? Optime l'entendit et l'écouta. Il y avait là un grand rôle à jouer ; il y avait là matière à un reportage sensationnel.

Le procès s'engagea mal pour l'exécrable pessimiste ; le tribunal était assez tenté de l'accuser d'avoir fait manquer les offensives en répandant ses jugements séditieux. Mais Optime parut. Il n'eut qu'à prononcer quelques paroles très dignes : « Mon passé répond de moi comme je réponds de lui. Mon moral a toujours été excellent. J'ai toujours affirmé la victoire ; je me suis cuirassé d'optimisme et j'ai fait étinceler ma cuirasse. Mon moral répond du sien. »

Notez, cousine, que ces paroles n'avaient aucun sens. Mais elles étaient claironnantes ; peu de raisonnement, beaucoup de résonance. Il faut savoir trompetter. Septime fut absous.

Mais quand, éperdu de reconnaissance, il voulut se précipiter dans les bras de son sauveur, celui-ci le repoussa durement en l'appelant : « Traître ! »

Un général les regardait.

Puis Optime précisa pour la galerie : « Je n'ai agi que par magnanimité pour un malheureux, un égaré, un inconscient. »

L'inconscient, pour racheter sa faute, partit faire le ravitaillement à Verdun. L'homme conscient rentrait à Paris, s'y ravitaillait en vingt-quatre heures d'un stock de cravates bleues toutes nouées pour le cas d'alerte, et réalisait en les vendant une liasse de soixante-quinze billets

de mille, bleus aussi, tous épinglés ensemble pour le cas d'excursion obligatoire à Bordeaux.

Optime fut proclamé inventeur-bienfaiteur de la France alertée. Il reçut une nouvelle citation ainsi motivée : « N'a pas hésité à sacrifier sa santé à son pays pour doter l'armée, au prix d'un labeur acharné et de nombreuses veilles, de la célèbre cravate pour alertes. »

Il reçut aussitôt l'autorisation de créer une usine de guerre... avec une avance de fonds d'Etat. Mais un moral hors de toute atteinte ne suffit pas pour assurer la prospérité d'établissements industriels. En peu de mois, la subvention fut mangée, et l'affaire se solda par un désastre. Optime garda le sourire : il n'avait rien à lui, il n'avait rien perdu. Haussant de plus en plus le ton, il allait clamant partout : « Ça va ! ça va bien ! Seules, mes affaires vont mal ; mais c'est que j'ai tout sacrifié à la patrie. »

Chacun disait de lui : « C'est un héros ! » En manière de consolation on l'envoya en mission aux armées. Là, il affirma que toute la nation parlait par sa bouche aux héros de la tranchée. Pour obtenir la Légion d'honneur, il sollicita même le périlleux honneur d'aller haranguer les poilus dans leurs boyaux.

Un secteur calme, par un jour calme, à l'heure du repos, l'accueillit...

Hélas, trois fois hélas ! Optime connut là sa première désillusion. Il fut houspillé, vilipendé,

reconduit sans honneurs par les poilus hermétiques, qui n'ont jamais rien compris à l'éloquence de l'arrière.

Il revenait très vite vers cet arrière hospitalier, quand, le long d'un chemin, il aperçut quelques croix de bois. Il s'approcha pour parler aux héros morts, les vivants ayant refusé de l'entendre. O stupéfaction ! L'une des croix portait la modeste et terrifiante inscription : « Sévère Septime, mort pour la France, le... »

Cousine, je vous sais femme de goût et de jugement. Vous ne tirerez donc point de cette pauvre petite anecdote sur deux auxis plus d'enseignement qu'elle n'en comporte. Vous ne conclurez pas que tous les optimistes font des affaires, et surtout les leurs, que tous les pessimistes se sacrifient sans gloire au culte unique de la patrie. Mais vous penserez peut-être avec moi que c'est porter des jugements sommaires, tranchants et injustes, que d'affirmer que pessimisme est synonyme de trahison.

NE ME TRAHISSEZ PAS

Cousine, si vous vous prénommiez Rose et si j'avais contracté l'irrévérencieuse habitude de vous tutoyer, je ferais acte de volontariat pour l'arme privilégiée des dragons — ce qui ne serait pas une si mauvaise affaire — et je vous chanterais :

Ne parle pas, Rose, ne parle pas.

Oui, cousine, ne parlez pas, ne dites plus rien, au moins sur les événements en cours. Laissez la bêtise, reine des foules, soulever des vagues monstrueuses d'inutiles scandales, et gardez, avec l'orgueil d'une opinion qui soit bien vôtre, le souci de toujours juger sereinement des choses et des gens. Car jamais peut-être autant qu'aujourd'hui, je n'ai ressenti d'angoisse au moment où je commence à vous écrire. Tout ce que je veux vous confier est grave, très grave, infiniment grave.

Si d'aucuns surprenaient ma lettre, ils ne me

la pardonneraient point. J'espère en une poste tutélaire pour que mes lignes tombent bien sous vos yeux et rien que sous vos yeux. Les censeurs, qui ne doivent leur place abritée qu'à la faveur et au zèle d'un patriotisme sciemment outrancier, seraient trop heureux de dénoncer un camarade des tranchées pour justifier la raison d'être de leur fonction et affirmer, avec son importance, la rigidité de leurs principes. Et puis, après tout, tant pis ! Je desserre mon col et je parle : j'étouffais. Il est bien entendu, cousine, que je ne parle que pour vous, uniquement pour vous, pour votre esprit souple, capable d'assimilation et d'adaptation.

Ainsi, l'on vous a dit que nous étions en pleine révolte, que notre sédition était provoquée par le *Bonnet Rouge* et que le *Bonnet Rouge* recevait de l'Allemagne et des ordres et de l'argent.

Déduisons et concluons : le poilu français est devenu l'agent inconscient de l'ennemi.

Et vous l'avez cru ! Vous l'avez cru, m'avouez-vous avec votre bonne grâce habituelle, parce que tout le monde le dit. Mais pourquoi n'ajoutez-vous pas : parce que les journaux l'affirment ?

Ah ! vraiment, cette fois j'éclate. Quel ennemi furieux de notre armée, c'est-à-dire de la nation armée, a décidé de jeter éternellement la suspicion sur l'intelligence et la conscience du soldat français ?

Quel ennemi, trop habile, hélas ! s'est assigné

pour tâche, tout en le couvrant de fleurs artificielles, de le déprécier aux yeux du monde entier? Quel lâche adversaire — même s'il est Français — ruine l'autorité de notre pays vis-à-vis de ses alliés, en même temps qu'il ravit, et parce qu'il ravit au soldat de chez nous sa place légitime de premier combattant du monde? Quel amateur de scandale, sadique ou intéressé, se plaît à revenir constamment sur ces jours troublés, à faire remonter la lie et à remuer la fange, jusqu'à ce que la nation tout entière, qui n'y connaît rien, finisse par trembler, douter et désespérer?

Est-ce pour diminuer ou cacher la faute des uns qu'on enfle celle des autres? Est-ce que certaines gens auraient le front de placer au-dessus de l'intérêt supérieur de la Patrie l'intérêt mesquin et odieux d'un parti politique? Mais alors, cousine, de quel droit ces gens flagelleraient-ils et vilipenderaient-ils la bande crapuleuse du *Bonnet Rouge*?

Sans doute, je les entends: « Nos mains sont pures comme nos consciences. Nous ne recevons pas d'argent allemand, nous autres. » Ouais ! Mais votre argent à vous, d'où vient-il? Croyez-vous qu'il soit beaucoup plus français que l'autre?

Ces réflexions, je l'avoue, pourraient être signées Calino, tant elles sont simples. Mais, comme personne n'ose les écrire, je suppose qu'elles sont frappées d'ostracisme. Gardez-les donc pour vous. Elles n'auront de valeur que celle

que vous leur prêterez. Mais voici ce qui a quelque valeur, puisqu'il s'agit du front ; c'est ce que j'y ai vu.

D'abord, ni le *Bonnet Rouge*, ni aucun tract défaitiste n'est jamais parvenu dans les secteurs où nous passions ; et Dieu sait s'ils sont nombreux, et quels terrains nous avons arrosés du sang de la Division. C'est tout juste si l'on tolérait la *Victoire* dans nos tranchées !

Et pourtant, nous étions gens d'origine inquiétante, issus de régions dites antimilitaristes, médiocrement notés parce que mauvaises têtes, privés de récompenses par principe.

On se préoccupait beaucoup de nous ; et, pour le bien montrer, on accumulait à nos dépens quelques fautes supplémentaires. Mais ces préoccupations démontrent que le manque de psychologie n'est point le monopole des gens d'Outre-Rhin ; car, malgré tous les efforts du commandement, nous n'avons jamais connu ni la sédition, ni la révolte. Nous ne la connaîtrons jamais, tant nous sommes raisonnables, quoique raisonneurs. Mieux encore. Par une ironie vraiment trop cruelle pour un état-major qui en somme ne pèche que par ignorance totale de sa troupe, c'est nous qui avons été appelés d'urgence en ligne pour relever une division qui se mutinait. Ceux qui auraient pu ébranler les colonnes du temple sont maintenant les soutiens de l'ordre et les espoirs de la discipline.

Qui l'eût dit? Qui l'eût cru? Qui l'eût même espéré?

Voici l'histoire. Une belle nuit, on nous arrache à notre repos — nous étions au repos ; — alerte ; changement de secteur ; vingt-quatre heures de voyage. Nous arrivons la nuit suivante dans une région de monts blonds et hauts où une excellente troupe refusait de monter. Si je vous disais, cousine, que notre cantonnement de repos était parfait, que nous avions bien mérité ledit cantonnement et ledit repos, que cette tuile enfin était tombée sur nous au moment même où l'on venait de nous annoncer un avenir meilleur et séduisant de tranquillité, vous comprendriez mieux que la perspective de remonter en ligne parce que d'autres s'y refusaient ne nous disposait pas très favorablement à l'égard des camarades mutinés.

Notre premier mouvement fut de les toiser, notre première pensée de les estimer « lâches ». Notre seconde pensée fut un remords ; car les pauvres diables pleuraient en nous contant leur aventure.

« Nous avons fait l'offensive du 16 avril. Comme les camarades, en ce grand jour de victoire, nous sommes tombés sur un bec. Nous y avons laissé des plumes, toutes nos plumes même, avec du sang. Pourtant, on nous garda en ligne. Ce ne fut qu'après total épuisement qu'on nous ramena à l'arrière. Là, arrivée de renforts. Nouvelle offensive.

Nouveau bec. Nouvelles plumes. Nouveau sang. Nouveau renvoi à l'arrière avec promesse d'un long repos. A peine sommes-nous à M... depuis vingt-quatre heures que l'ordre nous arrive de remonter en ligne pour une petite attaque partielle.

« Or, nous savons ce que « petite attaque partielle » veut dire ! Cette fois, la colère nous prend. Une dizaine de jeunes, concrétisant nos résolutions secrètes, décident d'organiser la résistance. Ils s'emparent des mitrailleuses, les braquent à la sortie de M... de manière à dominer la route qui monte aux tranchées ; ils se montrent décidés à tirer sur toute fraction qui tentera de joindre les lignes. C'était un coup de pure folie. Ça ne pouvait pas raisonnablement se justifier. Il y avait même là de la mauvaise camaraderie, une défection, une trahison envers ceux qui étaient au front. Mais que fallait-il faire?

« Le commandement fermait obstinément l'oreille à nos doléances. Qui donc fut le plus coupable dans l'aventure? »

Et voilà, cousine, comment ceux que nous condamnions avec la plus parfaite intransigeance quelques minutes auparavant provoquèrent en définitive notre très ombrageuse pitié. Nous nous mettions si bien dans leur peau ! Nous sentions si bien l'injustice de leur sort ! Nous comprenions si bien leur infinie souffrance et leur définitive lassitude ! Nous avions tant de fois, nous-mêmes, étouffé nos cris de révolte les plus légitimes, et

noyé dans des larmes rageuses nos rages impuissantes !

Certes, nous n'aurions pas fait comme eux ; certes, ils avaient tort, incontestablement — la discipline est la discipline ; — mais ils nous paraissaient infiniment dignes de miséricorde. Je pense qu'on les a fusillés !

D'autres faits encore sont venus à ma connaissance. Des permissionnaires ont saccagé des trains et des gares. Qui connaît par expérience la tristesse des heures du retour au front, au moment des dures périodes, peut seul trouver une excuse à ces imbécillités de gens pacifiques mal éduqués par la guerre. Mais même ceux qui l'ont éprouvée n'assumeront point la tâche d'épandre de l'indulgence sur des mutins. Nous pensons plutôt qu'au lieu de laisser les grandes gares sous la seule sauvegarde d'officiers chamarrés, figés dans la position d'attente au bout du quai, et qui ne peuvent, dans leur molle et dédaigneuse impuissance, qu'appeler le gendarme, on aurait peut-être agi prudemment et habilement en confiant cette police à quelques sections de bons et sûrs combattants qui auraient raisonné leurs frères déraisonnables.

N'en a-t-on pas réalisé l'heureuse expérience à X... où une troupe était au repos ? Tout s'est arrangé.

Et tout s'arrangera.

Et tout s'arrange déjà.

Et tout, croyez-moi, cousine, pouvait s'arranger avant que ça ne se fût dérangé.

Mais, tant que la révolte n'a pas grondé, la béatitude, reine de France par la grâce de gouvernements peu sûrs d'eux-mêmes et d'états-majors trop sûrs de leurs talents, hors de toute atteinte parce qu'ils planent dans les sphères où le Code militaire est roi, a fermé tous les yeux, bouché toutes les oreilles, obscurci tous les esprits et dissimulé la vérité à tout un peuple dont le moindre défaut est de préférer les bonnes nouvelles aux mauvaises.

Quelle belle autruche fut la France pendant trois ans !

Les petits qui se battaient désespérément devant elle, au-devant d'elle, pour elle, avaient beau appeler leur maman, celle-ci gardait la tête sous l'aile obstinément, pour ne rien voir. Elle était si sûre de ses petits, si sûre qu'ils ne laisseraient point passer l'ennemi !

Elle n'a donc rien vu, rien entendu, rien compris.

Elle a parlé de miracle alors que, seule, la digue des corps élevée par ses fils farouches et résolus aux bords de la Marne avait brisé le flot des barbares.

Ah ! oui ! elle a parlé, elle a parlé sans arrêt, elle a édifié un formidable monument d'éloquence guerrière. Elle a parlé, quand, nous, nous la suppliions de nous écouter un instant.

Qu'on se taise donc enfin, l'heure est venue, et qu'on agisse ! Oui, oui, qu'on se taise !

Taisez-vous la première, cousine, pour donner l'exemple, parce que vous êtes la plus raisonnable. Faites taire autour de vous, s'il vous semble bon et si vous le pouvez, ceux qui sont capables de vous écouter et de vous suivre.

On va dire tant de sottises à force d'incompréhension !

Car, seule, une incompréhension foncière du caractère de notre armée a pu laisser germer cette idée que l'unique colportage, dans la zone de guerre, de quelques tracts et de quelques journaux distribués et commentés par des individus louches, avait suffi pour que le poilu français fût modifié, aveuli, déformé. Ces chiffons de papier, ces diatribes et ces ragots, tombant dans un milieu réfractaire et frappant sans rime ni raison, eussent provoqué un *tolle* d'indignation et de protestations ; les tracts eussent été lacérés, les journaux brûlés, les défaitistes lynchés. Mais, par malheur, ils disaient trop souvent vrai, parce qu'ils avaient entendu monter vers eux la voix des soldats, et ils disaient vrai à une époque où toute parole de vérité est jugée séditieuse.

Au fond, voyez-vous, cousine, cette sédition malheureuse n'aura été que le mal qui amorce le bien. Elle aura obligé les gens à voir et à entendre, elle aura fait éclater un peu de vérité malgré tous les conspirateurs du silence. Mesurez leurs fautes à leur fureur. Eh bien ! qu'ils réparent leurs fautes et qu'ils apaisent leurs colères ! Leur avenir, notre

avenir, sera ce qu'ils le feront. Puisse-t-il, cousine, être celui que je souhaite de tout mon cœur gros d'amertume ; puisse ce mal tout relatif que je vous ai exposé engendrer, parce qu'il aura fait triompher la vérité, le bonheur absolu que souhaitent les fils pieux, au fond très doux, de la douce France maternelle.

IL Y A QUELQUE CHOSE DE CHANGÉ

Cousine, ne vous plaignez point ! Un mois durant, vous êtes restée sans nouvelles de votre soldat, un mois durant vous avez mendié auprès des échos du front quelques bribes de renseignements rassurants, un mois durant vous avez même peut-être conçu à mon endroit quelque souci, quelque inquiétude, éprouvé quelque angoisse. Souriez maintenant, cousine, je suis vivant et bien vivant, entier et très entier, d'autant plus amoureux de la vie que je viens de me brouiller avec la mort, cette vieille faucheuse qui espère qu'elle finira par m'abattre, mais dont le bras a été jusqu'ici trop court.

Pourtant elle croyait cette fois qu'elle me tenait. J'étais dans le ravin du H... Mais pourquoi vous conter ces horribles choses quand j'ai promis de vous faire sourire?

Souriez donc, puisque nous avons remporté une belle victoire, puisque la préparation d'artillerie fut parfaite, puisque les commandements

furent clairs et ponctuellement exécutés, puisque les objectifs furent limités à des positions nouvelles vraiment avantageuses. Je vous jure, cousine, que nous avons goûté quelques minutes du plus sincère enthousiasme.

Nous nous sommes totalement livrés à la généreuse ivresse des combats. Nous nous rendions compte que nous marchions, non sur la tête, mais avec la tête. Nous savions que tout avait été prévu, calculé, établi avec les plus grandes probabilités de succès. Enfin, pour la première fois, on ne brandissait pas des menaces de sanctions en cas d'échec ; on faisait luire l'éclat de récompenses en cas de victoire.

On savait nous prendre. Certes, les « trucs » n'étaient pas nouveaux ; les ficelles restaient visibles, les conceptions ne semblaient point géniales. Pour un peu, nous les aurions proposées à nos chefs. Mais qu'importe !

Depuis le temps que nous attendions cela, nous étions presque reconnaissants au grand maître de nos destinées militaires d'avoir tout réalisé, point par point, comme nos petits esprits l'avaient prévu.

Cousine, cousine, qu'il est donc simple de mettre en marche en vue d'un rendement inégalable cette merveilleuse machine qu'est une armé- française. D'abord, lui fournir quelques satisfacs tions d'amour-propre ; ensuite, éviter quelques grossières injustices, ceux d'en haut donnant

l'exemple à ceux d'en bas ; faire appel à quelques vieux principes d'honneur et de respect des traditions ; provoquer l'émulation de tous. Et dès lors... Fornoue remonte au zénith ; on passe sur le ventre des Impériaux.

Les *feldgrau* l'ont éprouvé pour une fois, savez-vous.

En foi de ce que j'avance, je me permets de livrer à vos méditations quelques règles directrices sur le rôle respectif des grands et des petits chefs.

« Le moment semble venu d'attirer l'attention du commandement à tous les échelons sur l'état moral qu'il est nécessaire d'entretenir chez les officiers. Nos officiers ont donné depuis bientôt trois ans des preuves du courage le plus héroïque, et néanmoins, ils hésitent à signaler à leurs chefs les difficultés d'exécution qu'ils constatent, dans la crainte d'être taxés d'esprits timorés.

« Il résulte de cette abstention craintive que le commandement supérieur maintient parfois des ordres qu'il n'eût pas hésité à compléter ou à différer, s'il eût été mieux renseigné. La constatation a souvent été faite au sujet du degré d'avancement des préparations d'attaque. Il appartient au commandement, par son attitude, de réagir contre cette tendance.

« Le supérieur doit ménager à son subordonné un accueil bienveillant, montrer le désir de l'aider à solutionner les difficultés qui l'arrêtent, faire

appel aux renseignements utiles, et même les provoquer.

« Dans la guerre actuelle, *la puissance meurtrière du feu ne permet pas les expériences.* La moindre opération exige une préparation minutieuse pour laquelle le concours de toutes les bonnes volontés est indispensable. Par contre, une fois la préparation bien étudiée, une fois la décision prise et l'ordre donné, l'exécution doit être poursuivie avec une énergie et une ténacité qui excluent toute réticence.

« L'*attitude bienveillante du chef* est conforme aux traditions les plus nobles de l'armée française ; *elle n'exclut aucunement la fermeté.*

« Lorsqu'elle s'atténue, elle tend à provoquer un état d'esprit fâcheux et blâmable ; les esprits aigris confient leur rancœur à des indifférents ou des incompétents, créant peu à peu une atmosphère de mécontentement et d'inquiétude, qui peut devenir dangereuse.

« Le confident professionnel de l'officier, c'est son chef. Le chef doit justifier cette confiance qui repose sur l'estime réciproque et le commun dévouement au pays. »

Je suis certain que vous trouvez ces réflexions infiniment justes et sensées. Il me faut donc tout de suite vous avouer qu'elles ne sont pas de moi. Vous en avez remarqué la sobriété sévère, mais l'inspiration bienveillante ; vous y avez goûté le sens parfait des réalités et l'heureuse influence

de l'expérience. C'est marqué au coin du combattant. Vous ne vous étonnerez de rien quand vous saurez que c'est signé Pétain, notre généralissime, fantassin brillant, qui fut à nos côtés dans maints combats, qui a vécu la vie des officiers et mesuré leur âme à son âme, qui a vécu près des hommes et s'est penché sur eux, et qui peut ainsi jauger mieux que quiconque la limite des forces et des possibilités humaines.

Un officier d'artillerie ou de génie ramène tout aux mathématiques. Pour lui, l'homme est un instrument perfectionné dont on peut tout exiger. Sa mort est inéluctablement prévue dans l'expression : « destruction du personnel », qui a une saveur toute particulière.

Répandons, répandons des fleurs, fussent-elles de rhétorique, pour que soient égayées les mornes plates-bandes du vocabulaire des praticiens militaires! Et connaissons enfin l'homme, l'homme du rang, de l'humble rang, avec son corps fragile, avec son cœur délicat, mais solide, avec son caractère, avec son âme. Voyez-vous, cousine, j'ose prétendre qu'il est impossible de commander à la guerre si l'on ignore ces pauvres unités mutilables à merci, parce qu'on n'a pas soi-même combattu avec elles quelques combats. Il n'y a pas de règle absolue, de théorie intransigeante, d'instructions précises et raisonnées qui puissent remplacer « ça ».

Que demande le combattant pour « y aller »

avec confiance? Il ne cherche pas, certes, à savoir par lui-même. Il comprend la folie d'une telle prétention. Mais que ne donnerait-il pour être certain que ses chefs savent ce qui est possible et ce qui est impossible, sont éclairés sur la situation, et ne croient pas aux rapports schématiques et optimistes rédigés seulement par crainte des responsabilités !

Hélas! la preuve du contraire l'accable trop souvent. Il devine obscurément, par l'incohérence des ordres reçus, que celui qui les émit restait étranger à la situation telle qu'elle se présentait réellement.

Cousine, écoutez-moi bien, car ce que je vais vous dire est solennel : *Il nous semble que depuis que le général Pétain est à notre tête, quelqu'un de nous est là pour la sauvegarde de la patrie par l'utilisation raisonnée de nos existences.* Nous ne demandons pas mieux que de donner notre vie — elle ne nous appartient déjà plus; — mais, grand Dieu ! qu'elle serve au moins à quelque chose, à tout même si l'on veut, hormis à l'avancement d'un commandant d'unité ambitieux ou assoiffé d'honneurs.

En deux mots, cousine, nous avons l'impression que, protégés par le solide jugement de notre tutélaire généralissime, nous ne nous ferons plus grignoter pour le bon plaisir du César au petit pied d'une brigade ou d'un régiment.

L'EXEMPLE ET L'IDÉE

Ça va ! Ça va ! L'autre jour, cousine, je vous adressais copie d'une admirable circulaire de notre généralissime, où l'ordre était enfin donné aux grands chefs, avant d'agir, de prendre l'avis des officiers subalternes, c'est-à-dire de ceux de la ligne. C'était réaliser, après trois ans d'expériences malheureuses, ce que toute maison de commerce sérieuse fait, aux premiers mois de son existence, quand elle interroge, au retour de leur tournée, ses voyageurs et ses représentants, ceux qui ont sondé le terrain et tâté le client.

Mieux vaut tard !... Et que de joie, ce jour-là, parmi nous...

Or, depuis ce jour, les circulaires raisonnables succèdent aux circulaires raisonnables. On pense à tout : à nos cantonnements qui deviennent habitables, à nos permissions qui reprennent une périodicité régulière, à nos abris de ligne qui commencent à abriter vraiment, aux relèves qui se font plus fréquentes, à l'économie des forces utilisées dans la tranchée. Ces mille riens ne sont évidemment

que mille riens ; mais leur total est formidable. Ils nous ont rendu en quelques semaines, j'allais dire en quelques jours, une cohésion que nous ne connaissions plus depuis plusieurs mois.

Ils ont déterminé autour de nous une atmosphère respirable où les poumons se dilatent, où le cœur bat plus fort, où un sang renouvelé court plus impétueux dans nos veines. Les bruits, les faux bruits mêmes deviennent favorables. Nous sommes convaincus — à tort peut-être — oui, nous sommes convaincus, et c'est là le point essentiel, qu'on pense enfin à nous qui sommes des bêtes pensantes. On nous transmet les *Commandements du Poilu* rédigés par un député poilu.

a. Que chacun soit à sa place et y accomplisse son devoir !

b. Les bons chefs font les bons soldats.

c. Discipline égale pour tous.

d. Il vaut mieux prévenir que guérir.

e. Le bourrage de crânes est rigoureusement interdit.

Nous n'avons jamais dit autre chose. On commence donc à connaître intégralement et à formuler nettement notre pensée. Nous voilà tout réjouis. Il faut si peu de chose pour nous réjouir !

Il nous a suffi d'éprouver l'impression que nous n'habitons plus une maison à l'envers ; nous voilà debout, ragaillardis, solides au poste comme aux premiers jours de la guerre, prêts à frapper du

pied le sol retrouvé pour en faire jaillir la victoire.

Un grand capitaine qui connaissait bien les Français parce qu'il était Allemand, Frédéric II, disait qu'il n'y avait pas troupe plus facile à mener qu'une troupe française. Il suffisait, ajoutait-il, d'être juste et équitable. Tout Prussien qu'il était, hélas ! ce Prussien avait grandement raison. Le besoin de justice est si impérieux en nous que, lorsqu'un bon juge ou un bon général y satisfait un peu, l'enthousiasme s'élève au summum, comme aux plus beaux jours. Oui! nous voilà prêts à « nous la faire casser » pour le premier chef qui aura devant nous accompli un beau geste. Nous sommes tout pénétrés d'amour-propre, avides de gloire, sensibles à l'émulation comme aux premiers ans. Les grands Français sont de petits enfants.

Un de nos camarades, de retour de captivité, contait ces jours-ci qu'un général allemand avait devant lui tenu ce propos précieux : « Nous avions tout prévu, sauf la valeur du soldat français. La Marne gagnée par le soldat français nous coûtera peut-être la guerre. » Eh bien, cousine, nous sommes tout disposés à regagner des Marnes, autant de Marnes qu'on voudra, pourvu qu'on continue à savoir nous prendre.

Par bonheur pour notre France, je crois bien que nous avons maintenant le chef qui sait nous prendre.

En pensant à lui, j'évoque le souvenir de ce

passage d'un livre : *La Morale enseignée par l'exemple*, qui parut en 1814 chez Le Prieur, 45, rue des Noyers, à Paris, et que la Censure ne tua pas. « Mais ce qui doit le plus ajouter au respect que nous portons à la mémoire de cet illustre capitaine (Turenne), c'est qu'il fut avare des fatigues et du sang des soldats. Il ne pensait point, comme tant de généraux, qu'on ne peut appeler que d'illustres scélérats, que pour le moindre avantage ou seulement pour sa propre gloire, on doit sacrifier la vie des hommes. Il ne livrait un combat que lorsque la nécessité l'exigeait. »

Ne croyez-vous pas, cousine, que Pétain soit très exactement et très scrupuleusement notre Turenne?

D'autres sont les Condé, les Villars, les Vendôme de notre épopée républicaine ; lui, s'apparente nettement au grand vainqueur d'Alsace. Il en a le calme imperturbable, la bravoure sans grands gestes, la modestie qui va jusqu'à l'effacement. Avec lui, point de fanfare ni de fanfaronnade. Tout est simple, tout est net, tout concourt à la victoire. Point de préoccupations personnelles, point de désir de cette gloire qui coûte cher. Ah ! si Pétain pouvait être dans nos rangs tous les jours ! Hélas ! entre lui et nous, il y a toute une barrière montagneuse quasi infranchissable de bureaux militaires. Trop souvent, ses ordres ne parviennent pas à parvenir jusqu'à

nous. Ses circulaires, on les cache ; c'est en vain qu'on essaie de se les procurer. Il paraît cependant qu'elles donnent satisfaction à toutes les plaintes que vous connaissez pour me les avoir entendu formuler. Quelle douce et réconfortante lecture, consolatrice et vengeresse, elles seraient pour moi! Mais M. Lebureau militaire les garde pour lui.

Voyez-vous, cousine, votre Lebureau civil est bien hideux ; mais il n'est certes pas aussi dangereux que notre Lebureau militaire. Au moins, le vôtre, on le voit, on le tient derrière son guichet, son grillage ou sa table. Les yeux dans les yeux, on peut se donner la joie de le narguer, de l'insulter en son for intérieur.

Le nôtre est invisible, inaccessible et tabou. Qu'il soit notre supérieur, notre égal ou notre inférieur, nous ne pouvons rien contre lui.

On enrage. On crie après lui... de loin. Il continue. Contre une activité clairvoyante, contre une bonne volonté maîtresse, contre une décision souveraine, il se dresse, toujours vainqueur ; il laisse dire, il laisse faire, il laisse passer ; mais il laisse aussi s'accumuler les rancœurs, les malentendus, les désespérances.

Grâce à lui, l'humanité qui, comme dirait l'autre, n'est déjà pas jolie, jolie, apparaît plus laide encore que nature. Et ce n'est pas peu dire... surtout après une guerre qui, quoi qu'en écrive M. Bazin, n'a point embelli ni régénéré les nations et les peuples.

La guerre procède scrupuleusement à la plus parfaite des sélections par le bas.

Elle tue impitoyablement la fleur de la jeunesse, de la pensée et du sentiment.

Elle détruit les plus belles consciences, elle invalide les plus beaux spécimens d'une race, elle laisse intacte toute la médiocrité humaine. Le respect des déchéances physiques et morales est à la base même de son action. Elle ne tue que ceux qui ont assez de vigueur ou assez de volonté pour se faire tuer pour les autres ; elle enrichit la bourse et la vie des égoïstes, des trembleurs et des dégénérés. Elle amène à la surface la lie qui s'accommode parfaitement de l'eau trouble des conflits. Le bluff, par elle, devient institution nationale. Les jeteurs de poudre aux yeux s'en donnent à cœur joie. Elle érige des hideurs, elle terrasse des splendeurs. Elle détruit, elle déchire, elle pille tout, à l'arrière comme au front, et l'humanité en guerre n'est plus qu'un immense champ de carnage moral.

Mais n'allez pas vous effrayer en m'entendant professer un tel dégoût des hommes ; surtout n'allez pas vous demander si je reste encore capable de me battre et de bien me battre. Vous me feriez injure.

Quand, avant la guerre, je me vouais à la poursuite d'un idéal politique, est-ce que je regardais les hommes politiques qui l'incarnaient? Aujourd'hui, j'opère de même.

L'Idée me mène, nous mène, réalise en ligne des prodiges. Nous la forgeons de toutes pièces à notre image, et, aux impérieux appels de notre conscience, nous l'ennoblissons, nous la poétisons, nous la rendons adorable. Peut-être alors est-elle très fausse. Qu'importe, si nous savons mourir pour elle ! Pour elle, nous nous oublions.

L'action est légère, la mort moins pénible, quand on suit sa propre flamme. L'idéal serait d'ignorer les actions des autres hommes, et surtout celles de pas mal de ses compatriotes.

Nous y atteignons par ce fatalisme exaspéré qui est notre apanage dans la tranchée. Mais, tout de même, lorsque passe, dans notre brouillard malsain et malodorant, la claire et lumineuse silhouette auréolée d'un grand chef qui donne *l'exemple pour l'idée,* je vous jure, cousine, qu'on se sent plus gaillard, plus sûr de soi, plus résolu à toutes les folies qu'exige le combat.

Vive donc notre généralissime qui a ranimé la flamme de chacun !

Suivons-le et suivons-la.

EN VUE DU PORT

Cousine, je suis blessé.

Je pourrai dire que, jusqu'à la dernière minute, cette guerre m'aura été odieusement cruelle. J'ai vécu tous les temps de nos échecs ; j'ai subi tous nos échecs ; j'ai enduré tous les tourments physiques et moraux ; j'ai éprouvé toutes les disgrâces d'un sort injuste. Et voici qu'à l'instant où ma situation s'améliorait, où le milieu me devenait plus favorable, où la Victoire apparaissait à mes yeux étonnés et ravis, je suis mis hors de combat.

Je n'aurai donc goûté aucune ivresse : ni celle d'aller de l'avant, ni celle de poursuivre l'ennemi, ni celle de sentir définitivement vaincu, implorant, et pantelant sous ma botte, l'adversaire le plus formidable que la terre ait enfanté.

Fini, c'est fini pour moi. Mais j'ai beaucoup de choses encore à vous confier, cousine...

TABLES DES MATIÈRES

Pages.

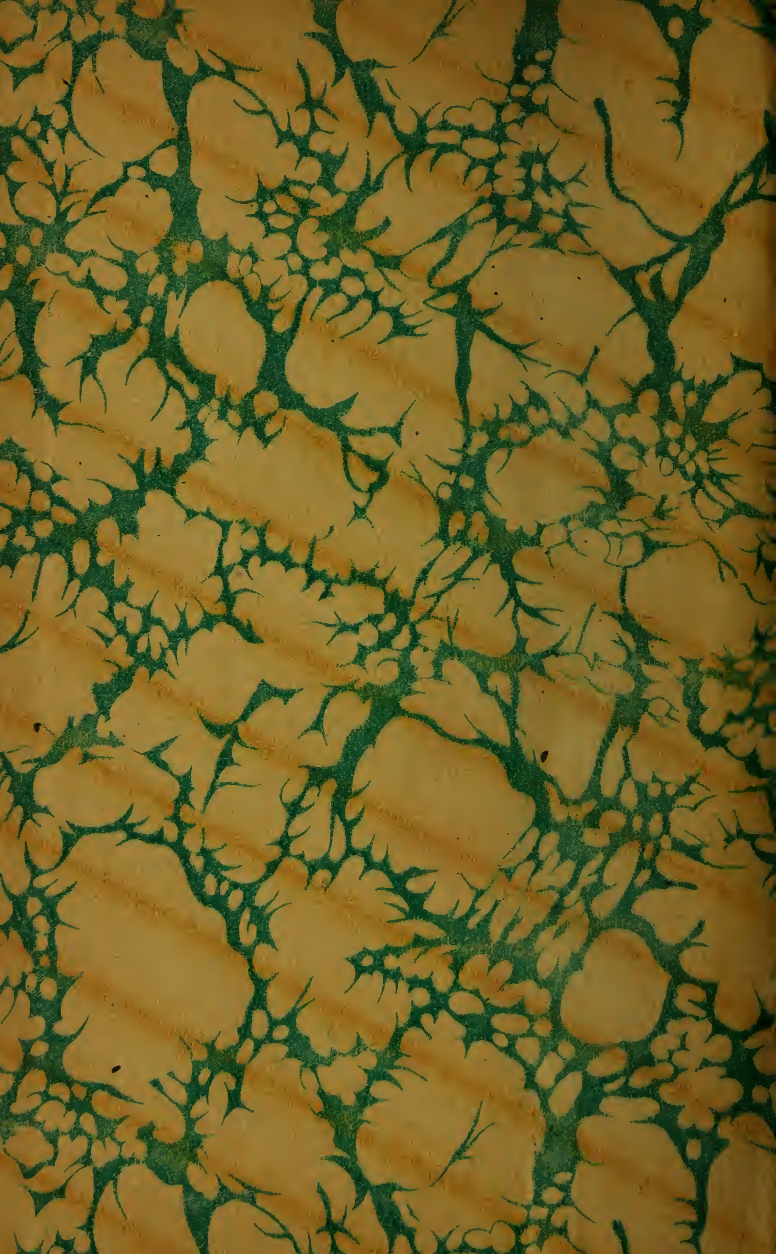
ÉPIGRAPHES.

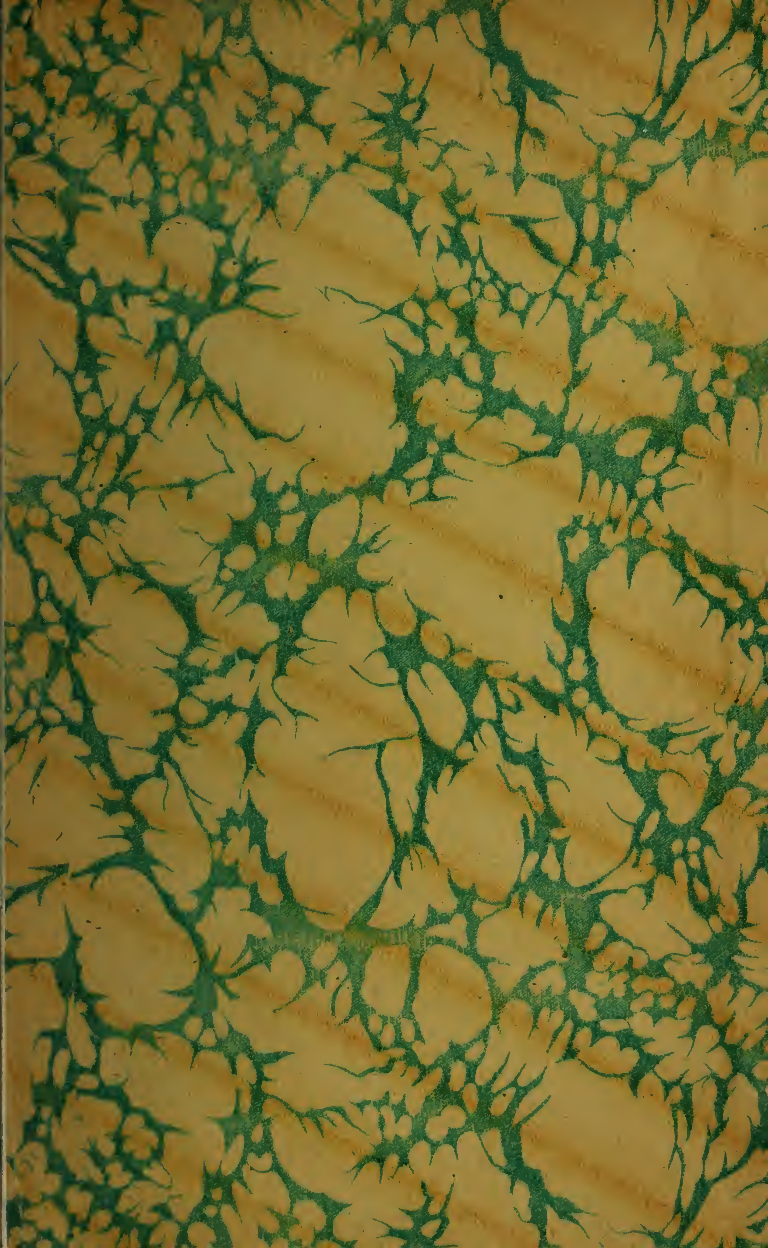
PRÉFACE .... VII à XVI

Vous voulez ma mort.................... 1
Sachez lire et calmez-vous.................... 7
Il faut traduire et non trahir.................... 12
Les marraines renversées.................... 17
Les belles amours de campagne.................... 21
Les affaires sont les affaires.................... 25
Simplifions la tenue.................... 30
Le poilu pacifique et le civil belliqueux.................... 36
Les Muses stagnantes.................... 41
Rien ne va plus.................... 46
La force du poilu.................... 51
Repeuplons ! Repeuplons !.................... 54
Ne soyez jamais jeune.................... 60
La mare aux crapauds.................... 65
Deux poids, deux mesures, ou l'éternel sacrifié !.... 70
Un patriote.................... 75
En regardant passer les trains.................... 79
La carte de l'incompétence.................... 84
Où est le franc-fileur?.................... 90
Vieux galons, vieux habits.................... 95
Ah ! verse encore !.................... 100
Il n'y a plus de privilèges.................... 107
L'utilisation des inutilisables.................... 112
La France au dépôt.................... 117
Les deux manières.................... 122

Les petits noirs 130
Le Rire aux larmes 135
L'armée dominicaine 140
Le toubib-dieu... et l'autre 146
Rire? S'indigner? Pleurer? 151
Les « as » absents 159
L'âpre hiver 164
Les espoirs désespérants 170
L'auberge du bon accueil 176
Ne nous félicitez pas 181
L'optimiste et le pessimiste 186
Ne me trahissez pas 198
Il y a quelque chose de changé 208
L'exemple et l'idée 214
En vue du port 221

Corbeil. — Imp. Crété. — Décembre 1919.






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049891390